

# Vers un Avenir perdu

The background of the entire cover is a dramatic space scene. A large, bright orange and yellow celestial body, possibly a sun or a giant planet, dominates the upper right corner. The rest of the space is dark, filled with swirling nebulae in shades of blue, purple, and white. In the center, a sleek, white spacecraft with a rounded nose and thin wings is depicted. It has a small antenna on its nose and is surrounded by concentric white rings, suggesting it is moving rapidly or has just landed. The overall mood is one of mystery and exploration.

PIERRE  
BARBET

LE RAYON  
FANTASTIQUE

## LE RAYON FANTASTIQUE

**P**révoir son avenir, on le sait, ne seroit un avantage pour l'individu que s'il pouvoit le modifier d'autant.

Mais que dire de toute une super-société qui, profitant d'avantageux voyages dans le temps, se heurte à une infranchissable barrière?

Dans ce secteur temporel, en effet, les «*ostrotemps*» en mission semblent se volatiliser.

Et lorsqu'une expédition — après mille péripéties spatiales et planétaires — trouve enfin la clef de l'énigme, c'est pour s'apercevoir que cette clef est, pour notre douce Terre... une bombe!

# VERS UN AVENIR PERDU

PIERRE BARBET

# VERS UN AVENIR PERDU

*nrf*

GALLIMARD

© Librairie Gallimard, 1962

Tous droits de traduction, de reproduction  
et d'adaptation réservés pour tous pays.

Μὴ φητῶν οὐκ εὑρήσεις πολλῶν ὀνομάτων μορφῆς μίαν  
*Si tu ne cherches pas, tu ne trouveras pas, parmi  
les formes trompeuses, la vérité unique.*

**A** rcturus, autrement dit,  $\alpha$  Bootis...

D'après mon atlas astronomique, une banale étoile orangée de classe spectrale K 0, à température raisonnable de 4 100 degrés, magnitude 0,2, distante de 11 parsecs de notre soleil.

Pourtant, ce point lointain, à peine visible dans le ciel brumeux de Paris, est bien souvent l'objet de mes pensées.

A la réflexion, je me demande si le hasard seul m'a conduit chez cet antiquaire du quai de Conti où j'ai découvert cette étrange perle couleur d'émeraude, délicatement enchâssée sur un cube de cristal transparent ?

Toujours est-il que ce curieux joyau, de sa voix menue et un peu nasillarde, m'a conté... — que dis-je, puisqu'il ne s'agissait pas de paroles, mais d'idées et d'images offertes à mon cerveau, directement projetées dedans — disons, m'a fait vivre une aventure fantastique.

Sa mission accomplie, la singulière machine, digne des savants de Lilliput, s'est réduite en un amas pulvérulent, volatilisé aux premiers rayons du soleil. Ainsi, toute preuve palpable du fait qu'elle m'avait ainsi parlé m'étant enlevée, j'ai longtemps hésité avant de publier ce qu'elle m'avait appris.

Finalement, je me suis décidé. Après tout, quelle importance, si ce n'est là qu'un rêve ?

## CHAPITRE PREMIER

### GRAND CONSEIL

**V**OICI donc, en l'an 65402 de la 24<sup>e</sup> révolution galactique, le vingt-sixième jour du troisième décan, Arcturus aux rayons couleur corail, avec son cortège de quatre planètes gravitant majestueusement autour de lui, et voici la curieuse histoire qui m'a été transmise à travers l'abîme du temps.

Sur la troisième planète, tel un atoll posé sur la mer améthyste, s'étire Polis Magna, capitale de l'Univers, siège du Grand Conseil qui régenté les créatures, aussi nombreuses que les grains de sable d'une plage, qui forment la Confédération Galactique.

Là vit un peuple heureux, grouillante fourmière pleine de diversité dans le tohu-bohu de ses races bigarrées.

Enviable civilisation, sur laquelle ne pèse plus aucun souci d'ordre matériel: une heure de travail par jour donne droit en échange, pour chaque citoyen, à un équivalent en monnaie énergétique

qui fait de lui un souverain vivant dans le confort le plus absolu. Toutes les distractions imaginables lui sont offertes: jeux sociaux, plaisirs des sens, cinéma total, sans que la lourde contrepartie de fatigue, de maladie ou de tristesse vienne jamais se présenter à lui.

Le soir, un sommeil reposant est de règle, grâce à la cuve ionoéchangeuse qui, de plus, relaxe et lave l'organisme. Pas de rêves. Pourquoi y en aurait-il ? Puisqu'il n'y a plus ni complexes ni refoulements...

Plus de problèmes en ce qui concerne la natalité: chaque femme peut, sans souffrance ni fatigue aucune, avoir autant de descendants que jadis Izamani, la déesse japonaise.

Le désir ? Dans sa cage dorée, l'hypnosédateur comble tous les sens, et, si vous le désirez, vous pouvez le synchroniser à distance avec votre épouse, même si elle est partie en voyage. Et ne craignez aucune monotonie; il fera d'elle chaque jour une femme nouvelle.

Un peuple heureux, dites-vous, mais alors, un peuple sans histoire ?

Eh bien oui, jusqu'ici, peut-être. Mais en ce jour, dans le palais qui dominait de ses flèches de cristal la gigantesque métropole, siégeait une assemblée cosmopolite — le Conseil des Délégués Cérébraux, élite de la classe I de l'Union Inter-galactique — et la question débattue n'était pas de peu d'importance.

Il s'agissait en effet de discuter les rapports et comptes rendus scientifiques du commandant Sprigel, jeune astronaute plein de promesses, de

retour d'une mission d'exploration aux confins galactiques. Mission qu'il avait brillamment accomplie à la tête de sa flottille d'appareils capables de passer la barrière temporelle: les astrotemps.

Les personnages les plus représentatifs des savants « cérébraux » se trouvaient là. Cette assemblée, sélectionnée génération après génération depuis les découvertes faites en l'an 25673 par le généticien Nodrup d'Aldébaran VIII — et qui permettent d'agir sur les neurones cérébraux de l'embryon humain isolé, développé stérilement dans une matrice plastique artificielle —, constituait le *brain trust* gouvernant l'univers. Nietsnei, le grand physicien, la présidait.

Cette réunion ne ressemblait en rien à celles des états-majors ou des conseils des ministres des temps primitifs. Pas d'observateurs ni de gardes, devant la plaque multidimensionnelle servant de sortie : elle ne livrait passage qu'aux représentants dûment accrédités. Et surtout, bien peu de paroles échangées. Seul, de temps à autre, retentissait le « Hiey ! » rituel de l'un des membres, demandant l'autorisation de donner son avis en émettant télépathiquement sur la bande réservée aux conseillers.

Ainsi fit poliment le président Nietsnei avant de prendre l'onde, d'une vibration ferme :

« Pour résumer la situation telle que vous venez de nous l'exposer, mon cher Talra, il semble donc certain que l'observation des galaxies situées à l'extrême limite de notre monde hypersphérique ne montre plus le classique décalage vers le rouge des raies spectrales. En bref, l'expansion de notre

univers, qui s'était petit à petit ralentie au cours des siècles, a cessé totalement.

« Le mouvement inverse de contraction prévu par l'ancien maître Tollman a maintenant commencé, comme nous l'ont appris des explorateurs en qui nous avons toute confiance. Et, comme de règle, les observations faites sur notre secteur galactique continuent à montrer une légère récession des « univers-îles éloignés » — par exemple, dans l'amas des Gémeaux. Il ne s'agit là, vous le savez, que d'une apparence due à la relative lenteur que met la lumière à nous parvenir de régions aussi lointaines.

« Nos galaxies elles-mêmes ont arrêté leur rotation, après un ralentissement progressif. Quelle sera l'influence de ces phénomènes sur nos voyages dans le temps ? C'est ce que notre éminent collègue Buzzd de Rigel va nous expliquer. »

L'oniarque Buzzd hocha la tête, et, dans un bruissement d'élytres, émit avec prudence :

« Le principe de Wurdz nous a donné la possibilité d'envoyer dans l'avenir des nacelles temporelles, ce qui nous a permis d'acquérir à peu de frais une connaissance anticipée des événements et des découvertes scientifiques à travers les âges. L'évolution de la race humaine en a été considérablement accélérée. Ainsi, depuis l'an 56004, nous avons établi solidement les bases de notre actuelle civilisation.

« Passé cette date, les voyages de nos nacelles nous ont demandé des moteurs de plus en plus puissant, et aujourd'hui, hélas ! malgré tous les perfectionnements apportés, il nous est impossible de passer dans le futur.

« L'hypothèse généralement admise pour expliquer l'existence de cette barrière dans le temps était que la fin de toutes choses, annoncée et redoutée depuis tant de millénaires, approchait. Nous avons donc décidé de dissimuler l'impuissance de nos machines et de limiter la connaissance de l'obstacle aux seuls techniciens, cela afin d'éviter des paniques regrettables.

« En l'occurrence, je suis d'avis d'envoyer immédiatement une nouvelle escadre d'exploration guidée par un homme sûr. Muni des appareils les plus perfectionnés, il tentera une prudente pénétration de ce mur temporel. Comme d'habitude, le départ des nacelles se fera hors de notre univers, pour éviter toute collision avec un corps matériel.

— Je suis au regret de contredire mon honorable collègue Buzzd, intervint alors l'hexarque Nozdam. Chacun sait qu'il est le porte-parole du clan futuriste, qui prétend ne devoir le progrès qu'aux emprunts faits à l'avenir. Ce point de vue, nous autres évolutionnistes ne le partageons pas. Tout d'abord parce que nous craignons que ces emprunts ne modifient dangereusement le déroulement du futur, mais aussi, et surtout, parce que nous croyons qu'il est plus sage de chercher en nous-mêmes ce qui nous fait défaut. Recherchons donc le moyen de produire des supergénies qui nous fourniront toutes les armes que nous désirons...

— Vous autres évolutionnistes, coupa véhémentement Buzzd, prétendez sans doute que vos nouveaux génies créeront les armes qui nous font défaut dans la lutte sans merci que nous menons. Vous semblez faire bon marché de la durée de

formation de ces êtres supérieurs, puisque vous ne pouvez prétendre nous offrir quoi que ce soit avant dix ans ! D'ici là, nos ennemis les Tracks siégeront dans cette salle.

« Nous autres futuristes vous montrons la seule voie raisonnable, dans la certitude d'obtenir des résultats immédiats, et adéquats.

« Quant au prétendu danger qu'il y aurait à explorer le futur, j'affirme que cette phase du temps est malléable, et que toute découverte empruntée là y est remplacée par une autre, comme repousse la queue du drazel quand on l'a sectionnée. Je n'en dirais pas autant du passé, bien sûr, mais pour ce qui est du futur, il n'y a pas de discussion possible, tous nos savants sont d'accord ! J'ajouterai que nous en avons tiré force profits jusqu'ici, et que je ne vois pas pourquoi nous accepterions d'en être coupés... Il faut au contraire découvrir ce qui ne va pas, pour rechercher ces armes qui nous font cruellement défaut. J'appuie donc à fond la proposition de notre président Nietsnei.

— Je reconnais que votre méthode offre l'avantage d'un prompt résultat, encore que ce ne soit pas une certitude comme vous le prétendez, admit Nozdam. C'est pourquoi les évolutionnistes ne voteront pas contre cette motion. Nous nous abstiendrons. Mais, quoi qu'il arrive, nous poursuivrons nos travaux dans la voie que je vous ai indiquée.

— Hiey ! Procédons au vote sur ce projet », décida le président Nietsnei.

Chacun des deux mille cinq cents membres du Conseil fixa les bouliers situés au plafond de la

salle et, mentalement, déplaça la boule correspondant à sa longueur d'onde psychique.

Un instant après, la voix du robot compteur s'éleva : « Motion acceptée. Deux mille quatre cents voix pour, cent abstentions. »

Restait à choisir le nom du commandant de l'expédition. A l'unanimité, on mandata de nouveau Sprigel comme commodore de la flottille pour cette nouvelle aventure, et la séance fut levée.

Les conseillers se dirigèrent alors vers les plaques multidimensionnelles de sortie, seuls passages à travers l'impénétrable enceinte qui protégeait le Conseil de toute intervention extérieure.

Par petits groupes, évolutionnistes et futuristes, tout en continuant à discuter, subissaient le contrôle de leur onde corporelle avant de pouvoir se téléporter au-dehors, d'où ils se transportaient, les uns vers la station d'astrotaxis locale, les autres vers un astronef qui leur permettrait de regagner leur galaxie d'origine. D'autres enfin, préférant se reposer un peu d'abord, entraient dans un des transkinéseurs qui reliaient différentes villes globulaires d'Arcturus III à Polis Magna.

Déjà les ombres roses s'allongeaient sur le sol couleur améthyste, et à l'horizon pointaient, telles de scintillantes étoiles, les satellites artificiels chargés de répandre une douce clarté sur la nuit verte d'Arcturus III tandis qu'au lointain, à travers le globe translucide qui couvrait la métropole, un arc-en-ciel irisait de ses douces tonalités la rosée tiède et nourrissante qui abreuvait les cultures hydroponiques situées au nord de la cité.

Le commandant Sprigel, après avoir supervisé personnellement la revision de ses astrotemps, quittait la base militaire de Polis Magna pour regagner le centre de la ville. Dirigeant machinalement son kinésobulle dernier modèle vers l'un des sas d'entrée du dôme, il réfléchissait aux récents rapports concernant la guerre interminable qui se déroulait aux abords de la galaxie dite de Wolf-Lundmark, où la race subtile des fantomatiques Tracks avait réussi à fonder un empire. De là, ces créatures lançaient à l'assaut des planètes confédérées des hordes de Sterss, ces bêtes fabuleuses nées de leur incomparable savoir biologique.

Les Sterss parvenaient souvent à s'insinuer à l'intérieur d'un astrotemps, malgré sa ceinture de champs gravitationnels négatifs, et alors le détruisaient, après que leur émission neuronique y eut annihilé toute trace de vie.

Sprigel, toujours au premier rang de la lutte, avait jadis remporté contre eux de spectaculaires succès en tant que capitaine d'un groupe de commandos.

Aussi, symbole de l'espoir de la flotte galactique, était-il adulé par toute une génération. Dans la fleur de la jeunesse, soixante et onze ans à peine, il avait déjà accompli plus d'exploits que bien de ses collègues en deux cents ans de commandement. Parcourant l'univers en tous sens, il avait accumulé des aventures plus sensationnelles les unes que les autres.

Très populaire, il avait, bien entendu, beaucoup de succès auprès des dames. Il restait malgré tout cela assez modeste, n'attribuant sa réussite qu'à un pourcentage de chance dépassant la normale.

En raison du danger inhérent à ses fonctions de commandant de forces du même type que les antiques « parachutistes », il avait choisi de ne pas se marier. Mais ce n'était nullement par goût du célibat.

C'est ainsi qu'en passant devant le building 37 ses pensées se firent plus mélancoliques, car il songeait à Maïa, une jeune biologiste de classe II avec qui il avait rendez-vous le soir même et que son commandement ne lui laissait guère la possibilité de rencontrer aussi souvent qu'il l'aurait désiré.

Maïa était spécialisée dans l'étude des formes de vie si diverses que l'on rencontrait dans les galaxies lointaines et aussi, plus rarement, dans l'espace même.

Il lui arrivait souvent de voyager dans le cosmos avec une expédition quelconque. Jeune comme son ami, puisqu'elle n'avait que soixante ans, elle était originaire de la galaxie Uma I, et de race bleue.

Pendant ses séjours sur Arcturus III, elle aimait sortir en compagnie de Davara, une classe III, décoratrice de mode, très liée avec un influent technicien de l'exportation, Morgan, qui s'occupait de tout ce qui concernait le ravitaillement des bases spatiales, de leurs machines aux fournitures biologiques destinées à leurs occupants. On rencontrait donc fréquemment son astronef dernier modèle à des milliers d'années-lumière de là, inspectant les centres de distribution galactiques. Une fois sur trois, Davara partait avec lui, et c'est ainsi que les deux amies se rejoignaient quelque-

fois au hasard d'un voyage, sur quelque lointaine planète.

Revenons à Sprigel qui, arrivé à proximité du building 25, enclenchait le pilotage automatique sur le faisceau directionnel qui amènerait directement son kinésobulle au garage de l'étage 38. Un bref éclair orange, et, passant à travers le vitroplastex, l'appareil se trouve garé après quelques balancements dans un immense hall, parmi des centaines d'autres modèles allant du kinésobulle 87 dix places à la bulle monoplace de couleur écarlate.

Il sauta de son appareil et fixa du regard l'orienteur sphérique qui tournait lentement au sommet de la salle, dardant de tous côtés ses chiffres lumineux. Après une légère concentration psychique, il se trouva à l'entrée du hall 66 A, où tournoyaient légers dans les airs, au son d'une musique mélodieuse, des couples qui ne foulaient que les faisceaux lumineux sustentateurs.

D'un coup d'œil, repéra Maïa resplendissant des mille feux de sa tunique, scintillante dépouille d'un Sirénien de Tritidi. Assise auprès de Morgan et de Davara, elle dégustait un consommé martien, fruit raffiné d'une antique civilisation disparue. En souplesse, le commandant se transporta sur l'un des moelleux sofas voisins, flottés sur quatre rayons antigravité.

« Encore en retard, commandant ! Quelques ennuis techniques ? fit Morgan, affable. Nous avons commencé à dîner sans vous.

— Excusez-moi, répliqua Sprigel. Nos appareils ont été assez malmenés par un orage magnétique, au cours de notre dernière mission,

et mon inspection m'a pris plus longtemps que de coutume. »

Puis il présenta ses hommages aux deux jeunes femmes.

Mais Davara continuait à contempler, l'air détaché, les évolutions des danseurs; elle affichait la moue désabusée d'une chatte mécanique devant une tasse de lait de soja. En fait, elle était hostile à toute conversation dont elle ne constituait pas le point de mire exclusif. D'une envergure intellectuelle plutôt modeste, elle devait l'amitié de Morgan bien plus à ses charmes, et à sa situation de modéliste orientant la planification des costumes pour élégantes, qu'à l'attrait de son esprit.

Maïa, qui connaissait bien son amie, intervint : « Allons, messieurs, vous êtes incorrigibles, vous commencez déjà à parler de questions professionnelles ! Chassez donc vos soucis, et pensez plutôt à l'agréable spectacle de tottéléciné que nous allons voir dans quelques instants. On m'a assuré que le film du Magic II était sensationnel. Il s'agit d'une singulière histoire d'amour entre un cérébral de classe I et une sous-évoluee classe XV. Il paraît qu'ils se jurent un amour absolu et exclusif, malgré le rapport défavorable de la Commission des unions, et qu'ils s'enfuient sur Antiopus V, dans la galaxie d'Andromède, après avoir transformé leur personnalité au point d'échapper aux contrôles d'identité !

— Ces metteurs en scène ont vraiment des idées bizarres, jeta Davara. Ils ne savent qu'inventer ! »

Sprigel, pendant ce temps, choisissait son menu sur le clavier du robot maître d'hôtel, pressant sur les touches qui correspondaient à son choix.

Le premier plat surgit aussitôt de la table. Il s'en saisit et se mit à le déguster.

Le spectacle d'attractions commença peu après ; relayé par une chaîne de tottéléciné, il se matérialisa dans un cube transparent qui occupait maintenant, au centre de la salle, l'espace normalement réservé aux danseurs.

Les informations brèves qui le suivirent l'intéressèrent beaucoup : on y parlait d'escarmouches avec des Tracks qui avaient lancé une patrouille de reconnaissance un peu plus avancée que d'ordinaire. Tout naturellement, après le dessert, on en vint à parler des projets de chacun. Morgan déclara qu'il pensait partir le lendemain en tournée d'inspection. Le ravitaillement parvenait mal dans les dépôts des galaxies éloignées, car les astrocargos étaient obligés de passer par des voies détournées pour éviter les zones menacées par les Tracks. Son but était de rechercher une route assurant plus de sécurité au trafic, tout en allongeant le moins possible la durée du voyage.

« Rien de bien périlleux, par conséquent », dit-il. Après un instant de réflexion, il ajouta : « Toutefois, étant donné que ma randonnée durera assez longtemps, j'ai donné ordre de préparer un astrotemps de plus fort tonnage qu'à l'accoutumée. De sorte que, si vous le désirez, ma chère Davara, vous pourriez me faire le très grand plaisir de m'accompagner. Si vos occupations vous le permettent, bien entendu.

— Ma foi, mon cher, votre proposition me prend un peu au dépourvu. Mais en y réfléchissant, elle ne tombe pas si mal. Je viens en effet

de terminer l'étude de la collection de printemps, et je dispose de quelque loisir. Je pensais me reposer et jouir enfin un peu des plaisirs de la capitale, mais votre offre me séduit beaucoup : il me sera possible de me relaxer dans votre confortable appareil, tout en faisant la tournée des planètes inconnues et des villes nouvelles ! Aussi j'accepte avec joie.

— Voilà une affaire vite enlevée ! s'exclama Morgan. C'est de bon augure pour ce voyage, que d'avoir la promesse d'une si agréable compagnie. Cette fastidieuse corvée va se transformer en croisière d'agrément !

— Et vous, Sprigel, coupa Maïa, est-il indiscret de vous demander quels sont vos projets ?

— J'imiterais volontiers l'ami Morgan en vous emmenant voyager... Malheureusement je dépends directement du Grand Conseil de l'Union, et on ne me passe pas grand-chose pour ce qui touche le transport de passagers. Je ne crois pas divulguer un secret d'Etat en vous disant que je dois repartir pour un nouveau raid, à la tête d'une flottille plus nombreuse et mieux outillée que la dernière fois. Aussi, ma chère Maïa, je crains bien de ne pas rester longtemps ici à profiter de votre compagnie ! »

Tout en discutant ainsi, le souper avançait, les plats arrivant l'un après l'autre par l'axe de la table, qui répartissait à chacun des convives le menu choisi, faisant disparaître la vaisselle lorsque les consommateurs avaient terminé. Aucune indigestion n'était à craindre, car les denrées consommées, entièrement assimilables par l'organisme, ne laissaient aucun déchet toxique.

L'écran cubique de tottélé avait disparu, et les danseurs avaient repris leurs arabesques gracieuses dans l'atmosphère lumineuse. Après quelques danses avec les deux jeunes femmes, Sprigel et Morgan se lancèrent de nouveau dans une conversation animée ; de désespoir, ces dames parlèrent de la mode.

« Quel itinéraire me conseillez-vous ? demandait Morgan.

— Mon cher, il est bien délicat de vous répondre, car la situation militaire est très fluide. Voici ce que je peux vous suggérer. Pour la sortie de la galaxie, l'itinéraire le plus rapide part de la constellation divisionnaire de Bootes, pour filer à travers le Dragon, la Girafe et Persée vers les Hyades ; vous avez là 400 parsecs environ où il faut être prudent. Une fois la galaxie traversée, vous pourrez accélérer ; laissant au nadir ouest Andromède, vous foncerez sur la nébuleuse du Crabe. En passant au large de N. G. C. 5194, vous atteindrez les régions lointaines de la division des Gémeaux sans avoir fait de détour trop considérable, et sans risquer une attaque des Sterss. Je suis passé dernièrement par cette route, et je n'y ai observé aucune perturbation dans le trafic. De cette façon, il vous sera aisé de faire escale dans des galaxies plus proches si vous le désirez.

Un autre conseil, quitte à paraître radoteur : faites régler soigneusement vos horloges atomiques. C'est d'elles que dépend toute la précision des calculs qu'effectueront les cerveaux électroniques, lorsqu'il leur faudra déterminer l'emplacement exact de votre étape galactique. Vous savez

que, du fait de son déplacement rapide dans l'univers hypersphérique, votre astrotemps a une très faible chance d'atteindre son but, car votre objectif n'occupe pas la place que les photons qu'il émet vous indiquent. J'ai vu ainsi des erreurs considérables se produire, d'où des catastrophes : les appareils qui entrent dans une galaxie à grande vitesse ne peuvent pratiquement pas éviter les étoiles, et vont percuter de plein fouet contre l'une d'elles avant d'avoir pu ralentir. Bien entendu, toutes ces recommandations sont à coup sûr superflues, car votre expérience en matière de voyages est bien connue.

— Peut-être, fit Morgan, mais les conseils du plus prisé des explorateurs galactiques valent bien leur pesant de sélénium, et j'en ferai mon profit ! »

Sur ces paroles, Maïa et Davara se levèrent de table et prirent congé de leurs hôtes en les remerciant de l'agréable soirée. Chacun se téléporta vers la sortie et regagna bien vite son domicile respectif, pour s'y reposer avant le départ.

Là-haut, dans le ciel, les fusées-robots traçaient inlassablement les slogans du Conseil de l'Union galactique en gigantesques lettres lumineuses.

## CHAPITRE II

### DÉPART POUR L'AUBE DES TEMPS

**H**UIT HEURES, le lendemain matin. Le champ de l'hypnosédateur se coupa automatiquement, et Sprigel, qui était installé dans sa cuve ionoéchangeuse emplie d'une solution hypotonique constamment renouvelée, s'éveilla frais et dispos, complètement relaxé, l'organisme lavé de toutes les toxines qui s'y étaient accumulées pendant la journée précédente.

Après un séjour de quelques instants sous une douche tiède, les effluves revivifiants d'un émetteur infra-rouge et ultra-violet le séchèrent. Il revêtit alors son souple uniforme de silicoplastex thermorésistant, livré à l'instant par le robot domestique de l'appartement.

Comme il allait quitter la pièce, un léger grésillement se fit entendre : c'était le rupteur du champ isolant qui le protégeait des curieux pendant son sommeil. Il le coupa, et la communication de son correspondant retentit dans son esprit. C'était Morgan qui, de l'astrodome, lui

faisait ses adieux avant de prendre le départ avec Davara.

« Bon voyage, que les champs magnétiques de l'éther vous soient propices ! Et qui sait ? A bientôt peut-être », émit Sprigel en réponse.

Sur ces entrefaites, il avala cinq pilules énergétiques et trois plasto-régénératrices <sup>(1)</sup>, puis, passant à travers la plaque multidimensionnelle de sortie, appela son kinésobulle qu'il avait laissé la veille au garage proche de son domicile.

Confortablement installé dans son siège, il éleva son appareil d'une dizaine de mètres, jusqu'à la coupole d'où partaient les différents faisceaux directionnels conduisant aux grands axes de circulation de la cité.

L'autorisation de départ donnée, compte tenu de la priorité dont il jouissait pour ses déplacements, le kinésobulle se trouva en route, suivant l'une des files d'appareils de toutes sortes. C'était un courant ininterrompu, multicolore, qui dominait de quelques centaines de mètres les buildings

---

(1) Merveilleuse découverte de la science, ces pilules avaient permis de supprimer les fonctions de désassimilation. En effet, les aliments étaient entièrement assimilés, d'où la suppression de l'intestin et de ses contingences. La cuve ionoéchangeuse suffisait dès lors à éliminer les déchets produits par l'organisme, par électrodialyse à travers les téguments. De ce seul fait, la vie humaine se trouva considérablement prolongée, le corps humain n'ayant plus à soutenir une lutte incessante contre les nombreux microbes qu'il hébergeait ni contre les toxines qui l'empoisonnaient lentement.

de la cité monstrueuse. La coupole traversée, les contruction de l'astrodome apparurent au lointain à travers un brouillard bleuté. Sous lui, au passage, Sprigel admirait l'activité incessante des appareils maraîchers qui attiraient à bord, dans leurs soutes immenses, les algues et les levures, fruit des cultures forcées produites dans les cuves hydroponiques.

Arrivé à l'astroport, il salua amicalement le garde qui surveillait les instruments chargés du contrôle des entrées, et piqua vers le Sirius, immense sphère métallique dont le revêtement de titane aluminé brillait aux rayons d'Arcturus levant. Tout autour régnait encore une grande activité : les approvisionnements finissaient seulement d'arriver. Des containers de formes diverses voltigeaient de tous côtés dans les airs, dirigés par les sens aiguisés des dockers qui supervisaient les robots. Çà et là, des kinésos porteurs d'un officier du port surveillaient l'ensemble de la zone. Des marchandises et du ravitaillement de toutes sortes jaillissaient du sol par les bouches réservées à cet effet, en un geyser ininterrompu. Dès leur sortie, les robots les conduisaient vers l'astrotemps auquel ils étaient destinés.

Pénétrant directement à l'intérieur par le sas, Sprigel gara son appareil et répondit au salut de l'aspirant de garde qui se présentait à lui :

« A vos ordres, commandant.

— Bonjour, Rovel, le second est-il à bord ?

— Certainement, il est là depuis dix minutes environ.

— Dites-lui que je suis arrivé. Ah ! j'y pense : combien d'hommes présents actuellement ?

— Cent cinquante ; le reste, soit quarante-huit, doit regagner le bord avant le zénith.

— Parfait, merci. Rompez, lieutenant ! »

Sprigel s'élança alors dans un des tubes fluorescents qui parcouraient en tous sens l'immense appareil, reliant entre elles ses différentes parties. Il franchit les écrans qui assuraient l'étanchéité des sphères successivement emboîtées les unes dans les autres et qui, jointes aux champs mésoniques, protégeaient le cœur du vaisseau où logeait l'équipage ; il arriva ainsi au poste de commandement. Plusieurs officiers s'y trouvaient qui saluèrent. S'adressant au premier lieutenant, Sprigel demanda :

« Quelles nouvelles ? »

— Un message urgent du Conseil intergalactique vient d'arriver par sphéroïde, mon commandant. Vous êtes prié d'appeler le président Nietsnei dès votre arrivée.

— Bien, je vais le faire immédiatement. »

Le commandant coiffa la légère résille que lui tendait l'officier ; aussitôt l'onde courtoise de Nietsnei résonna dans son cerveau.

« Sprigel ? »

— Oui.

— Voici l'indicatif de reconnaissance pour ordres provenant du Grand Conseil. »

Suivirent les Q. R. M. - T. S. W. 1 213 392 ZY identifiant en code de transmission militaire le président du Conseil intergalactique.

« Mon cher, voici des nouvelles pour vous : le Grand Conseil vous a mandaté de nouveau pour commander l'expédition de reconnaissance que nous allons envoyer aux confins galactiques. Le

détail des ordres vous sera donné par le chef des techniciens que nous vous envoyons pour vous seconder. Il vous remettra le cristal d'enregistrement portant notre sceau et contenant le détail de vos ordres. Dès à présent, je vous signale les points suivants : cinq appareils vont partir en plus du vôtre, le *Sirius*. Ce sont : le *Marmadon 5*, le *Xinésis 3*, le *Floridor*, l'*Astropex 2* et le *Fomalhaut*. Vous êtes commodore de la flottille avec pouvoir discrétionnaire absolu sur tous les équipages et les capitaines de ces vaisseaux. Vous devrez faire vite, car nous devons savoir d'urgence ce qui se passe ; aussi votre départ est-il fixé pour ce soir, dès que ce sera possible. Envoyez vos messages par sphéroïdes émetteurs à transmission hyperspatiale, en code secret, avec un mécanisme d'autodestruction sûr. Nous comptons sur vous ; il faut réussir. Les meilleurs techniciens et les savants les plus renommés vous aideront dans cette tâche. Nous vous faisons confiance : il faut que nous sachions quel est l'avenir de notre univers. J'ai terminé.

— Je suis à vos ordres, je ferai tout mon possible », répondit seulement Sprigel qui enleva la résille de sa tête et la tendit au premier lieutenant :

« Cycloser, enregistrez mes instructions : équipage consigné à bord, prenez toutes mesures pour appareillage vers vingt-six heures, faites transmettre mes mille souhaits galactiques aux commandants des astrotemps *Marmadon 5*, *Xinésis 3*, *Floridor*, *Astropex 2* et *Fomalhaut*, qui stationnent à proximité, et portez-leur les matrices de code secret, afin que je puisse ultérieurement leur

transmettre, mes instructions. Ah ! une chose plus terre à terre. Nous allons recevoir bientôt un certain nombre de passagers de marque avec leurs bagages et un appareillage spécial. Je vois votre grimace, Cycloser, les passagers sont toujours encombrants, mais cette fois ils nous seront utiles. Vous donnerez des ordres au steward pour leur logement. Je les accueillerai moi-même à bord, aussi vous voudrez bien dire à l'aspirant de service à l'entrée de m'appeler dès qu'on les signalera. Je vais maintenant procéder à une ultime inspection des machines et de l'armement. Vous pouvez disposer. »

Sur ces mots, Sprigel disparut de nouveau dans le dédale des tubes de communication. Dans la salle des machines, proche du centre du bâtiment, il jeta un coup d'œil sur le pulsateur atomique qui, utilisant la fusion de l'hydrogène, alimentait le gouffre d'énergie que représentait un appareil de cette importance, tant du point de vue électrique que du magnétique et du gravitationnel. Puis il interrogea l'officier mécanicien :

« Voyons, Hartoun, êtes-vous bien paré à tous points de vue ? Nous partons pour une expédition lointaine ; je ne veux pas avoir de préoccupations du côté des propulseurs. »

Hartoun, un vieil officier de la flotte, était né sur Altera VIII, dans la galaxie Corona Borealis. Passionné par la mécanique dès son enfance, il sentait les propulseurs comme s'ils faisaient partie de son propre corps, et faisait preuve d'un vrai génie pour entretenir en bon état et réparer toute la complexe machinerie du bord. Aussi est-ce avec assurance qu'il répondit :

« Mon commandant, nous sommes fin prêts. Parés, si vous le désirez, pour faire dix fois l'aller et retour des quelque 5 000 millions de parsecs qui nous séparent des frontières de notre univers. J'ai vérifié les coupoles émettrices de gravitons qui servent au décollage, ainsi que le dispositif de protection contre les météores ou les Sterss : son pinceau peut prendre appui sur une galaxie, j'en ai fait l'essai sur un astéroïde voisin de la ceinture des planétoïdes. En ce qui concerne les propulseurs interstellaires à émission ionique accélérée, je suis monté jusqu'à 250 millions d'électron-volts par plaque sans inconvénient ; le châssis en métal électra est d'une solidité à toute épreuve. Enfin j'ai vérifié le montage de l'extrapolateur dimensionnel pour évolution dans les 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> dimensions et vitesse intergalactique ; c'est lui qui avait le plus souffert de la brusque variation de champ magnétique subie à notre retour, une vraie tempête cosmique ! Comme vous le savez, j'ai dû demander à la base l'échange des rotors solénoïdiques type Moebius, car ils avaient chauffé et je n'aurais pas répondu d'eux à grande vitesse. Je termine avec les nacelles extratemporelles dont l'état est satisfaisant, tant du côté moteur que du côté armement.

— Félicitations, Hartoun, je n'en attendais pas moins de vous. Mais cette escale n'a pas été une partie de plaisir ! Vous avez dû fournir un travail harassant, et l'avez mené à bonne fin ; je m'en souviendrai le moment venu. »

Et Sprigel, quittant les machines après avoir répondu au salut respectueux de l'officier, se

propulsa le long des coursives tubulaires en direction du centre de communications du bord.

Sur son chemin, des hommes de l'équipage s'arrêtaient, reprenant la position verticale pour saluer, et repartant en vol horizontal après le passage du commandant, qui, tel un poisson dans un canal empli d'eau, serpentait dans les méandres des couloirs.

Dans le centre de communications, Morzins, l'officier responsable, l'attendait.

« Nous allons repartir pour l'espace extragalactique, dit Sprigel. Je vais avoir de nombreux rapports à envoyer, aussi vous faut-il une bonne provision de sphéroïdes. Surtout, veillez au bon fonctionnement de leur appareillage d'autodestruction : les messages seront d'une importance capitale, il ne faut pas qu'ils puissent tomber en des mains étrangères, amies ou ennemies. Nous n'utiliserons pratiquement pas la radio à ondes accélérées : elle n'est pas assez discrète. Ah ! autre chose. A partir de maintenant, personne ne peut quitter le bord sans mon autorisation.

— Entendu, mon commandant. »

« Reste à inspecter l'armement, songea Sprigel. Les missiles classiques, les désintégrateurs atomiques de portée parsec, ainsi que les faisceaux répulseurs de neutrino-gravitons. Ce sont surtout ces derniers qui nous protégeront des Sterss : en enfermant l'appareil dans un écran protecteur, ils empêchent les particules dangereuses de nous atteindre. Notre stock de gaz abiotique ne sert qu'en cas d'infiltration à bord. »

Bloud, l'officier responsable de cet arsenal, était très sympathique. Sprigel s'entendait bien avec

lui : il l'avait presque toujours eu comme subalterne. C'est pourquoi, après un contrôle de pure forme, il se déclara rapidement satisfait.

Sur le chemin du retour, l'aspirant de service lui signala :

« Un convoi de kinésobulles est en vue, mon commandant. Il se dirige vers nous. L'appareil de tête porte un fanion aux couleurs du Grand Conseil. »

Aussitôt Sprigel regagna l'entrée. A son arrivée, le convoi signalé était déjà très proche de l'astrotemps. Il serpentait entre les flèches surmontant les buildings multicolores de l'astroport, suivant à allure modérée les balises lumineuses délimitant la zone réservée au transit. Un instant après, le premier kinéso franchit le sas et se gara après un léger balancement.

C'était celui qui transportait les passagers attendus.

Le commandant fit quelques pas pour accueillir les nouveaux venus sortis en groupe de l'appareil. L'un d'eux, les précédant, s'avança vers Sprigel.

Il portait l'insigne de physicien de première classe sur son maillot de silicoplastex. Son crâne poli comme un œuf dominait le groupe des onze techniciens des deux sexes qui le suivaient.

Tendant à Sprigel un cristal d'enregistrement, il dit :

« Mon commandant, nous sommes à votre disposition. Le Grand Conseil nous a déjà accrédités auprès de vous dans ses instructions préliminaires. Voici les enregistrements que le président Nietsnei nous a confiés ; ils contiennent le

détail de vos ordres. Permettez-moi de me présenter, ainsi que mes compagnons, ajouta-t-il en s'inclinant. Je suis le physicien Moërl ; mon collègue ici présent est Ondouin de la planète VII de Séléna ; ces trois techniciens : Undix, Vortex, Sirval, sont des spécialistes des nacelles temporelles ; Dirina, Umpel et Diana, que voici, sont des psychologues et des linguistes capables de prendre contact avec toute race intelligente, quelle que soit l'origine de son évolution. Ces deux chimistes : Farlut et Ixel analyseront en un temps record tel échantillon que vous voudrez bien leur soumettre. Voici Maïa et Tarlos, deux biologistes qui ont étudié toutes les formes de vie : ils peuvent vous aider à pallier les dangers que l'expédition pourrait rencontrer de ce côté. Enfin, nos deux spécialistes en astronomie sont Srevin et Eixal. »

Sprigel, jetant un coup d'œil étonné vers Maïa, lui fit un sourire discret tout en répondant à Moërl :

« Bienvenue à bord pour tous. Je suis heureux de me sentir si solidement épaulé. Grâce à votre présence, je suis assuré de toujours disposer en cas de besoin d'un avis compétent sur quelque sujet que ce soit, ce qui me permettra de résoudre avec facilité les problèmes qui se poseront à moi. Sachez bien que j'apprécie à sa juste valeur l'honneur que me fait le Grand Conseil en m'envoyant des savants aussi compétents que vous l'êtes dans vos spécialités respectives. Je désire que vous soyez installés à bord avec tout le confort possible. Vous disposerez d'autant de place que vous le désirerez pour vous loger, et

pour installer les instruments que vous jugerez bon d'avoir sous la main. Viridius, le steward du bord, va contrôler vos identités, puis il vous guidera et veillera votre installation. »

D'un geste il leur montra le chemin, prit congé d'eux, puis, s'approchant de Maia, lui dit en souriant :

« Quelle heureuse surprise ! Le Conseil ne pouvait certainement pas choisir biologiste plus qualifiée, tout en me procurant le plaisir de vous avoir à mes côtés pendant cette traversée.

— Commandant, c'est un privilège de me trouver sous vos ordres ! s'exclama Maia. Le message du Conseil m'enjoignant de me joindre à votre expédition m'a été signifié hier soir, à mon retour chez moi. J'ai été sur le point de vous appeler pour vous l'apprendre, mais je ne l'ai pas fait, de crainte de vous déranger pendant votre dernière nuit de repos avant le départ. Je n'ai pas non plus envoyé de message à Davara. Maintenant si vous le voulez bien, je vous abandonne pour procéder à l'installation de la section de biologie à bord.

— A bientôt, et bon courage », répondit Sprigel.

Tout en la regardant s'éloigner, il se demandait quelle était la nature du sentiment qui lui faisait ressentir tant de joie du fait de la présence de Maia.

C'était là plus que le simple plaisir de retrouver une camarade d'escal. Il y avait entre eux une sorte d'intimité, une compréhension mutuelle qui faisaient qu'en sa présence il ne se sentait pas un étranger, qu'il la considérait comme une partie de lui-même dont il connaissait par

avance les réactions, tout en estimant particulièrement ses suggestions. Il n'en demeurerait pas moins vrai que l'éventualité d'une union avec une femme de race bleue, aussi charmante soit-elle, demandait réflexion, car la société d'Arcturus III n'admettait pas facilement les mariages avec les femmes indigènes, même évoluées. De nombreuses difficultés étaient faites aux officiers qui voulaient passer outre, non pas à cause de l'insignifiante différence somatique qui se bornait à la coloration de la peau et à la présence d'un doigt surnuméraire, mais bien pour une stupide et rétrograde question de pureté raciale. Tout cela se joignait à une sourde appréhension qui lui faisait craindre de l'emmener avec lui dans cette expédition exposée, de par son éloignement, à une attaque Sterss.

« Mais après tout, finit-il par se dire pour se consoler, j'y suis déjà allé et j'en suis revenu sans histoires, il n'y a pas de raison pour qu'il n'en soit pas de même cette fois... »

Se ressaisissant, Sprigel regagna le poste de commandement, où le second attendait ses dernières instructions :

« Commandant, tous les hommes sont à bord, et les bagages des techniciens seront arrimés dans quelques instants. J'ai donné l'ordre de mettre le pulsateur en marche, de sorte que nous pourrions décoller quand vous le désirerez. Les autres astrotemps sont parés, eux aussi.

— C'est bien, Cycloser, opérez les pointages nécessaires pour la sortie de la galaxie sur un axe passant par Orion, les Hyades et Persée. Comme point de visée extérieur prenez la gala-

xie NGC 379. Surtout, n'omettez pas de doubler la puissance des écrans protecteurs. Je ne veux courir aucun risque : doublez systématiquement toutes les mesures de sécurité adoptées habituellement. Attention, message général : l'équipage aux postes d'appareillage ! Demandez l'autorisation de départ au commandant de la base.

— Autorisation accordée, mon commandant.

— Fermez les sas ; vérifiez l'étanchéité.

— Etanchéité bonne, mon commandant. »

Les hommes étaient attentifs aux commandes, prêts à répondre immédiatement aux ordres. Le silence s'était fait, on n'entendait que le ronronnement lointain du pulsateur.

« Ecran numéro III branché sur la stéréo panoramique, mon commandant.

— Entendu. Commencez progressivement l'émission antigravité et continuez jusqu'à 10 millions de kilomètres de la planète.

— Emission commencée, accélération 1 g.

— Branchez le régulateur de gravité et augmentez au maximum l'accélération. »

Avec un léger tangage, le *Sirius* quittait le sol d'Arcturus III. Derrière lui, un à un, les quatre astrotemps de la flottille prenaient à leur tour leur vol. Quelques rares Arcturiens, blasés, les suivaient du regard jusqu'à leur disparition dans le vert émeraude du ciel. Les passagers, protégés par l'appareillage antigravitationnel, n'étaient absolument pas incommodés par l'accélération, qui, sans cela, les aurait écrasés au fond du *Sirius*.

L'atmosphère avait été franchie, à vitesse modérée, dans la zone réservée aux appareils à accé-

lération verticale, zone soigneusement délimitée pour éviter tout accident. Et, déjà, le *Sirius* fonçait, accélérant à 20 g par seconde, laissant derrière lui *Arcturus III* qui ne se distinguait plus des autres étoiles que par sa brillance particulière. A son avant, une onde de priorité incessante avertissait tous les navires de laisser le passage à la flottille. Çà et là, des météores, déviés par les champs protecteurs, éclataient silencieusement en émettant des gerbes d'étincelles, pendant que les pinceaux palpeurs des téléradars permettaient d'écarter l'appareil des étoiles qui auraient pu l'attirer et le dévier de sa route. Sur les écrans, on avait l'impression de voir des boules de feu se précipiter sur l'appareil, laissant au dernier moment le passage pour faire sans cesse place à d'autres ; comme jadis une auto voyait dans un tunnel les lampes d'éclairage foncer vers elle pour finir par défiler à ses côtés.

A bord, chacun s'affairait à sa tâche, l'équipage contrôlant la machinerie, et les techniciens terminant l'installation de leurs instruments.

Sprigel était satisfait du décollage. Il fit remplacer l'émission du champ antigravitationnel par celle d'ions accélérés, en attendant le moment où, une fois la galaxie traversée, il serait possible de passer en vitesse intergalactique. S'adressant au second, il ordonna :

« Cycloser, prenez le quart, je vais dans ma cabine prendre connaissance du message du Conseil. Transmettez aux vaisseaux de la flottille : *Décollage bien effectué, prenez une formation en V.* »

Jetant un dernier coup d'œil sur les écrans de

télévision, le commandant quitta le poste. Arrivé à sa porte, il présenta la plaque d'identité greffée sur son avant-bras au robot contrôleur. Celui-ci abaissa aussitôt les tubes à rayons qui s'étaient automatiquement pointés sur lui à son approche. La porte de la cabine s'ouvrit ; Sprigel entra, et, s'allongeant sur les faisceaux sustentateurs du divan placé sur la droite de l'entrée, il prit dans une poche de sa combinaison le cristal d'enregistrement qu'il déposa dans la cavité murale du magnétophone. Coiffant alors la résille réceptrice, il écouta les ordres concernant sa mission résonner dans son cerveau. Nous n'énumérerons pas le fastidieux détail de ceux-ci, et jetterons plutôt pendant ce temps un coup d'œil d'ensemble sur la cabine. Au-dessus du divan se trouvait le magnétophone ainsi que tous les appareils enregistreurs, la collection de films relief-couleur et leur projecteur ; l'écran cubique récepteur était placé au-dessus. Sur la gauche de la porte, un grand coffre mural contenait tout un équipement de scaphandres et armes diverses. Au centre se trouvait le bureau du commandant, flanqué de quatre sièges destinés aux visiteurs et dont on ne voyait que les quatre boules émettrices de faisceaux porteurs. Sur le dessus du bureau se trouvait une plaquette oblique portant un double des principales commandes de l'appareil, des écrans relayant les téléviseurs qui montraient l'espace environnant, et des compteurs divers : radiation, magnétisme spatial, etc. De chaque côté de la pièce, dans la paroi, se trouvaient des stocks d'air surcomprimé, et une centrale énergétique pouvant suppléer en cas de panne à la centrale du bord.

Sur les murs, enfin, quelques tableaux décoratifs à changement automatique montraient en relief et en couleurs des vues variées : tantôt une forêt de cryptogames sous les rayons d'une étoile au coucher, tantôt un astéroïde couvert de montagnes d'ammoniaque solidifié en blocs bleutés par des traces de cuivre, tantôt la jungle cristalloïde d'une planète à vie siliceuse, ou encore la vue d'une gigantesque métropole cosmique multicolore avec, par moments, un détail sur un spectacle d'attractions, une usine ou toute autre scène de la vie quotidienne. Sur le fond de la pièce se dessinait l'ouverture du réduit contenant la cuve iono-échangeuse et la génératrice hypnosédative du commandant, avec sa garde-robe personnelle. Sa cabine ressemblait assez aux autres, les différences résidant surtout dans les divers appareils de contrôle et la présence du garde-robot qui veillait, incorruptible, à la porte.

Lorsqu'il eut pris connaissance de ses ordres, Sprigel en fit quatre duplicata, qu'il accompagna de quelques commentaires personnels. Cela fait, il plaça chaque cristal dans une nacelle sphéroïde de communication qu'il expédia au poste de transmission du bord, avec l'ordre de les transmettre aux appareils de la flottille.

Il enregistra ensuite une courte allocution destinée à l'équipage pour le mettre au courant, dans la mesure du possible, du but de la nouvelle mission dont ils étaient chargés, et la fit diffuser sur le réseau intérieur, observant pendant ce temps sur les écrans de télé l'attitude de ses hommes. Ceux-ci l'écoutèrent avec attention et poussèrent des acclamations approbatives à la fin

de l'allocution : ils avaient craint de recommencer un quelconque service de patrouille. La perspective d'avoir à remplir une mission aussi importante dans un avenir très proche les emplissait d'une nouvelle ardeur, et fit aussitôt l'objet de toutes les conversations.

L'allocution terminée, le commandant se leva, fit quelques pas dans la cabine, et, s'asseyant à son bureau, jeta un coup d'œil distrait sur les peintures animées des murs. L'une d'elles représentait la sortie d'un building après les trois heures de travail réglementaires de l'après-midi. La foule des travailleurs sortait, vomie par les orifices de sortie, et, après quelques pas, quittait le sol, volant à travers les airs dans diverses directions comme des abeilles au sortir d'une ruche. Une autre dépeignait satiriquement les efforts déployés par les hommes primitifs pour voler. Il est sûr, se dit Sprigel, que tout cela aurait bien étonné nos ancêtres : il n'y a guère que dix mille ans que nous avons appris à nous téléporter.

C'est en 55600, annonçait l'image, que le physiologiste Arn a analysé quelques cas particulièrement nets de télékinésie et de téléportation qui s'étaient présentés dans quelques familles. Après un examen poussé, il s'était aperçu qu'un hyperdéveloppement de la glande pituitaire, allié à un accroissement des canaux semi-circulaires de l'oreille interne avec transformation de leur forme en anneaux types Moebius, permettait à ces sujets l'utilisation de propriétés spéciales de l'espace, tout en leur donnant la possibilité d'agir sur leur propre masse, en abaissant leur poids

jusqu'à ce qu'il soit gravitativement négatif. Toutefois cette capacité ne se transmettait pas à la descendance, sauf cas exceptionnel, et elle se bornait souvent à une action sur les masses de faible poids. La distance d'action effective aussi était assez limitée, et liée à l'acuité visuelle du sujet qui devait pouvoir distinguer nettement l'objet pour le transporter. Si ces études avaient éclairé le phénomène, elles n'avaient pas malgré tout permis de le reproduire, et il avait fallu attendre jusqu'en 55673 A. J. pour pouvoir, grâce à Prudhon, susciter artificiellement cette faculté. Ce génial chercheur avait trouvé le moyen de prélever l'œuf fécondé chez les femelles des mammifères, et d'en assurer le développement dans une matrice plastique artificielle rationnellement irriguée par un suc nutritif stérile. Eten-  
dant sa découverte à l'homme, il avait réussi à influencer le développement de l'embryon par un juste apport de tréphones et d'extraits d'organisateur. L'une des premières applications avait, bien entendu, été l'accroissement de l'encéphale, siège de l'intelligence, d'où l'augmentation des capacités et dons personnels de l'individu. Les conséquences de cette découverte furent énormes : les progrès de l'humanité se firent dès lors à pas de géant. Le nombre de « génies » devenant beaucoup plus grand, les sciences avancèrent considérablement. Ce furent les beaux jours de l'évolutionnisme.

Chez les enfants ainsi développés on ne trouvait pour ainsi dire plus de mort-nés ni de malformations. Les naissances ne causant plus de souffrances aux femmes, la limitation des naissan-

ces cessa. Le nombre moyen d'enfants par famille passa de 4 à 400, ce qui ne posait pas de problèmes démographiques, étant donné le nombre d'étoiles à coloniser.

Les méthodes de culture en cuve des algues et des levures la dotant d'une source de manne inépuisable, l'humanité, d'étoile en étoile, annexa les galaxies, rencontrant çà et là des races évoluées régnant parfois sur des royaumes stellaires assez étendus. Mais, seuls les Sterss, dans la galaxie de Wolf-Lundmark, avaient pu s'opposer à l'expansion de la race, et, après une longue période de tension, la guerre avait éclaté. L'application de la structure cérébrale dite d'Arn et de la technique de Prudhon permit d'offrir à l'humanité de nouvelles possibilités, en donnant à chacun le moyen de déplacer sa propre personne ou tout objet pesant, dans la limite de son champ visuel. Ou encore, en utilisant des appareils appelés transkinéseurs, de se déplacer beaucoup plus loin, dans l'espace à cinq dimensions, protégé par les combinaisons étanches en silioplastex et guidé au moyen de vues transmises par des écrans de télévision à propagation instantanée.

Le documentaire était terminé. Sur le tableau, la scène avait changé. On voyait un astronef embarquant vers une étoile lointaine des colons qui, la mine réjouie, exaltés par la perspective d'un long voyage, bombaient le torse comme des explorateurs chevronnés. On reconnaissait parmi eux tous les exemplaires de la future société de la nouvelle colonie : des cérébraux à grosse tête, des ingénieurs aux nombreux doigts agiles, des

artistes aux sens acérés disposant de plusieurs paires d'yeux ou d'oreilles, des ouvriers spécialisés aux membres surnuméraires hypertrophiés, des soldats arborant comme des coléoptères les grandes antennes de leur appareil électrocuteur, des chirurgiens portant en bandoulière des sacs réfrigérés d'organes de remplacement lyophilisés destinés à parer aux accidents toujours possibles, des chimistes avec trois paires de mains, les unes réfractaires à la chaleur, les autres au froid et aux radiations atomiques. Toute cette masse grouillante s'embarquait dans un appareil long-courrier qui, une fois son chargement terminé, s'élança vers le ciel comme une balle de fusil.

Cette vision ramena Sprigel à la réalité du moment : se dirigeant vers le placard contenant ses combinaisons, il enleva celle qu'il portait, la remplaçant par une neuve et ajoutant à son équipement une ceinture pourvue de toute une garniture d'instruments. Cela fait, il quitta sa cabine pour se rendre dans la zone attribuée aux spécialistes, afin de se rendre compte de l'avancement de leurs travaux d'installation ainsi que des possibilités de leur équipement. Le secteur occupé comprenait les cabines libres de la troisième sphère concentrique de protection, ainsi que les soutes comprises entre la deuxième et la troisième coque, cloisonnées pour la circonstance. C'est là que la plupart des instruments devaient être montés. Dans toute cette partie de la troisième coque, on rencontrait à des intervalles rapprochés des robots-gardes circulant sans cesse, tous détecteurs en éveil, prêts à lancer l'alerte et à déclencher une attaque s'ils décelaient la présence de mo-

lécules étrangères à l'équipage. En fait, c'était là que commençait la zone vitale de l'astrotemps, et toute destruction effectuée en cet endroit aurait pu avoir des conséquences désastreuses.

Tous les astronautes dont la plaque d'identité avait été contrôlée pouvaient vaguer librement à leurs occupations dans les couloirs tubulaires de communication, mais le poste de commandement, les machines, le central de télévidéo, et, bien entendu, la cabine du commandant leur demeuraient interdits.

Cela nous amène à décrire brièvement la structure des astrotemps composant la flottille du commodore Sprigel. Sous l'enveloppe extérieure de titane aluminé, parcourue de canalisations chauffantes et réfrigérantes, se trouvaient d'immenses soutes pouvant transporter de grosses quantités de matériel. De part et d'autre des deux pôles, les centres de distraction et les hangars contenant vedettes de reconnaissance et nacelles temporelles occupaient le reste de la place disponible. Venait ensuite la deuxième enveloppe, en platine irridié, qui recouvrait les zones réservées aux provisions de vivres et de munitions, aux deux postes d'équipage, ainsi qu'à deux soutes de réserve actuellement utilisées comme nous l'avons vu par les savants délégués du Grand Conseil. Sous la troisième coque, en carbure de tungstène, étaient installées les cabines destinées aux officiers, aux spécialistes et aux passagers de marque, le poste de commandement, et le centre de communication du bord. La complexe machinerie du navire se situait en dessous, au centre des globes concentriques enveloppant le

pulsateur, générateur d'énergie qui constituait le noyau de toute l'énorme sphère. Une coque de plomb non réagissant sertie dans du carbone pur l'isolait de l'ensemble. Sprigel n'eut donc pas à se téléporter bien loin, puisque sa cabine occupait la place centrale de la zone III ; il ne croisa que deux gardes-robots en patrouille, et arriva devant les cabines réservées à ses passagers.

Le steward, averti de son arrivée, se précipita à sa rencontre.

« Alors, Viridius, lui jeta Sprigel, comment se passe cette installation ? J'espère que tout va bien ?

— Oui, commandant, cela avance. Il y a seulement eu quelques difficultés avec les physiciens, qui se sont montrés gros dévoreurs d'énergie. L'alimentation par les circuits du bord étant insuffisante pour eux, il a fallu poser de nouveaux transmetteurs à gros débit, directement reliés au générateur. Ils ont aussi installé de nouvelles antennes émettrices et réceptrices dans le compartiment spécial de la coque extérieure. Une équipe du bord en scaphandre spatial les a montées sous la direction de leur spécialiste : Ondouin. Actuellement, tout est terminé : ils sont en train de procéder au réglage de leurs instruments.

— Bien ! Cela a été vite fait. Vous pouvez disposer maintenant, je vais procéder à une petite inspection. »

Cela dit, Sprigel, longeant sans y entrer les cabines des physiciens, dans le couloir encombré par les nouveaux transmetteurs, jeta un coup d'œil rapide à la section de chimie, où de déli-

cats appareils en verre et en plastique serpentaient dans toutes les directions. Il arriva ainsi à la section des biologistes, où il aperçut Maïa, qui, aussitôt, se précipita à sa rencontre.

« Quel plaisir de vous voir ici, commandant, c'est vraiment bien aimable à vous de délaïsser vos multiples occupations pour venir nous inspecter. Heureusement, grâce à l'aimable collaboration des hommes et des robots que vous avez mis à notre disposition, tout s'est fort bien déroulé, et notre installation est très avancée. Comme nous avons apporté des instruments de laboratoire préfabriqués, tout installés dans leur emballage, nous n'avons eu qu'à effectuer les branchements aux sources énergétiques et installer des dispositifs d'évacuation pour les eaux usées et les déchets divers. Si vous le voulez bien, je vais vous faire visiter notre installation et vous montrer ce que vous pouvez attendre de nous.

— Mais bien volontiers, Maïa, je tiens votre section pour l'une des plus importantes du bord, et je serai très heureux de voir ce que tous ces appareils vous permettent de faire. »

Suivant Maïa, il quitta la cabine, se dirigeant vers les soutes voisines. Il y régnait encore une grande activité. On voyait des hommes d'équipage affairés commandant des robots qui dirigeaient en tous sens dans les airs des containers de formes variées. Ici et là des fils ou des tuyaux pendaient du plafond comme des toiles d'araignée. Tarlos, le collègue de Maïa, salua le commandant, se mettant à sa disposition pour l'accompagner, mais celui-ci le remercia en le priant de continuer ses travaux sans se déranger pour lui.

A cet instant se produisit un incident qui aurait pu être grave, mais qui, grâce à la bonne organisation des secours, n'eut heureusement pas de grosses conséquences. Un des hommes qui téléportaient un lourd coffre contenant divers réactifs sembla soudain victime d'un malaise et perdit le contrôle de ses facultés de lévitation. Cela, joint aux interférences qui se produisaient dans la pièce en raison du nombre de personnes qui s'y trouvaient au travail, fit que le lourd coffre, après quelques oscillations, tomba sur un astronaute du nom de Derbien, lui écrasant la main. Heureusement les récipients plastiques qui étaient à l'intérieur du coffre ne se brisèrent pas. Sprigel réagit aussitôt : il souleva le coffre pour dégager Derbien qui hurlait de douleur. Hélas ! il était trop tard, une de ses mains était complètement broyée. Sans perdre un instant, le commandant téléporta le plus proche caisson de secours fixé à la paroi auprès du blessé. Lui fixant d'abord un bracelet électro-neuronique, il le mit en marche, ce qui coupa l'arrivée des impulsions nerveuses au cerveau et supprima la douleur. Puis, prenant le récipient plastique à lyophilisation, il y introduisit le membre meurtri et le congela, arrêtant de ce fait l'écoulement du sang. Le blessé, soulagé, esquissa un faible sourire et grogna :

« Désolé de vous donner tant de mal, mon commandant. Je crois que je vais pouvoir aller seul à l'infirmerie. Je vous remercie infiniment.

— Attendez un instant, interrompit ce dernier, je vais vous faire accompagner. » Et, désignant un coéquipier du blessé, il lui ordonna de le

conduire à l'infirmierie et de porter ensuite à la pharmacie du bord les appareils de secours pour leur remise en état. Puis, se tournant vers Maïa, il remarqua :

« Curieuse chose ! Tous les hommes ont pourtant subi une visite médicale complète avant d'embarquer ; malgré cela, il arrive que dans des espaces confinés, lorsque de nombreux sujets émettent des ondes télépathiques, certains individus, plus réceptifs que d'autres, sont sujets à des évanouissements. Le seul moyen de l'empêcher est de porter un casque isolant, mais comme la chose est rare, seuls les scaphandres en sont munis pour éviter des accidents dans l'espace.

— Evidemment, lui répondit-elle en souriant, si la chose est très rare il n'y a pas lieu de s'en soucier outre mesure, d'autant plus qu'un individu assez vif peut ressaisir au vol une caisse s'il la voit tomber, et ainsi épargner un accident à son voisin. Heureusement, des ennuis comme celui-là sont maintenant assez bénins. Il suffira de prendre une main dans la réserve de membres lyophilisés, et le chirurgien la lui greffera ; il y en a pour une bonne heure, et c'est tout !

« Mais voici nos appareils : comme vous le voyez, notre section est partagée en quatre divisions comprenant chacune plusieurs subdivisions. Voici tout d'abord celle qui est consacrée à la vie telle qu'elle était connue à l'origine sur la planète Terre : fondée sur la chimie du carbone et l'évolution biologique partant des mammifères pour aboutir à l'animal nommé *Homo sapiens*. Sur d'autres planètes, la vie carbonée a pu suivre une autre évolution, mais il ne s'agit là que de

variations sur le thème du carbone ; leur chimie est proche de la nôtre. D'autres espèces plus dangereuses ont été rencontrées : je veux parler des êtres qui vivent dans l'espace à une température proche du zéro absolu, utilisant les propriétés particulières de supraconduction qu'acquièrent les métaux à cette température. Vous savez, pour l'avoir constaté, que ces formes de vie présentent un grand péril pour les astronautes : pouvant vivre dans le vide intersidéral, et non pas seulement dans des milieux limités comme les gaz planétaires ou l'eau, ils ont pu se reproduire et se déplacer dans l'univers sans avoir besoin d'attendre que leur évolution technique leur permette de faire appel à des artefacts scientifiques, produits d'une intelligence supra-évoluée comme la nôtre. Ils ont colonisé ainsi de nombreuses étoiles mortes et des planètes refroidies.

« Cette troisième division est destinée à l'étude des êtres cristalloïdes rencontrés sur certaines planètes : créatures au cycle vital très ralenti, ainsi qu'à celle des rares exemples de vie gazeuse qui ont été rencontrés. Pour terminer, voici les appareils utilisés pour lutter contre des monstres hostiles que vous connaissez bien : les colonies d'êtres au métabolisme reposant sur le silicium dont les propriétés chimiques sont voisines de celles du carbone ; je veux parler de ces Tracks avec lesquels nous avons tant d'ennuis. Toutes ces installations nous permettront de lutter avec efficacité contre les diverses agressions dont les membres de l'équipage pourraient être l'objet.

« L'analyse du processus vital de tout être inconnu que vous pourriez découvrir est aussi de notre

ressort : nous déterminons aisément quels sont ses ancêtres, son évolution, son métabolisme, son mode de reproduction, ainsi que les moyens défensifs à utiliser contre lui. Dans ce domaine, nos extrapolateurs temporels nous rendent de grands services en accélérant ou ralentissant sous nos yeux la vie d'une espèce ; des générations peuvent défiler sous nos yeux en un instant. Cette méthode est tout spécialement précieuse quand il s'agit d'êtres cristalloïdes à vie très ralentie, ou au contraire d'êtres gazeux qui sont très accélérés par rapport à nous. Mais je crains de vous ennuyer avec tous ces détails, je terminerai donc en souhaitant que vous soyez satisfait de nos services.

— Allons, me voici rassuré quant à l'efficacité de votre section ; il est en effet possible que cette expédition nous fasse découvrir des formes de vie totalement inconnues, puisque nous évoluerons dans un autre cycle temporel. Les races peuplant l'univers que nous allons visiter nous réserveront des surprises, et c'est à vous, conjointement avec les psychologues et les historiens, qu'il appartiendra de me renseigner pour me permettre de bien comprendre leur civilisation. Je vous quitte. Merci encore, et à bientôt, car l'heure du déjeuner approche. »

Il n'avait en effet que le temps de se rendre au réfectoire pour le déjeuner. Ce repas était devenu une sorte de cérémonie désuète, avec ses plats non condensés dont le luxe et l'arôme raffiné étaient destinés à flatter le goût des convives. Heureusement, le petit déjeuner et le dîner restaient constitués de tablettes et pilules

de concentrés énergétiques qui évitaient de perdre un temps précieux. De plus, pendant ce temps, les hommes ne se gênaient pas pour faire courir des ragots et potins de toutes sortes, prenant comme têtes de Turc les officiers et le commandant, ce qui était fort désagréable.

Il lui fallut heureusement peu de temps pour passer au poste de commandement où le second supervisait toujours la marche de l'appareil.

« Nous sommes en vitesse intergalactique, commandant, annonça-t-il après l'avoir salué, et nous avons dépassé Messier 31. Comme notre départ a eu lieu un peu avant l'heure prévue, nous avons une confortable avance sur l'horaire. Quelques unités de la flotte, croisées en chemin, nous ont transmis des messages. Un seul offre quelque intérêt : c'est l'annonce que la pointe avancée par les Tracks a été bloquée. Le gros de la troupe Sterss qui avait réussi à s'infiltrer dans nos lignes bat en retraite, seuls quelques éclaireurs disséminés qui les précédaient ont pu passer. Les appareils de chasse ont actuellement perdu leur contact : ils ne sont pas plus de trois ou quatre, et doivent se trouver assez loin de leur galaxie d'origine. Des conseils de prudence ont été donnés aux astronefs naviguant dans la zone de Messier 31, ils recommandent la plus grande vigilance et conseillent de changer de route pour passer à l'écart de la région dangereuse. Pour plus de sûreté, j'ai fait procéder à des sondages dans l'espace environnant, mais je n'ai rien décelé d'anormal. »

## CHAPITRE III

### SAUVETAGE IMPRÉVU

DANS TOUT LE VAISSEAU résonnait la note cristalline annonçant l'heure du ravitaillement énergétique. Tous les hommes de garde reçurent des distributeurs muraux automatiques la ration de pilules et tablettes diverses qui leur fournirait jusqu'au repas du soir la ration alimentaire judicieusement équilibrée, tenant compte de tous leurs besoins plastiques énergétiques et hormonaux.

Quant à Sprigel et aux autres membres de l'équipage, ils se dirigèrent vers les réfectoires. Le deuxième repas de la journée était en effet traditionnellement pris en commun ; c'était une détente pour tous. En période calme comme celle-ci, les plats étaient particulièrement soignés, le « chef » les composait à partir d'aliments conservés, congelés par lyophilisation. Ces aliments synthétiques étaient à l'image des produits naturels, reproduisant leur goût avec fidélité, mais ils étaient, bien entendu, entièrement assimilables.

Dans la vaste pièce réservée à cet usage, les tables formaient des cercles concentriques, celle du commandant et de ses officiers se trouvant juste au milieu.

A son arrivée, l'animation était grande, les astronautes se téléportaient en tous sens pour gagner leur table. Des places avaient été réservées aux passagers de marque à côté des officiers ; aussi le commandant, qui avait Maia à sa gauche, apprécia beaucoup cette réunion. Il eut avec elle une conversation très animée et la combla d'attentions. Malheureusement, il ne tarda pas à remarquer qu'il était le point de mire de tout le monde. L'air confus des hommes, lorsqu'il les dévisageait, montrait même que les langues devaient aller bon train sur la « poule du pacha », et sur le piston qu'il devait avoir pour réussir à faire affecter sa « pépée » à bord.

Le repas terminé, Sprigel dégustait quelques fruits exotiques, lorsque le centre de communications du bord lui lança télépathiquement un appel urgent. Il se mit aussitôt en rapport avec l'officier de garde qui semblait être en pleine effervescence :

« J'effectuais une vérification de routine sur les enregistrements réservés aux amateurs, lorsque j'ai cru distinguer un S. O. S. au milieu de nombreux parasites. Aussitôt, j'ai cherché à le localiser, en utilisant le dispositif de surpuissance. Cet appel ne provenait pas de l'espace comme je l'avais cru tout d'abord, mais son origine se situait dans l'amas galactique Messier 31 que nous venons de dépasser. Grâce à l'aide des techniciens de la section de physique, qui ont mis à notre

disposition leur goniomètre perfectionné, nos sondages nous ont rapidement démontré que la source de l'émission était proche d'une étoile située à la périphérie de la galaxie. Nous avons pu ainsi enregistrer un message en clair diffusé automatiquement par cet émetteur : en voici la teneur. »

Des grésillements divers suivirent, et une voix nasillarde, tenue, déformée, retentit dans l'esprit de Sprigel :

« ... Ici l'astrotemps privé M. C. V. VL. 3 031, appartenant à Morgan 3.5.4.5.2., en provenance d'Aldébaran Voie lactée... Demandons secours d'urgence... Après avoir repoussé à grand-peine attaque sterss, appareil endommagé a pénétré vitesse intergalactique dans Messier 31. Nous sommes écrasés sur planète voisine naine blanche... Incapables de décoller, moteurs partiellement détruits... Gravitation normale maintenue à grand-peine... Centrale énergétique fonctionne mal..., la puissance faiblit d'heure en heure... Sommes assiégés par êtres siliceux..., les maintenons péniblement à distance... Demandons secours d'urgence à tous... Ici astrotemps privé M. C. V. VL. 3 031, appartenant à Morgan, en provenance... »

Le commandant se leva d'un bond, et, faisant signe à Maïa de l'accompagner, se précipita vers sa cabine, avançant à toute allure. Sa compagne le suivait tant bien que mal à travers le labyrinthe des couloirs.

« Qu'y a-t-il, Sprigel ? Je veux dire, commandant... Vous étiez pâle comme un mort, que vous a-t-on appris ?

— Une catastrophe imprévue, Maïa : Morgan

s'est écrasé près d'une naine blanche dans Messier 31. Son appareil endommagé par la chute maintient à grand-peine une gravitation normale, car la monstrueuse attraction de la naine blanche toute proche dépasse sa capacité de résistance. Ils sont menacés d'écrasement à brève échéance, de plus des êtres siliceux les attaquent. Quand je pense que je leur ai indiqué cet itinéraire pour éviter les Sterss.

— Mais leurs appels ont dû être captés par d'autres appareils, et des vaisseaux doivent déjà se porter à leur secours ! s'exclama Maïa.

— Hélas ! non, expliqua Sprigel. L'incursion sterss a déclenché le dispositif de sécurité. Tous les navires de guerre et de commerce ont été déroutés de cette zone de l'espace. Seules des patrouilles la parcourent, et elles sont bien peu nombreuses, car la soudaineté de l'attaque a surpris notre dispositif de défense. Il y a d'autre part interdiction de décollage pour tous les appareils de cette galaxie, jusqu'à ce que le dernier Sterss ait été détruit. Leur message n'a donc jusqu'ici reçu qu'un seul accusé de réception : le nôtre. D'autres ont pu le capter, mais ce n'est pas sûr, car l'alerte galactique prévoit un dispositif de brouillage général pour toutes les émissions ne provenant ni de l'armée, ni des représentants du Grand Conseil. Seule la chance nous a permis de le distinguer à travers les crachements du brouillage. Il n'y a probablement que nous à pouvoir les secourir dans un délai raisonnable. »

Tout en discutant ainsi, ils étaient parvenus à la porte de la cabine. Machinalement, il ordon-

na au robot : « Laissez passer le matricule BIO F. 2. 7. 8. 3. » Puis, pénétrant en coup de vent dans la pièce, il s'installa à son bureau pendant que Maïa, arrivée avec un léger retard, s'asseyait en face de lui sur les faisceaux sustentateurs.

« Message pour le poste de pilotage et le central radio », déclara Sprigel en enclenchant le dispositif d'intercom.

« Envoyez un signal confirmant notre réception de l'appel, mais ne donnez ni notre identité ni notre position. Que les goniomètres essaient de déterminer aussi exactement que possible l'origine de ce message. Lancez un missile ultra-rapide pour nous transmettre directement des renseignements télévisés sur l'appareil en difficulté. Et surtout continuez plus que jamais à vous montrer vigilants, nous pouvons être attaqués par un Sterss d'un instant à l'autre.

— Commandant, interrompit Maïa, n'allons-nous pas nous porter à leur secours ?

— Que voulez-vous que je fasse ? Le Grand Conseil m'a chargé d'une mission capitale et urgente. Je dois la remplir avant tout. Un détour par Messier 31 me retarderait au moins d'une demi-journée. En outre, il est impensable d'aller se jeter dans un guêpier galactique, où la détection des Sterss est rendue beaucoup plus difficile par les étoiles et leurs planètes qui limitent le champ des appareils et produisent des échos parasites. Je ne peux pas risquer la vie de tous les hommes qui sont sous mes ordres pour sauver une poignée de naufragés, quand bien même y aurait-il parmi eux tous mes meilleurs amis ! »

La stupeur se peignait sur le visage de Maïa au fur et à mesure qu'il parlait. Soudain, elle n'y tint plus et explosa :

« Comment ! Sprigel, vous aller sacrifier vos deux meilleurs amis pour quelques heures de votre sacro-saint horaire ! Vous disiez pourtant tout à l'heure que la promptitude de votre départ vous avait permis de gagner du temps. Je vous en prie, consacrez-leur au moins quelques heures. Ne les abandonnez pas ! Hier encore ils étaient si heureux et confiants. Songez que c'est vous qui leur avez indiqué cette route : vous les avez envoyés à la mort, certes involontairement, mais vous êtes le seul à pouvoir les sauver, et votre devoir est de le faire. La mort est horrible sur une naine blanche. Ils vont périr écrasés, lentement plaqués au sol par l'invincible force de la gravitation que leurs écrans ne contiendront plus... Vous pouvez les secourir si facilement ! Un simple petit détour ne perturbera pas beaucoup votre horaire...

— Mais réfléchissez un peu, Maïa ! Que dirait le Grand Conseil ? Vous savez bien pourtant qu'ils suivent ma progression sur leurs écrans ; ils vont se demander où je vais, et si, par malheur ils apprennent la cause de mon brusque changement de route, je recevrai immédiatement l'ordre de reprendre mon itinéraire normal, encore heureux si je ne me fais pas dégrader ! Il est vrai qu'ils n'oseront peut-être pas m'envoyer de message actuellement pour ne pas me faire repérer par les Tracks. »

Sprigel, penché sur son bureau, se tenait la tête entre les mains, déchiré par le problème

qui se posait à lui ; il resta un long moment ainsi.

Soudain, un écran de télévision, s'éclaira. Le missile téléguidé approchait de son objectif. Au loin, dans le brouillard luminescent des multiples splendeurs galactiques, parmi les étoiles violettes, jaunes, orangées ou rouges, parmi les géantes bleues et les novae, on distinguait un minuscule point blanc, peu lumineux, qui grandissait sans cesse : la naine blanche Abra de Messier 31. Bientôt, sur le fond velouté de l'espace apparurent trois taches à peine perceptibles tournant rapidement autour de leur soleil maléfique : les trois planètes qui, depuis des millénaires, se maintenaient à grand-peine sur leur orbite, compensant la monstrueuse attraction de leur étoile par une folle vitesse de rotation.

« Ils ont eu de la chance ! remarqua Sprigel. Sur la naine, leur sort était réglé tout de suite : là-bas un centimètre cube de matière pèse 200 kilogrammes, et un morceau gros comme le poing autant que notre astrotemps. Les noyaux des atomes ont perdu leur cortège d'électrons et se sont rapprochés les uns des autres, c'est le cas de le dire ! Et je ne parle pas de la température ! Par bonheur, sur les planètes, la pesanteur, quoique très forte, atteint cependant des chiffres moins élevés, aussi leurs appareils suffiront à les préserver pendant un certain laps de temps. Bien entendu, ils sont quand même à la merci d'une brusque panne. Allons, c'est décidé ; je vais essayer de les tirer de là. Tant pis si le Grand Conseil me fait des ennuis par la suite. Espérons qu'ils ne s'apercevront de rien pour l'instant. »

Puis, s'adressant au poste de commandement, il ordonna : « Prenez la direction de Messier 31 pour tenter de sauver M. C. V. VL. 3 031 ; je dirigerai personnellement les opérations. La fusée *Marmadon* 5 nous accompagnera — les quatre autres patrouilleront autour de la naine blanche en surveillant les proches parages de la galaxie. Donnez ordre de préparer des appareils de reconnaissance sur le *Marmadon*. Localisez avec toute la précision possible la position de l'appareil endommagé ; faites appel si nécessaire aux techniciens du Grand Conseil. Agissez avec célérité, nous ne pouvons distraire que quelques heures de notre planning.

— Entendu, commandant, nous changeons de route immédiatement. »

Le visage de Maïa s'était éclairé en entendant la teneur des ordres donnés.

« Vraiment, je ne sais comment vous remercier. Je sais ce que vous risquez, et, cependant, vous faites passer l'amitié avant tout. Croyez bien que je me souviendrai toujours de ce que vous avez fait là, dit-elle simplement.

— Pas de sensiblerie, interrompit Sprigel, il n'y a rien de bien extraordinaire à ce que je fais : je me suis seulement rappelé l'article 22 du Code de l'espace qui enjoint à tout navigateur de prêter aide et assistance en son pouvoir à tout appareil demandant du secours, même si l'appareil sauveteur accomplit une mission officielle urgente ; j'ai donc agi en conséquence, et voilà tout. »

Pendant ce temps, sur l'écran transmettant les vues enregistrées par le missile téléguidé, le paysage avait changé. On distinguait maintenant

nettement sur une plaine caillouteuse l'astrotemps sphérique à la coque disjointe, écrasé sur le sol, près d'un monticule. Tout autour de lui, des créatures en forme de disque aplati se déplaçaient lentement sur des espèces de pseudopodes, tandis que, au-dessus de l'orifice garni de crocs acérés comme des aiguilles qui leur servait de gueule, s'agitaient spasmodiquement des tentacules arborescents à usage apparemment sensoriel. Par moments, un éclair violacé jaillissait des tôles disjointes de l'appareil, et l'un des êtres, trop entreprenant, disparaissait dans un vapoureux nuage de silice qui saupoudrait de blanc ses congénères.

Une vue en gros plan mettait bien en évidence les dégâts commis par ces créatures étranges, visiblement métallographes, qui réduisaient petit à petit en lambeaux les tôles disloquées de l'astrotemps, les dissolvant avec leurs sucs digestifs à base d'acide fluorhydrique.

Le danger ne paraissait pas encore très pressant pour les naufragés, étant donné la relative lenteur des mouvements de leurs agresseurs qui nageaient péniblement dans l'atmosphère visqueuse.

Sprigel, accroissant la dureté des rayons qui transmettaient les images, tenta de discerner ce qui se passait à l'intérieur de l'appareil, dont l'aplatissement très accentué ne laissait présager rien de bon quant à l'état de ses installations.

« Aucun espoir de le réparer, même pour lui donner une étanchéité partielle », dit-il avec un soupir.

On distinguait à l'intérieur les survivants du

drame, mais, dans leurs scaphandres tout semblables, il était impossible de les reconnaître.

A la lueur crépusculaire des parois luminescentes parcimonieusement rechargées en énergie, on pouvait deviner une scène poignante : les cinq survivants, en deux groupes séparés par la masse disjointe des moteurs, se déplaçaient péniblement, comme s'ils flottaient dans un liquide poisseux.

A l'avant, l'un des scaphandres, plus petit, était sûrement celui de Davara, seule femme à bord. Morgan devait être à ses côtés : il dirigeait le tir défensif. Le groupe situé à l'arrière était donc composé des survivants de l'équipage. Deux d'entre eux tentaient de réparer les moteurs dont l'accès était plus aisé de ce côté.

La centrale énergétique torique n'était pas détruite, la coque en alliage de plomb-béryllium ayant résisté au choc ; toutefois son fonctionnement semblait défectueux, car toute l'attention des deux astronautes se portait sur un robot qui exécutait la réparation en télécommande. La lumière clignotait d'une façon inquiétante.

Le missile résistait à grand-peine à l'attraction planétaire, bien que ses moteurs donnassent leur maximum. Il oscillait et roulait violemment, aussi les vues transmises étaient-elles médiocres. Ce ne devait d'ailleurs pas être là le seul motif de son mauvais comportement, car, sur un autre écran, une vue panoramique montrait d'étranges appareils à structure alvéolaire, surmontés de pavillons en forme de trompes à l'orifice dirigé vers le missile, qui accroissaient considérablement la turbulence atmosphérique autour de lui. Ils étaient à demi dissimulés parmi les arborescences

bizarres des excroissances siliceuses formant la végétation locale. Les renseignements techniques transmis montraient en outre une extrême variabilité de la gravitation, qui augmentait sans cesse. Bientôt, l'attraction planétaire ne serait plus compensée, et sa chute deviendrait inévitable.

Sa contemplation fut brusquement interrompue par la radio du *Sirius*. « L'émission automatique de l'appareil accidenté vient de cesser, voici le signal phonique direct qui la remplace :

« Ici astrotemps M. C. V. VL. 3 031, émettant à destination de l'appareil inconnu qui a accusé réception de notre message. Voyons bien le missile que vous nous avez envoyé, mais nous ne connaissons ni votre position ni votre identité. Etes-vous très éloignés ? Avons besoin d'un secours urgent : la gravitation augmente d'instant en instant, nous n'arrivons plus à l'équilibrer. Votre missile semble aussi avoir des difficultés. Signalons enfin qu'un membre de l'équipage est atteint d'une maladie inconnue à la suite d'une déchirure de son scaphandre. Terminé. Accusez réception et donnez votre position. Ici astrotemps M. C. V. VL. 3 031. »

Sur l'écran panoramique, le missile ressemblait à un ludion affolé montant et descendant sans cesse : il allait sous peu s'écraser au sol.

« Quelle distance nous sépare de la planète Abra ? s'enquit Sprigel.

— Environ 8 milliards de kilomètres, mon commandant, répondit immédiatement le poste de télémétrie. Nous rentrons dans la galaxie, la propulsion rapide vient d'être stoppée. Nous atteindrons la zone d'attraction d'Abra dans trois mi-

nutes. Les astrotemps se déploient en écran, ils ne signalent rien d'anormal. Les engins de reconnaissance sont prêts sur le *Marmadon*. Suivant vos ordres, les génératrices anti-g ont été revisées et réglées pour pouvoir donner leur maximum.

— Bien ! Qu'on me tienne immédiatement au courant en cas d'accident. Donnez notre identité et notre position à M. C. V. VL 3 031. Quant à notre missile, laissez-le sur son orbite. S'il vient à s'écraser, dirigez sa chute vers les appareils ennemis, et faites-le exploser.»

Se tournant vers Maïa, il sourit et déclara :

« Ma chère, je pense avoir bientôt du travail pour votre section : la flore de cette planète a un métabolisme siliceux, et comme les règlements ne prévoient pas de vaccination contre ce genre de microbes, l'un des membres de l'équipage a été contaminé. Il vous appartiendra d'indiquer à Té-nib, le médecin du bord, le traitement antibiotique à appliquer. Dès que le malade sera ici, nous l'isolons, et je vous ferai prévenir.

« Ce travail est tout à fait dans nos cordes : nous servirons ainsi un peu à quelque chose. »

« L'ennui, poursuivit Sprigel, c'est que je ne suis pas certain de pouvoir les amener à bord. En effet, si le puissant missile téléguidé que j'ai envoyé ne parvient pas à surmonter l'attraction locale, qu'arrivera-t-il aux vedettes spatiales de sauvetage, beaucoup plus lourdes, et encombrées de nombreux instruments ainsi que d'un équipage ? Je vais, à toutes fins utiles, me mettre en rapport avec notre section de physique pour faire « gonfler » tout spécialement le moteur de l'une de nos vedettes. Si les appareils du *Mar-*

*madon* ne remplissent pas leur tâche, nous essaierons avec celui-là. »

Joignant sans attendre l'action à la parole, Sprigel interrogea la section de physique. Moërl lui ayant assuré que ce travail était faisable dans les délais accordés, ordre lui fut donné de préparer immédiatement deux vedettes. La flottille était déjà en vue la naine blanche, et sur le *Marmadon*, trois vedettes venaient d'être lancées ; deux d'entre elles étaient chargées plus spécialement de la protection de la tentative de sauvetage en altitude dans la zone atmosphérique.

Un bref message annonça que le premier missile s'était écrasé sur Abra II. L'explosion volontairement produite avait détruit un certain nombre d'indigènes ainsi que les appareils qu'ils mettaient en action.

Dès lors, Sprigel ne quitta plus des yeux les écrans qui transmettaient les vues du sauvetage à partir des vedettes du *Marmadon*. La camera placée derrière le pilote montrait en premier plan la tête de ce dernier, engoncé dans son scaphandre et penché attentivement sur ses commandes. Au loin, sur les écrans de télé remplaçant les pare-brise, on apercevait la planète Abra comme empâtée par les gaz visqueux de son atmosphère surcomprimée qui lui donnaient une couleur violacée. Commenant une prudente descente en glissade et déployant progressivement ses ailes effilées comme des rasoirs, la vedette approcha lentement du sol en décrivant des spirales serrées. Au-dessus d'elle, les deux autres formaient une garde silencieuse et attentive, planant dans le ciel comme des faucons surveillant une garenne.

« Sacrée planète..., pensa le pilote. Je n'ai jamais subi une pareille traction à l'atterrissage. Les dispositifs anti-g ont beau fonctionner à plein rendement, je suis attiré comme par un aimant, et je n'ai guère qu'une marge de  $1\frac{1}{2}$  g. Pourvu que cela n'augmente pas, sans quoi, il nous sera impossible de décoller à pleine charge avec des passagers. Il faudra probablement abandonner du lest sous une forme quelconque. »

Après un moment de silence, il dit :

« Demande l'autorisation d'utiliser les armes de bord pour détruire tout appareil dont l'attaque risquerait de nous mettre en danger.

— Autorisation accordée », répondit immédiatement Sprigel.

Le sol de la planète paraissait monter lentement. Un message de l'astrotemps accidenté signala :

« Nous vous apercevons, atterrissez à tribord si possible. Une déchirure de la coque nous rend la sortie plus facile de ce côté. Envoyez-nous des robots pour nous transporter : nous résistons déjà à grand-peine ici, et la gravitation ne nous permet pas de nous téléporter ni même de marcher.

— Message entendu, abritez-vous, nous ouvrons le feu sur les êtres qui vous attaquent », transmit la vedette.

L'écran montrait toujours l'image de l'astrotemps détruit, sous le ciel plombé, à la lumière diffuse parcimonieusement dispensée par la naine blanche. Des créatures siliceuses l'entouraient, mais aucun éclair violet ne zébrait plus le sol : les naufragés s'étaient repliés dans la partie la moins endommagée de l'appareil.

Le pilote enclencha les goniomètres-robots de ses armes, et un feu nourri balaya les groupes serrés qui entouraient les instruments à conques. Malgré les destructions opérées par la chute du missile, leur nombre s'était encore accru. Pourtant, une surface circulaire de cent mètres de diamètre était complètement rasée. Les armes pointées automatiquement crachaient sans relâche leurs rayons ultra-soniques qui volatilisaient tout à l'endroit choisi pour l'atterrissage. Comme des flocons de neige sous les rayons du soleil, les êtres siliceux se volatilisaient, leurs molécules dissociées, et une épaisse couche de poussière blanchâtre se répandait aux alentours, obscurcissant l'atmosphère.

Toute la zone située au pied du monticule était couverte d'une sorte de brouillard pulvérulent semi-fluide.

Les Abrayens ne demeuraient pas inactifs : ils abandonnaient précipitamment la région attaquée, si bien que toute la vallée située au pied du monticule où avait eu lieu l'accident se trouva libérée de tout occupant.

« Beau travail ! le nettoyage est complet : nous allons pouvoir respirer, la place est nette pour l'atterrissage », lança joyeusement la radio des naufragés. Seul le monticule restait occupé par les agresseurs, mais leur attitude était plutôt celle d'observateurs que celle d'assaillants décidés : la leçon avait porté.

A bord de la vedette, ce répit n'améliorait pas pour autant la situation. Les moteurs tournaient au maximum, et cependant la marge de sécurité était devenue nulle. Heureusement, le sol était

proche, et l'atmosphère freinait la descente. De la place du pilote on distinguait les détails de la surface du sol : il était parsemé d'admirables blocs de cristal veiné de bleu. Il y avait de quoi confectionner des bijoux de pacotille pour toute la Confédération. Ici et là étincelaient des fleurs minérales aux aiguilles translucides délicatement enchâssées dans des sphères vitreuses. Plus loin, au-delà des destructions opérées par les rayons désintégrateurs, les écrans grossissants montraient les fûts hexagonaux de gigantesques cristaux couronnés de bouquets acérés de feuilles lancéolées, véritables arbres minéraux de cette étrange planète, qui faisaient songer aux aloès des déserts du Nouveau-Mexique.

Le ciel était toujours couvert de nuages ; quelques pâles rayons en filtraient : ils s'irisaient en arcs-en-ciel multicolores sur le bord des rochers chaotiques.

L'atterrissage fut brutal. A quelques dizaines de mètres du sol, les moteurs lancés à plein régime eurent une défaillance, et une rafale soufflant à cet instant plaqua sèchement au sol l'appareil qui, planant encore sur quelque distance comme une feuille morte, s'abattit contre le pied de l'un des fûts de cristal arborescent. Celui-ci, brisé net par la violence du choc, tomba tout d'une pièce, écrasant sous sa masse la vedette et ses occupants. L'accident avait été si soudain que Sprigel n'avait pu proférer un mot ni tenter quoi que ce soit.

« Les pauvres gens ! s'écria Maia. Heureusement ils n'auront pas souffert, tellement leur fin a été rapide. »

— Cela me servira de leçon, grommela Sprigel en réponse. Inutile d'en envoyer d'autres, la marge de sécurité est insuffisante. Il faut attendre l'appareil qui est en cours de révision ; lui seul pourra arracher nos amis à ce sol maudit ! »

S'adressant ensuite au poste central, il ajouta : « Message aux vedettes. Interdiction d'atterrir. Restez en altitude en conservant une marge de sécurité de 5 g. Continuez à me transmettre des renseignements par télé. »

Les images des écrans devinrent plus petites, les patrouilles évoluant maintenant à haute altitude.

Et l'attente continua, monotone, pendant que, sur le *Sirius*, les techniciens travaillaient d'arrache-pied. La radio des naufragés était muette.

Maïa fut la première à remarquer un changement dans le paysage, alors que l'étoile Abra, en se couchant, éclairait la planète de rayons rasants qui allongeaient démesurément les ombres.

« Regardez la petite colline ! Son sommet s'est soulevé comme un couvercle de boîte ! »

Tournant les yeux vers l'endroit indiqué, Sprigel constata en effet que le sommet pointu avait disparu et était remplacé par une coupole sphérique luisante qui tournait comme la tourelle d'un navire de guerre.

« Voilà qui est curieux ! dit-il à Maïa. L'atlas de cette galaxie ne mentionne pas que les habitants de cette planète soient parvenus à un tel degré de civilisation. Il est vrai qu'elle est peu fréquentée. Une brusque mutation a dû se produire, ce qui leur a permis d'évoluer rapidement. J'ai toujours dit que nous devrions entretenir un

observatoire sur chaque planète ! Le système des inspections périodiques est insuffisant : il donne lieu à des surprises désagréables. Pour nous, dans l'immédiat, le problème se complique. En cas d'attaque de leur part, je vais être forcé de déclencher à fond les hostilités, ce qui n'arrangera nullement mes futurs démêlés avec le Grand Conseil. Enfin, il m'est impossible de reculer ! A moi de faire pour le mieux.

« Radio, transmettez :

« Ordre au *Marmadon* de nous couvrir en altitude, rappelez vos vedettes. Le *Sirius* va descendre dans l'atmosphère. Nous tenterons le sauvetage dès que le moteur de notre vedette sera au point. Préparez vos désintégrateurs ; notez que leurs molécules sont à base de silicium. Il est possible que l'utilisation de torpilles atomiques se révèle nécessaire, mais nous ne les emploierons qu'en cas d'extrême urgence. Fin du message. »

A l'intention de Maïa, il ajouta :

« Ce n'est pas surprenant de trouver ici des engins agissant sur l'émission gravitonique. Cette peuplade a orienté ses recherches de ce côté pour rendre la vie supportable sur une planète voisine d'une naine blanche. Peut-être possède-t-elle aussi quelques appareils rudimentaires capables de se déplacer au-dessus du sol, et même de gagner l'espace intersidéral. Quant à cette coupole, elle fait partie d'une ligne de fortifications et doit servir à la fois de retraite et de poste d'observation. Il faudra que j'insiste sur ce point dans mon rapport. »

Le grésillement d'un micro l'interrompt :

« Appel au commandant. Section de physique,

Moërl à l'appareil. Mon commandant, votre vedette est prête ; nous avons placé un deuxième moteur, tous deux sont gonflés au maximum. Evidemment, dans l'état où ils sont, il ne faudra pas leur demander de tourner longtemps : ils sont trop « trafiqués ». Heureusement, il ne s'agit pas d'une course d'endurance, ils tiendront le coup pour le peu de temps que doit durer le sauvetage.

— Merci, Moërl, j'arrive, je piloterai moi-même. Départ dans cinq minutes. Terminé.

— Comment ! vous allez vous exposer ainsi ! Mais vous n'y pensez pas, commandant », commença Maïa. Sprigel coupa sèchement : « Ecoutez, Maïa, la situation est pourtant simple ! Si j'échoue dans ce sauvetage, on m'accusera d'abandon de mission sans motif vraiment valable, je dois y partir moi-même et réussir. A bientôt, je vous transmettrai mes impressions et je compte bien vous revoir prochainement. »

Il la quitta sur ces mots, sans attendre de réponse, donnant ordre au robot de laisser entrer et sortir le matricule BIO F. 2.7.8.3. Se téléportant rapidement à travers les coursives lumineuses, il traversa les écrans de fermeture des coques, franchissant les salles de contrôle, les halls de distraction et relaxation, croisant çà et là des robots en patrouille ou des membres de l'équipage, en téléportation comme lui.

Ce spectacle aurait paru bien étrange à un primitif des temps anciens : en effet, télékinésie et téléportation avaient révolutionné le comportement humain. Seule la faible acuité des sens avait limité l'utilisation de ces dons : pour éviter des collisions mortelles, il fallait voir nettement

l'endroit où l'on désirait se transporter, d'où la nécessité d'opérer en deux temps. La technique utilisée était la suivante : tout d'abord se soulever du sol — les sujets les moins doués s'aidaient d'amplificateurs portatifs —, puis envoi d'une minuscule cellule volante lumineuse, « la mouche », qui signalait l'arrivée d'un corps et assurait la vacuité de la place choisie ; enfin, telle une flèche décochée par un arc, transport par télékinésie à la vitesse de la pensée.

Par surcroît, des règles strictes de circulation et de priorité étaient appliquées par des robots munis de feux verts, orange et rouges, qui surveillaient la circulation aux croisements. Dans le cas d'une arrivée prioritaire, immédiatement signalée à leur attention par la couleur violette de la cellule de précession, ils libéraient la voie.

Sprigel, qui disposait évidemment de cet avantage, ne perdait pas de temps et fonçait à une vitesse record, aussi arriva-t-il rapidement à la soute des vedettes située immédiatement sous la première coque de l'astrotemps.

Dans l'immense hall où s'entassaient de nombreux engins spatiaux à l'avant effilé, tout un groupe d'astronautes s'affairaient autour d'un appareil dont les moteurs vrombissaient doucement. Le lieutenant qui commandait ce groupe opérationnel, apercevant Sprigel, le salua :

« Content de vous voir, mon commandant. La vedette n° 25 est parée, ainsi que la 26 qui restera en réserve. Nous avons suivi vos instructions à la lettre. Sauf contrordre, je me propose de piloter moi-même. Moërl et nos techniciens jettent un dernier coup d'œil aux moteurs. Tout

est en ordre pour le départ. Ils ont fait du bon travail ! Cette vedette est « gonflée » comme un engin de course.

— Très bien, Linel, je vous accompagne comme second pilote et radio. Nous partons immédiatement. »

Souriant à Moërl au passage, Sprigel, imité par Linel, saisit les scaphandres spatiaux que lui tendaient ses hommes et les enfila. Il pénétra ensuite dans l'appareil qui avait été intentionnellement vidé de ses accessoires et des armes pour l'alléger. Les deux hommes s'installèrent et mirent en marche les faisceaux sustentateurs à gravité compensée de la cabine. Le pilote était à l'avant ; derrière lui le second pilote, en l'occurrence Sprigel. La visibilité était excellente sur les écrans panoramiques de télévision placés devant eux. Pour mieux supporter l'accélération en cas de défaillance des génératrices anti-g, ils décidèrent de s'allonger.

« La vedette n° 25 demande à la salle de contrôle l'autorisation de décoller. Le commandant Sprigel est à bord, il transmet le commandement du *Sirius* au premier lieutenant.

— Autorisation accordée. Nous sommes dans les couches supérieures de l'atmosphère, mon commandant. »

Tel un requin d'acier, la vedette sustentée par ses faisceaux de gravitons se dirigea vers l'un des tubes de lancement dont le sas venait de s'ouvrir, et s'y introduisit sans heurt. Le tube se referma, la lumière témoin vira au rouge, et Sprigel se retrouva dehors, volant à quelque distance de l'astrotemps dont l'énorme masse sphé-

rique éclairée par les rayons stellaires faisait songer à quelque satellite artificiel.

Il transmit : « Départ normal R. A. S. »

Sous l'appareil descendant en larges cercles, les ailes déployées, de grands nuages en forme d'aiguilles masquaient en grande partie le sol. Les naufragés n'étaient pas visibles. Changeant de longueur d'onde, il poursuivit :

« Vedette N° 25 à M. C. V. VL. 3 031. Nous dirigeons vers vous, préparez-vous. »

Derrière les deux hommes, six robots attendaient sur le sol de la cabine, profitant des quelques instants de répit laissés par la descente. Le commandant s'assura de leur bon fonctionnement.

Linel, lui, surveillait l'altimètre qui descendait régulièrement : 6 000 ... 5 500 ... 5 000 ... « Cette fois, nous avons une confortable réserve de puissance, je crois que nous allons y arriver », marmotta-t-il.

Un léger crépitement sur la carlingue annonça le passage à travers les nuages dont les fines particules de silice rabotaient les tôles comme de l'émeri.

Le sol approchait, et l'épave devint visible, brillant sous les pâles rayons de la naine blanche. De nouveau, la radio des naufragés émit faiblement :

« Vous voyons au-dessus de nous. Atterrissez vite, notre centrale énergétique chauffe, nous allons évacuer ! ... »

Ce message à peine reçu, un volcan sembla prendre naissance sur le sol : l'arrière de l'astrotemps se disloqua, et une épaisse fumée monta vers le ciel, accompagnée de débris de toutes

sortes. La vedette tangua. Un vacarme terrifiant assourdit presque ses occupants. Projeté comme un obus, l'avant avait raboté le sol sur une centaine de mètres et s'était fiché dans la colline toute proche.

Après un souple glissement, la vedette réussit à atterrir sans encombre à quelques mètres de la cabine à demi désagrégée et couverte de terre.

Un coup d'œil montra que les alentours étaient déserts. Au-dessus d'eux, la coupole, nullement endommagée par l'explosion, continuait à tourner avec régularité.

« Vite !... Envoyons les robots ! Les malheureux n'ont plus que leurs scaphandres pour se protéger de cette affreuse pesanteur. Chaque seconde compte. Linel, gardez un œil sur nos détecteurs de rayons gamma, la pollution s'étend. »

A peine le sas ouvert, quatre robots, sous le contrôle psychique de Sprigel, se précipitèrent au-dehors et filèrent à toute allure sur le sol raboteux. Leurs larges pieds munis de crampons griffaient la dure surface de la planète à chaque enjambée de leur course peu affectée par la gravitation. Les images enregistrées par leurs organes visuels, relayées sur un écran, permettaient de les diriger aisément.

Arrivés à la coque, ils marquèrent un bref temps d'arrêt, agitant leurs grosses têtes de part et d'autre comme s'ils cherchaient un point bien précis. Soudain, un rayon rouge jaillit de leur poitrine, découpant parfaitement les tôles suivant une circonférence régulière. Par l'ouverture ainsi pratiquée, deux d'entre eux s'avancèrent et disparurent à l'intérieur. Les deux robots restants

montaient une garde vigilante, leur tête tournant rapidement autour de leur axe.

« C'est clair : il n'y a plus que deux survivants. Tout espoir est perdu pour les gens de l'arrière », déclara mélancoliquement Sprigel.

Reportant son attention sur les écrans, il put constater que l'avance des sauveteurs était difficile : poutrelles rompues, plaques déchiquetées, fils sectionnés formaient un terrible enchevêtrement qui ralentissait la progression.

Par bonheur, l'explosion avait séparé les cabines de l'arrière où se trouvaient les piles radio-actives, et les plaques de blindage les avaient protégées de ce danger. Les robots parcouraient maintenant la partie réservée aux passagers : il ne restait pas grand-chose des luxueuses installations de l'astrotemps.

Çà et là, des plaques lumineuses épuisaient leurs dernières réserves d'énergie, éclairant la scène de feux papillotants.

Guidés par leurs détecteurs, les sauveteurs avançaient malgré tout vers leur but. Quelques récipients en plastique jonchaient le sol, aplatis comme des galettes : les écrans antigravité avaient cessé de fonctionner.

Ecartant quelques débris, ils découvrirent deux corps humains revêtus de leur scaphandre. L'un d'eux tenait encore un pistolet dans sa main crispée. Ils rampaient avec des mouvements très lents, paralysés par la mortelle étreinte de la terrible gravité qui pesait sur eux. Avec ménagement, les robots les saisirent dans leurs bras, et branchèrent aux moteurs autonomes des sca-

phandres un fil souple relié à leur propre centre énergétique, accroissant du même coup la puissance du dispositif anti-g des deux naufragés.

Le retour à travers les décombres fut aisé : le chemin était dégagé. Peu de temps après, sauveteurs et victimes pénétraient dans la vedette qui les attendait.

Sprigel donna aussitôt l'ordre de décoller. Jetant ensuite un coup d'œil sur le casque des scaphandres, il reconnut les visages familiers de Morgan et de Davara. Un soupir de soulagement lui échappa. La porte du sas claqua avec un bruit sec. Les moteurs, lancés à plein régime, gémissant sous l'effort demandé, arrachèrent centimètre par centimètre la vedette du sol inhospitalier de la planète.

Lentement, bien lentement, le sol s'éloigna.

« Comment vous sentez-vous ? s'enquit Sprigel.

— Bien fatigués ! Nos scaphandres n'étaient pas conçus pour lutter contre une telle pesanteur. Après l'explosion, nous étions comme écrasés sur le sol, incapables de bouger. Mais, avant la destruction des moteurs, la centrale, qui n'alimentait que les dispositifs anti-g et la radio, nous a rendu la vie possible sinon confortable. Cela, bien entendu, grâce aux efforts incessants de l'équipage. Hélas ! le choc brutal de l'atterrissage avait plus ou moins disloqué la pile atomique, ce qui, fatalement, a produit une catastrophe. Par chance, nous n'avons écopé que dix roentgens. »

Davara l'interrompt :

« N'y-a-t-il aucun espoir pour nos malheureux compagnons, Sprigel ?

— Aucun ! Les robots sont formels : pas d'êtres vivants, ni dans l'arrière de votre appareil ni dans la vedette qui s'est écrasée à proximité...

« Nous sommes, hélas ! obligés d'abandonner les corps ici : notre appareil n'est pas assez puissant pour décoller avec cette surcharge. Une expédition spécialement équipée viendra les chercher plus tard, lorsque nous aurons regagné Arcturus III. »

Sous l'action des rayons anti-*g* diffusés par les plaques motrices, la vedette s'élevait lentement. Le fonctionnement des moteurs était normal. La vallée qu'ils venaient de quitter demeurait déserte. A l'horizon, seuls quelques Abrayens rampaient dans la brume ; ils paraissaient éprouver maintenant un salutaire respect pour l'épave et s'en tenaient prudemment à distance.

Tout à coup, le pilote, désignant un point situé à l'ouest de la vedette, s'exclama :

« Qu'est-ce que cela ? »

Tous les yeux se tournèrent dans la direction indiquée. Au ras du sol, une sorte de tourbillon gigantesque ressemblait à un Maelström de brouillard. Son vol rasant lui avait permis d'échapper à la détection des radars.

« Il s'agit probablement d'un appareil volant abrayen, à moins que ce ne soit un représentant inconnu de la faune locale. Nous tentons quand même le passage ? demanda le pilote.

— Non, ce serait un suicide. Notre vedette n'a plus les armes lourdes nécessaires pour affronter un tel monstre : il est aussi gros qu'un astro-cargo ! Atterrissez immédiatement, la coupole

avant de l'Astrotemps de Morgan a son lance-rayons intact, je vais l'utiliser. »

De nouveau, comme un oiseau docile, le léger engin piqua vers le sol.

Sprigel quitta précipitamment son siège, et jeta :

« Signalez au *Sirius* notre manœuvre, et ordonnez-lui de descendre aussi bas que possible pour nous couvrir.

— D'accord, commandant. »

Pendant ce temps, Sprigel reliait son scaphandre au robot n° 5 en lui enjoignant de le porter, dès l'atterrissage, jusqu'à l'ouverture de la carcasse à demi détruite, puis de là, à la tourelle de tir.

Un léger choc, le sas s'ouvre, et hop ! déjà le robot a bondi, emportant sa précieuse charge. Là-bas, décrivant des cercles de plus en plus étroits autour de sa proie, le tourbillon phénoménal semblait hésiter.

Voici la brèche : le robot s'y engouffre. Un détour encore, et voilà la coupole avec ses parois garnies de recharges pour le canon électronique. Il s'arrête, attendant les ordres. Sprigel tente d'atteindre la pièce. En vain ! La pesanteur est trop forte. Il se rend compte de la vanité de ses efforts ; seul le robot pourra manœuvrer le lourd canon. Aussi, s'allongeant à terre, il donne calmement ses ordres : « Charger... pointer à courte distance. » Une ombre couvre le ciel... « Tirer !... tirer !... tirer !... » Des éclairs violets jaillissent et perforent la silhouette menaçante de part en part. Un nuage de fumée se répand aux alentours. Mais que se passe-t-il ? Des plaques entières du sol s'envolent puis retombent avec

fracas, les troncs hexagonaux résonnent en se brisant. « Vite robot ! Tire !... Tire !... »

Le monstre n'est plus qu'une dentelle de nuages déchiquetés qui plane encore. Chose surprenante, il monte comme une feuille dans le vent. Il monte encore, là-haut, très haut très haut, et finalement disparaît aux yeux de Sprigel étonné qui songe : « Eh bien, ça y est, la partie est gagnée ! J'ai eu chaud ! L'air est vide, c'est le moment d'en profiter. »

Un ordre au robot. Celui-ci, abandonnant l'arme victorieuse, revient, se penche et le prend dans ses bras robustes, pour le ramener à la vedette qui attend toute proche, miraculeusement indemne ! Son sas est grand ouvert et le lieutenant Linel, qui attend impatiemment son chef à l'entrée, l'interroge d'aussi loin qu'il le peut :

« Sain et sauf, mon commandant ? »

— Oui, Linel, en pleine forme, décollons vite ! Je ne sais pas très bien à quelle créature nous venons de nous heurter : monstre ou robot ? En tout cas elle est dotée d'un bon armement : voyez ces cratères aux alentours ! »

A son entrée, Morgan et Davara se précipitèrent sur lui :

« Comment vous remercier, Sprigel ? Vous nous sauvez deux fois la vie en une demi-heure !

— N'anticipons pas, coupa-t-il, vous me remercirez tout à loisir quand nous serons en sécurité à bord du *Sirius*, pas avant. Tout le monde en place ! »

De nouveau, les turbines vrombirent, et la vedette décolla, montant dans les derniers rayons du jour, atteignant sans encombre le couvert des

nuages cristallins. De là, le spectacle était splendide : la lumière se diffractait sur les microcristaux des nébulosités, les faisant apparaître tour à tour topaze, améthyste, rubis ou lapis-lazuli.

Une voix familière les arracha à leur contemplation :

« Le second du *Sirius* présente ses respects au commandant. Nous sommes à 20 degrés tribord au zénith par rapport à vous. Distance 2 500 mètres. Des nuages nous cachent. Coupez les moteurs, nous allons vous attirer à bord. Terminé. »

Aussitôt, Linel arrêta les propulseurs, et, comme un ascenseur, la vedette monta vers un nuage couleur de rouille. Ses passagers distinguèrent alors l'immense vaisseau, dont une porte était ouverte. La vedette pénétra doucement dans le sas, qui se referma. Un aérosol antibiotique jaillit, enveloppant de ses vapeurs l'appareil et ses occupants, pénétrant par les écoutilles automatiquement déverrouillées. Le brouillard disparut aussi vite qu'il était venu, aspiré par une puissante soufflerie. La deuxième ouverture du sas s'effaça et la vedette vint se ranger sur son berceau.

Maïa se trouvait, bien entendu, dans le groupe qui les attendait, l'air anxieux. Les quatre passagers étaient à peine sortis qu'elle se précipitait déjà et se jettait au cou de Davara.

« Par l'Etre unique ! Que j'ai eu peur pour toi ! Comment te sens-tu ? Tu n'es pas blessée ?

— Ma chère, je suis saine et sauve, mais épuisée. Je crois que je passerais volontiers deux jours dans ma cuve ionoéchangeuse. C'est ce qui m'a le plus manqué !

— N'aie crainte, nous allons nous occuper de toi. » Puis se tournant vers Morgan, elle lui saisit la main, lui demandant : « Et vous, Morgan ? Quelles sont vos impressions ? »

— Ma foi, ce sont là de bien mauvais souvenirs. Quelle malchance que mes dévoués astronautes n'aient pu être sauvés. Il s'en est fallu de quelques minutes. A part cela, je suis comme Davara, j'aspire à un bon séjour en cuve ionique, mais je m'octroierai en plus un bon aérosol grande réserve que le commandant ne manquera pas de m'offrir !

— C'est un désir facile à réaliser, dit Sprigel plus ému qu'il ne le laissait paraître. Suivez Maia et le lieutenant Linel, ils vont vous mener aux salles de relaxation. Quant à moi, je vais au poste de pilotage. A bientôt. »

Il fila sur ces mots, déjà absorbé par les multiples tâches qui l'attendaient : le rapport à faire, en insistant sur l'évolution atypique de la planète Abra ; les ordres à donner, mais surtout le calcul du nombre d'heures perdues qu'il faudrait tenter de rattraper en poussant l'allure au maximum. La route était encore longue pour parvenir aux confins de l'univers, des accidents toujours possibles, et c'était seulement là, dans l'espace vide de toute matière, que sa mission commencerait réellement. Celle que lui avait confiée le Grand Conseil en le sélectionnant parmi tous ses camarades : l'exploration de la nouvelle phase temporelle, où tout évoluait en sens inverse du fait de l'arrêt de l'expansion universelle. Avant de tenter de descendre jusqu'à la fin du cosmos, il lui faudrait opérer çà et là de brefs sondages pour vérifier si l'évolution se faisait en repassant

par les stades décrits dans les livres anciens. Le véritable objectif était malgré tout d'atteindre la fin des temps qui devait être semblable aux événements ayant jadis marqué le commencement du monde : l'explosion initiale. Et si tout cela le ramenait purement et simplement au temps qu'il allait quitter, lui interdisant toute exploration ? Ou bien s'il allait parvenir jusqu'à ces atomes de matière originelle au poids atomique si élevé qu'il ridiculiserait le plus lourd des transuraniens produits par les laboratoires ? D'où pouvait bien provenir ce magna prodigieux dont l'explosion avait marqué la création du monde, et qui marquerait aussi sa fin ? Était-ce Dieu qui se cachait derrière ? Lui, Sprigel, allait-il alors à la rencontre de la divinité des Anciens ? La tâche était écrasante... Toujours cette affolante audace de l'homme qui veut tout savoir, se refusant à se laisser dominer par l'immensité de l'univers. Ne courait-il pas tout simplement à une catastrophe en risquant de ramener à bord des êtres inconnus, habitants d'un monde inconcevable, qui s'empare-raient des astrotemps puis prendraient possession des galaxies de la Confédération ?... Toutes ces questions étant actuellement insolubles, il vaut mieux ne pas y penser. Et puis, dans sa sagesse, le Grand Conseil a mis à bord les instruments scientifiques les plus perfectionnés ainsi que les meilleurs savants. Alors, pourquoi se faire du souci inutilement ? Avant tout, il faut avoir confiance dans son étoile et agir du mieux que l'on peut : c'est cela qui compte !

En méditant ainsi, Sprigel était arrivé à la salle de pilotage où, fidèle au poste, son second

l'attendait, arpentant la pièce de long en large, comme un robot fidèle attendant son maître.

« Voyons, comment va-t-il s'y prendre pour me féliciter ? Il est toujours gêné pour me parler, car, Dieu sait pourquoi, il m'admire béatement. S'il savait comme je lui donnerai volontiers ma place ! Après toutes ces missions menées à bien ensemble, il a l'air de me considérer un peu comme un surhomme. Il croit que je suis plein de résolution et de hardiesse, alors qu'en réalité chaque décision est un déchirement puisque je n'ai jamais les éléments qui me permettraient d'agir avec une réelle certitude de succès. En réalité, j'ai surtout beaucoup de chance... Avec toutes ces pensées stupides, me voilà tout déprimé, maintenant. Il faudra que je m'offre deux ou trois bouffées d'actan cinnamique<sup>(1)</sup> pour me remettre en train. »

Cycloser l'interrompt dans ses réflexions en lui présentant son rapport :

« Commandant, je suis heureux de vous voir. Puisque cette affaire est terminée, j'ai pris l'initiative de faire route pour sortir de cette galaxie. A propos de ce sauvetage, si je puis me permettre une appréciation, en voilà deux qui vous doivent une fière chandelle ! Si vous n'aviez pas « dégommé » le tourbillon phénoménal, ils étaient fichus... Il n'y avait que vous pour penser au canon de l'astrotemps en un tel moment. Le Sirius ne pouvait ni approcher ni tirer sans risquer

---

(1) *Actam*: Alcool cinnamique tertiaire amphotaminé à la mezcaline, utilisé comme dopant et euphorisant.

de vous atteindre ; j'avais bien donné ordre à la deuxième vedette de décoller, mais, à peine s'était-elle éloignée de deux cents mètres, l'affaire était réglée et le terrain dégagé ! Nous étions tous stupéfaits ! »

« Et voilà, pensait Sprigel en écoutant ce discours élogieux, les combats contre les Sterss, le naufrage dans la jungle de Globira VIII, la lutte contre les dissidents de la Polaire qui trafiquaient des stupéfiants..., tout cela ne l'a pas encore habitué à me voir démêler moi-même les situations trop embrouillées... Il ferait un bon capitaine, mais il lui manque un peu d'audace... » Puis, à haute voix, il répondit :

« Merci, Cycloser, il n'y a pas lieu de parler de cela : je suis convaincu que vous auriez agi de la même façon si vous aviez été à ma place. Quand on défend sa peau, dans le feu de l'action, les idées viennent vite. Que cela ne nous fasse pas oublier notre mission. Nous faisons donc route pour sortir de Messier 31, si j'en juge par cet écran. C'est bien, vous n'avez pas perdu le Nadir ! Une fois rendus dans l'espace intergalactique, que notre escorte reprenne une formation serrée autour du Sirius, puis accélérez à fond ! Combien d'heures avons-nous perdu ?

— Cinq, mon commandant.

— Bon, nous avons encore un peu d'avance. J'espère que nous la conserverons. Quelle est la composition des quarts de garde ?

— Eh bien, j'en ai encore pour deux heures. Ensuite c'est le lieutenant en troisième Bartak qui a le premier quart de nuit ; le deuxième est

pour Zerpa, puis c'est le tour de Rovel et, en dernier, Ehrbluch.

— Ils n'ont rien à réclamer ?

— Rien, mon commandant.

— Alors je vais aller prendre des nouvelles de nos passagers. L'heure du dîner approche. Bonsoir, Cycloser.

— Bonsoir, mon commandant. »

Sur ces mots, Cycloser reprit son va-et-vient un instant interrompu, surveillant les matelots penchés sur les multiples écrans de stéréotélévision, les innombrables cadrans et les lampes de contrôle.

Sprigel, suivant les cursives annulaires de la troisième coque, continuait à soliloquer. Il se dirigeait vers les salles de 2R (relaxation-régénération) où sévissait Ténib, le médecin du bord, qui régnait en outre sur l'infirmerie, la pharmacie et les salles de psychothérapie. « Il y a bien longtemps que je n'ai pas rencontré ce vieux Ténib, pensait-il et, pourtant, ce n'est pas toujours que l'on a un tel toubib à bord. C'est en raison de l'importance de notre mission qu'on me l'a octroyé. Habituellement, il reste à terre et pantoufle en dirigeant l'Institut supérieur de médecine de l'espace (I. S. M. E.). Ses connaissances sont très étendues : je crois que l'on peut lui faire aveuglément confiance. Bien sûr, comme tout le monde, il a ses petites marottes. Ainsi, je me souviens avoir entendu Brat, mon ancien toubib, en raconter une bien bonne à son sujet. C'était à propos des appareils qu'il avait inventés pour ramener à la vie les astronautes dont le scaphandre avait mal fonctionné, ce qui avait entraîné une

perte de connaissance par anoxémie. En plein cours hypnopédique télédiffusé, il s'écriait : « Que  
« feriez-vous, messieurs, si vous voyiez le vieux  
« Ténib s'évanouir après quelques instants passés  
« dans le vide ? Vous diriez qu'il est mort ! Eh  
« bien, non, messieurs ! Placez-moi plutôt dans un  
« de mes appareils régénérateurs, et cinq minutes  
« après, je me lèverai pour vous en remercier ! »  
Mais, constatait Sprigel, il faut reconnaître qu'il  
a aussi de bons côtés. N'est-ce pas lui, en effet,  
qui a perfectionné les microscopiques appareils  
à aérosol qui remplacent l'alcool et le tabac des  
temps anciens, en offrant une gamme de plaisirs  
sensoriels étonnamment grande, sans présenter  
aucun inconvénient d'accoutumance ou de toxicité ? »

Et machinalement, en y pensant, Sprigel avait  
sorti son minuscule générateur et s'offrit une  
bonne ampoule d'euphorisant régénérateur au  
parfum délectable...

## CHAPITRE IV

### EXPLORATIONS TEMPORELLES PROCHES

**P**LUSIEURS JOURS après ces dramatiques événements, nous retrouvons Maia, Davara, Morgan et Sprigel dans une des petites salles de tottéléciné, assistant à la projection de l'un des films stéréoscopiques destinés à distraire l'équipage. A la fin de la séance, les quatre amis discutèrent de l'attitude qu'avait eue le Grand Conseil à la suite des événements que nous connaissons. Davara prétendait que, si ce n'était le respect qui lui était dû, elle trouvait absolument inconcevable de porter un blâme à un officier, tout en lui décernant une médaille de sauvetage « pour l'héroïsme sagement tempéré de prudence et de sang-froid dans des circonstances critiques. » Morgan lui répliqua que cela n'avait aucune importance puisqu'il était impossible au Grand Conseil de se déjuger en fermant les yeux sur cette désobéissance. Il lui fallait bien rappeler Sprigel à l'ordre, sans pour cela aller jusqu'à lui retirer son commandement, car, une fois de plus, il avait

su faire preuve de décision et réussir là ou d'autres avaient échoué avant lui.

Là-dessus, Maïa renchérit, le couvrant de louanges et montrant que sa popularité déjà grande avait encore été accrue par cet exploit, si bien que Sprigel, un peu gêné, proposa de changer de conversation.

« Alors, commandant, puisque votre modestie souffre de nos paroles, parlez-nous de vos projets, proposa Maïa.

— Volontiers, mes amis. Vous êtes en effet mes hôtes forcés à bord jusqu'à la fin de cette expédition, puisqu'il m'est malheureusement impossible de mettre à votre disposition une vedette spatiale ; leur nombre est trop limité, sans quoi vous auriez pu profiter de notre passage à proximité d'une galaxie pour nous quitter. De même, à mon grand regret, je ne puis soustraire de mon strict horaire le temps nécessaire à un arrêt du *Sirius*. Votre claustration me permet donc de vous révéler les objectifs qui me sont assignés. Tous les vaisseaux de ma flottille font actuellement tout pour sortir de l'hypersphère qui contient nos galaxies.

« Nous nous dirigeons vers un point de l'espace reconnu comme particulièrement favorable, qui se trouve à trois milliards d'années-lumière de la Voie lactée. A partir de là, si nous continuons à avancer en propulsion normale, nous ne tarderons pas à apercevoir sur notre route des galaxies précédemment dépassées. Aussi allons-nous bientôt mettre en marche les moteurs qui nous permettront d'évoluer dans les quatrième et cinquième dimensions. Nous pourrons alors suivre une trajectoire sécante par rapport à la surface

de cette bulle hypersphérique à  $n$  dimensions, et sortir dans l'espace vide qui l'entoure. Une fois là, les astrotemps stationneront au point fixe, dans un milieu qu'aucun atome ne pollue, et serviront de base aux nacelles temporelles. Les engins expédiés ne risqueront plus de s'intégrer à une substance matérielle lors de leur déplacement dans le temps. Peut-être pensez-vous que ce sont là bien des précautions, et que la présence dans une pièce d'acier de quelques molécules de plus ou de moins n'a pas beaucoup d'importance. En réalité, c'est surtout pour des neurones cérébraux que l'arrivée de quelques particules à la vitesse de la lumière peut être la cause de sérieux dérangements ! Il en est de même pour le délicat appareillage électronique des instruments et pour les robots : si un proton vient à faire sauter une maille d'un délicat cristal semi-conducteur, cela peut occasionner une sérieuse panne. C'est pourquoi, si l'on veut effectuer un voyage d'exploration dans le temps, il est absolument nécessaire de sortir de notre univers empli d'ions et de particules de toutes sortes qui se déplacent de manière imprévisible dans tous les sens.

— Mais, commandant, interrompt Davara, ne serait-il pas possible de partir de l'espace intergalactique en créant simplement, avec des écrans répulseurs, une zone parfaitement vide ?

— Votre objection est valable, chère amie. Il est possible, au départ, d'utiliser cet artifice. Mais, à votre arrivée à l'époque choisie, qui aura eu le soin de créer le vide nécessaire ? Personne ! Il y a donc bien des chances pour qu'une avarie irréparable se produise. Encore heureux si une

étoile n'occupe pas l'endroit où vous surgirez... Songez alors à la belle explosion !

— J'en conviens volontiers. Je n'y avais pas songé. Je vous ai interrompu pour dire une sottise.

— Ce n'est pas une sottise, Davara, il a fallu un certain nombre d'accidents inexplicables pour faire cesser ce coûteux mode d'exploration. Mais revenons à notre actuelle mission. Les six appareils sont stationnés dans le vide. Nous envoyons une reconnaissance de nacelles extra-temporelles ; que va-t-il se passer ?

— Eh bien, vos vedettes vont arriver en un point quelconque du futur que vous aurez fixé d'avance.

— Pas du tout, Davara. C'est bien là ce qui se passait jusqu'ici, mais les astronomes ont constaté que les galaxies, qui tendaient à s'écarter toujours les unes des autres, ont maintenant cessé ce mouvement, ralentissant petit à petit leur expansion. Il semble que nous soyons arrivés à un tournant de la vie de notre univers : nos déplacements dans le temps ne sont plus orientés vers le futur, mais vers le passé. Et de plus, fait extraordinaire, les galaxies ont amorcé un mouvement inverse qui doit en principe se poursuivre pendant deux ou trois milliards d'années, jusqu'à un point de contraction dont nous ignorons la limite. C'est pourquoi le Grand Conseil m'a chargé d'explorer le temps dans toute la mesure possible afin de savoir quel sera l'aboutissement de cette nouvelle évolution... Il semble bien qu'à un moment donné notre univers doive se retrouver dans un état similaire à celui qu'il a connu jadis,

lors de ce que nous appelons la création du monde... Alors nous saurons si l'homme continuera à progresser jusqu'au jour attendu et craint depuis des générations, celui de la fin du monde, ou bien si, insensiblement, il régressera en repassant par tous les stades qu'il a déjà parcourus.

— Mon Dieu, quelle chose épouvantable ! Heureusement que, d'après vous, l'échéance reste lointaine. Aussi reste-t-il un peu d'espoir pour nos lointains descendants...

— C'est aussi ce que j'espère, Davara. Seule l'exploration de cette période inconnue pourra nous donner le mot de cette énigme. Le Grand Conseil attache donc beaucoup d'importance à cette mission et tient à ce qu'elle soit accomplie avec toute la diligence possible. Maintenant, mes amis, si vous voulez bien m'excuser, je vais aller faire une petite tournée d'inspection pour m'assurer de la régularité de notre marche. A bientôt.

— A bientôt, commandant. »

De nouveau, Sprigel parcourut les interminables couloirs luminescents, rencontrant çà et là des hommes qui, leur quart terminé, allaient se livrer aux délices de la relaxation dans leur cuve ionoéchangeuse.

« Pourtant, pensait Sprigel, les quarts ne sont pas bien épuisants dans la flotte moderne ! Tout le travail, en période calme comme celle-ci, consiste à surveiller les mécanismes témoins qui contrôlent le bon fonctionnement des délicats appareils du bord et ordonnent, en cas d'avarie, le remplacement rapide de la pièce défectueuse par les robots spécialisés chargés de l'entretien.

Même dans le poste de pilotage, le rôle des officiers est pratiquement réduit à rien. Et le spectacle des écrans de télévision est bien monotone. Il faudrait une succession de pannes presque impossibles à réaliser, même volontairement, pour que la mémoire des cerveaux électroniques soit prise en défaut et ne puisse pas trouver une solution rapide, bien plus rapide que les réflexes du navigateur le plus exercé. Comment pourrait-il en être autrement aux vitesses fantastiques atteintes par les vaisseaux intergalactiques ? Restait seulement l'imprévisible : une attaque sterss par exemple. Ou quelque surprise à laquelle tout voyageur de l'espace doit être prêt à faire face : un appel au secours de naufragés, la rencontre d'un astronef suspect de contrebande, ou encore, l'arraisonnement par une patrouille militaire. Mais en fait tous ces incidents étaient rarissimes, ce qui expliquait que les quarts étaient en général des corvées fastidieuses et sans intérêt. »

C'étaient justement ces pensées qui s'agitaient dans les cerveaux des hommes que rencontrait Sprigel, et qu'il déchiffrait avant que ceux-ci le reconnaissent et mettent en action leur *self control barrage* <sup>(1)</sup>, qui isolait leurs pensées.

D'autres, plus détendus, discutaient âprement du

---

1) Ce *self control barrage* permettait de conserver sa liberté de pensée. Seuls les psychologues assermentés, disposant d'appareils spéciaux, pouvaient passer outre, et cela seulement sur ordre des autorités compétentes. Bien entendu, ce pouvoir était dans les attributions des commandants d'astrotemps.

match de poursuite qui se déroulait entre deux villes de leur planète.

Ces matches destinés à satisfaire l'esprit combatif des citoyens et à remplacer les guerres dont ils étaient frustrés depuis longtemps, se déroulaient sans interruption à travers les galaxies. Deux camps, fournissant des engagés volontaires, pour amateurs ou professionnels (souvent des astronautes en retraite), luttaien dans ces jeux qui passionnaient la foule, car, annuellement, des éliminatoires galactiques désignaient l'équipe champion. Les armes utilisées étaient des pistolets à aiguille paralysante, dont l'action se prolongeait pendant une durée fixée par avance. Pour gagner, il fallait s'emparer du roi de chaque équipe, qui, bien entendu, se dissimulait soigneusement, camouflé dans les endroits les plus imprévus, et était protégé par une garde spéciale. De faux rois destinés à servir d'appât étaient disposés çà et là pour provoquer les attaques du camp adverse. Ces jeux donnaient lieu à de nombreux paris, licites ou non, les enjeux étant le plus souvent le remplacement pour une corvée de travail. Il y avait aussi des organisations spéciales, dont le but était de faciliter l'action des joueurs tout en contrôlant la régularité de l'action engagée.

« Rien de tel que ces petits sondages pour connaître l'état d'esprit de l'équipage, se disait Sprigel. Ils sont plus utiles que les rapports des psychologues. Cette fois, tous me semblent en pleine forme et parfaitement détendus. Plus tard peut-être, si la mission se prolonge, il faudra que je songe à mettre en route un match entre les six

appareils de la flottille : cela distraira les équipages tout en développant leur esprit d'émulation et en contribuant à maintenir le moral. »

C'était le 4<sup>e</sup> lieutenant, Ehrbluch, qui était de garde au poste de pilotage. Son père occupait un poste gouvernemental important sur la planète Maxit, de la 348<sup>e</sup> galaxie confédérée, planète dont la population avait évolué directement à partir des poissons. De ce fait, il était pourvu d'écaillés et de branchies. D'une grande discrétion, il n'avait jamais cherché à se prévaloir de la situation de son père pour en tirer un quelconque avantage. Il salua Sprigel avec déférence, ajoutant le classique : « Rien à signaler, commandant !

— Tant mieux, lieutenant, car je voudrais bien arriver tranquillement au moment où nous pourrions mettre nos nacelles temporelles en marche.

— Cela ne saurait tarder, mon commandant. Nous attendons d'un moment à l'autre le signal de mise en marche des moteurs extra-dimensionnels.

— Parfait ! profitons-en alors pour jeter un dernier coup d'œil sur notre univers », dit Sprigel en se dirigeant vers les écrans de télé.

Le spectacle qu'ils offraient n'avait pourtant rien de bien attrayant : à l'avant, quelques discoïdes aplatis étendaient leurs bras spiralés, piquetant le velours noir du ciel de quelques paillettes brillantes. Par moments, une traînée de feu se produisait : le Sirius venait de dépasser une nouvelle galaxie. Soudain, tout mouvement cessa, et les vues de l'arrière, qui jusqu'alors ne montraient qu'une uniformité noirâtre, ressemblant au nuage produit par l'encre d'un poulpe

dans la mer, se piquetèrent à leur tour de taches lumineuses ; le vaisseau s'était arrêté. Les appareils automatiques de prise de vues transmirent leurs données aux cerveaux électroniques qui établirent le point, montrant une légère correction à opérer. Quelques secondes de marche, et le Sirius arriva à l'endroit choisi. Les moteurs extra-dimensionnels se mirent en marche, amenant l'appareil dans le vide extérieur à notre univers. Il fallait une grosse dépense d'énergie pour amener chaque atome du bord dans l'état vibratoire complexe et nécessaire à l'intégration dans les 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> dimensions, aussi les turbines, lancées à plein régime, hurlèrent-elles pendant deux ou trois minutes. Puis, de nouveau, ce fut l'arrêt et le silence. Le moment était venu de lancer les nacelles temporelles.

Disons quelques mots sur ces extraordinaires engins qui permettent d'aussi fantastiques randonnées. En réalité, ces nacelles étaient de véritables vaisseaux miniature, munis d'un générateur atomique très puissant, et dotés de toutes les installations nécessaires à la vie de plusieurs hommes à bord pendant un an. Elles remplaçaient, pour les voyages dans le temps, les lourds vaisseaux qui, en raison de leurs gigantesques dimensions, auraient nécessité des dépenses énergétiques prohibitives pour leur transport, diminuant ainsi dangereusement leur rayon d'action. Le confort y était réduit au minimum, mais les appareils de détection et l'armement étaient particulièrement soignés. Chaque nacelle était munie d'un dispositif complexe lui permettant de se rendre invisible, grâce à l'utilisation d'un système oscillatoire qui

la déplaçait d'avant en arrière dans le temps, suivant un rythme rapide, la rendant ainsi insaisissable aux yeux de toute créature à trois dimensions. Un dispositif semblable, couplé sur les appareils de télévision, permettait, en supprimant une image sur deux, d'obtenir une image fidèle de l'endroit exploré, tout en restant naperçu. Les scaphandres étaient, eux aussi, munis de générateurs de ce type, ce qui donnait à leur porteur la faculté de pénétrer aisément sans être vu dans les retraites les plus cachées, et même de prendre un film, si besoin était. Ces explorations étaient régies par un code très strict : défense formelle d'intervenir dans la vie des autochtones de quelque façon que ce soit, quel que soit le motif invoqué. C'est pourquoi les observateurs se déplaçaient toujours par paires, l'un surveillant l'autre. Ils étaient cependant armés pour pouvoir faire face à une mauvaise rencontre, toujours possible. Les cas d'interaction avec les temps explorés étaient rarissimes et toujours jugés avec sévérité.

Sprigel avait arrêté depuis longtemps la composition de la mission d'exploration ; six nacelles devaient prendre le départ du *Sirius*, celles des autres astrotemps étant gardées en réserve. L'équipage de chacune d'elles comprenait, outre l'officier qui la commandait, un savant spécialiste, un médecin, deux matelots. Comme expert de chimie, il avait choisi Farlut ; en physique, Moërl ; en biologie, Maia ; en matière temporelle, Vortex ; en psychologie, Diana. Les commandants des nacelles étaient des officiers en second : Volpi, du *Marmadon 5*, Prat, du *Xinésis 3*, Ortiz, du *Flori-*

dor, Zalmud, du *Fomalhaut*, enfin Wimor, de l'*Astropex* 2.

Ces préparatifs avaient nécessité des va-et-vient entre les astrotemps, par chaloupes, aussi les écrans de protection avaient été momentanément abaissés entre les vaisseaux. Ce fut là une erreur qui faillit être fatale au *Marmadon*. En effet, alors que Sprigel arrivait dans la soute aux nacelles temporelles du *Sirius*, il entendit résonner le signal d'alerte générale.

Surpris, il se mit en relation avec la salle de radio, qui lui communiqua les nouvelles suivantes :

« Le second vient de donner l'ordre de refermer autour du *Sirius* le champ protecteur. Toute sortie est momentanément suspendue. Le *Marmadon* appelle à l'aide : un Sterss, à l'affût derrière une galaxie, nous a suivis pendant notre passage dans la 5<sup>e</sup> dimension, et, profitant de ce que les écrans étaient ouverts pour le départ du lieutenant Volpi, s'est insidieusement introduit à bord. Heureusement, les écrans protégeant les deux coques centrales ont pu être mis en place *in extremis*, de même que l'écran extérieur : ainsi le Sterss est enfermé dans un piège indestructible. Les équipes du *Marmadon* procèdent au nettoyage des étages occupés au lance-gaz abiotique, mais le commandant Irta manque de matériel et demande que chaque vaisseau envoie à son bord une équipe de secours munie de recharges pour les lance-gaz. Le second a fait le nécessaire, mais il attend vos ordres pour les envoyer :

— Expédiez immédiatement les secours demandés, s'exclama Sprigel. Transmettez-moi les ima-

ges prises par les opérateurs de télévision. Dès que le nettoyage du *Marmadon* sera achevé, je prendrai le départ avec les nacelles comme convenu.

— Bien, mon commandant. »

Maïa, entre-temps, s'était rapprochée.

« Encore des ennuis, commandant ! Quelles sont vos intentions ?

— Puisque le Sterss est prisonnier entre les écrans, il est fichu ! Mais, tout bête qu'il soit, il a dû disséminer au maximum ses molécules constitutives : il gagnera peut-être quelques heures, mais sa fin n'en est pas moins inéluctable. Les gaz l'atteindront et le détruiront. Même en s'aidant d'une vedette, il ne franchira pas nos barrares ! Quant à attendre une aide extérieure, il n'en est pas question : maintenant, tous nos radars sont en alerte. Malgré tout, il est étonnant que les Sterss aient perfectionné leurs méthodes de guidage au point de permettre à l'un des leurs de nous suivre hors de notre monde pendant que nous passions dans la cinquième dimension. J'espère qu'ils n'ont pas trouvé le moyen de les expédier à travers le temps, nous pourrions alors avoir des surprises ! En attendant d'élucider cela, regardons plutôt la télévision. »

Les troupes équipées de scaphandres passaient les écrans, doublés localement pour faire sas de sécurité. Dix matelots de chaque vaisseau, accompagnés de cinq groupes de cinquante robots, convergeaient rapidement vers le *Marmadon*. Les robots étaient chargés de nombreux cylindres de gaz abiotique et de détecteurs destinés à repérer les molécules du Sterss qui avait le pouvoir de

rassembler ou de disséminer à l'extrême ses molécules constitutives, sans pour cela perdre son entité ni son pouvoir destructeur.

Vu de l'extérieur, le *Marmadon* semblait intact, l'immense sphère était imposante sous les faisceaux croisés des projecteurs dirigés sur lui par les astrotemps, car le dispositif d'électro-luminescence de sa coque ne fonctionnait pas. Les portes étanches étaient largement ouvertes sur le vide, et, déjà, quelques-uns des matelots arrivés à la rescousse, pénétraient dans ces orifices béants. Méthodiquement, une fois entrés, ils se déployaient dans les vastes soutes désertes, puis, lorsque tous furent à bord, ils fermèrent les portes et mirent en action leurs lances à gaz. Les lourdes vapeurs verdâtres, légèrement fluorescentes, remplacèrent l'atmosphère qui avait fuit dans le vide quand le Sterss avait provoqué l'ouverture des portes. Le calme continua à régner quelques instants. Tout se déroulait dans l'ordre et selon les plans prévus. La jonction avec les troupes du *Marmadon* était même sur le point de s'opérer, lorsque soudain, dans la soute des vedettes où opéraient deux détachements, apparurent plusieurs nuages brillants qui se transformèrent en éclairs orangés, atteignant hommes et robots et les réduisant instantanément en cendres.

Aussi rapide que l'attaque, survint la riposte : les armes des robots balayèrent toute la zone contaminée de leurs rayons violacés, nettoyant ainsi la soute des émanations du Sterss qui s'y étaient matérialisées. Dès lors, la reconquête de l'astrotemps se fit pas à pas, entrecoupée d'incessants combats. Le Sterss se sentant acculé frappait

à tort et à travers. Rapidement toutefois, les destructions opérées par les robots se firent sentir : les éclairs orangés devinrent plus rares.

Dix minutes après la jonction avec les astronautes du *Marmadon*, le calme était revenu ; tous les compartiments de l'immense coque étaient saturés de gaz, le Sterss avait fini sa maléfique existence.

De nouveau, les portes furent ouvertes, et le nuage abiotique s'échappa en sifflant dans le vide, permettant ainsi de rétablir à bord une atmosphère normale. Restait à réparer les dégâts : cloisons démolies, vedettes et nacelles détruites, téléviseurs brisés. Pendant un moment, le commandant Irta pensa devoir être obligé de regagner une base galactique pour réparations. Lorsque le bilan exact des destructions fut établi, il apparut heureusement que l'on pouvait y pallier sur place. Il demanda donc à Sprigel, des robots et des pièces détachées pour faire le nécessaire. Toute l'aide possible lui fut immédiatement accordée, et, sous la protection des cinq autres astrotemps formant cercle autour de lui, le *Marmadon* pansa ses blessures.

« Encore cinq heures de perdues, conclut Sprigel en soupirant, procédons immédiatement au lancement des nacelles. Que la veille radar ne se relâche pas ! »

Tout le personnel des nacelles était resté à son poste pendant cet intermède inattendu, de sorte que rien ne retarda plus le départ.

Suivant la procédure habituelle, les appareils, une fois leurs passagers pris en charge, se dirigeaient vers un sas d'où ils étaient éjectés dans

le vide. Ils prirent ensuite une position d'attente à dix kilomètres environ des astrotemps. Là, de la cabine de la nacelle n° 1, Sprigel énonça ses ordres :

« Notre premier objectif sera assez limité. Il s'agit seulement d'une première et brève confirmation de faits déjà observés ; donc, *a priori*, pas d'imprévu à attendre. Nous nous éloignerons seulement pour cette fois de 10 000 années. J'insiste spécialement sur la nécessité absolue de mettre immédiatement en marche, et sans attendre mes ordres, le dispositif d'invisibilité en cas de découverte d'un objet inconnu au radar. Nous devons avant tout passer inaperçus. Dès notre entrée dans l'hypersphère, nous rechercherons une planète habitée présentant un degré d'évolution culturelle représentatif de ce monde, et nous l'étudierons. C'est là notre seul objectif. Dès qu'il sera atteint, nous retournons à l'astrotemps. Attention ! mettez en marche les intégrateurs dimensionnels. A mon commandement : Go ! »

Vortex enfonça un bouton, la nacelle opéra sa translation sur 10 000 ans, retrouvant comme si de rien n'était ses compagnons à l'arrivée. Les taches scintillantes des galaxies animaient de nouveau les écrans.

« Prenez des photos, des spectrogrammes, et opérez des sondages pour contrôler les mouvements galactiques. »

Tous les techniciens s'affairèrent.

Dans l'attente des premiers résultats, Sprigel avait ordonné de faire route en se dirigeant vers la spirale la plus rapprochée.

« Nous y serons dans dix minutes, assura Sprigel. Que donnent vos sondages, Vortex ?

— Décallage des raies spectrales vers le violet, faible mais perceptible. Il y a donc mouvement de convergence en direction du centre de l'hypersphère. Pas de doutes, mon commandant, vos précédentes mesures étaient exactes. Ce sera plus net quand nous nous enfoncerons plus loin dans le temps, mais, dès à présent, ce résultat motive le déplacement !

— Mettez donc en action vos détecteurs biologiques pour que nous trouvions rapidement une galaxie à étudier.

— Entendu, mon commandant. »

Les spires de la galaxie aperçue étaient devenues visibles sans grossissement sur les écrans. Ses bras en forme de T la rangeaient dans la catégorie des nébuleuses dites « barrées ». Les télescopes analyseurs mis à l'œuvre, résolvaient les nuages diffus en étoiles de toutes sortes qui brillaient comme de la poussière de diamant.

« Attention, nous pénétrons dans le bras supérieur, diminuez la vitesse », cria Linel, pendant que les détecteurs biologiques s'affolaient, bougeant en tous sens.

« La vie n'est pas rare ici, en tout cas ! » remarqua Maïa.

« Quelle direction prendre, mon commandant ? questionna Vortex. L'intensité maximum se situe à 15 parsecs d'ici à côté de cette étoile blanche. Il s'agit d'une planète qui se trouve étonnamment loin d'elle, pourtant la vie grouille littéralement à sa surface. »

Sprigel suggéra :

« Faites donc une analyse complète de l'état atomique de cette étoile. Branchez aussi un écran sur cette fameuse planète, nous en sommes assez près maintenant.

— Bien, mon commandant, voilà qui est fait ! Oui..., son orbite est éloignée..., les rayons stellaires ne l'atteignent pratiquement plus, pourtant... elle est lumineuse ! Et son climat est tempéré, regardez ces téléthermomètres ! Curieux ! on dirait presque une migration volontaire.

— Voici le dépouillement des observations transmis par Moërl, annonça Linel.

— Ah ! voyons !... « l'étoile étudiée est de type « A5, son spectre montre que son cycle atomique « interne tend à devenir explosif. Nous avons « affaire à une candidate au titre de « nova ». Elle « explosera dans quinze jours, dissipant en quelques minutes autant d'énergie qu'en 6 000 ans « de son régime normal. Toutefois, cette éruption « se limitera à son atmosphère : son noyau n'y « participera pas, elle ne sera pas détruite, ce ne « sera pas une « supernova ». Sa matière constitutive ne se répandra pas au loin, elle deviendra « un peu plus dense, et attendra quelques millions « d'années avant de recommencer. Sa carrière se « terminera probablement comme naine blanche. « Les effets de la catastrophe se feront cependant « sentir sur des milliards de kilomètres, car « 1/10 000 de sa masse sera éjectée à 1 200 kilomètres-seconde. C'est tout ce que j'ai à signaler « pour le moment... »

« Très intéressant, nous sommes bien tombés, c'est bien là un déplacement volontaire : les habi-

tants de cette planète ont prévu l'explosion, se sont entourés d'un écran pour retenir leur atmosphère, ont établi un dispositif de chauffage, enfin, ils ont émis des gravitons négatifs en direction de l'étoile, ce qui les a projetés dans l'espace. »

Vortex l'interrompt :

« Une remarque à ce propos, si vous permettez, mon commandant. Nous n'utilisons plus ce procédé en pareil cas. Actuellement, nos physiciens utilisent des explosions de violence limitée qui jouent le rôle de soupape de sûreté. Le cycle est modifié sans danger. Par un surcroît de précautions, nous installons sur les planètes des filtres à radiation. La technique de ces gens est primitive : elle prouve leur incapacité d'agir sur un cycle atomique stellaire.

— Remarquable, allons voir cela de plus près, s'exclama Sprigel. Mettez en marche le dispositif d'invisibilité ; nous allons explorer cette planète à basse altitude pour prendre quelques films. »

Ils rattrapèrent vite la planète dont la vitesse axiale était faible. Comme prévu, ils rencontrèrent en route un écran, mais ils le franchirent sans difficulté.

L'atmosphère était riche en oxygène et en azote, donc semblable en cela à celle des planètes type Terre, avec toutefois une teneur deux fois plus élevée en oxygène et gaz carbonique, ce qui laissait présager l'existence de créatures à métabolisme très actif. D'abondants nuages dissimulaient les mers et les continents, les thermomètres indiquaient un climat tropical : 35° dans les régions tempérées, aussi la végétation était-elle

luxuriante ; des arbres bleutés développaient leurs abondantes frondaisons jusqu'à cent et même deux cents mètres d'altitude.

Quelques recherches furent nécessaires avant de pouvoir localiser les refuges des habitants : pourtant les explorateurs rencontrèrent de nombreuses cités aux buildings multicolores ; toutes étaient désertes, abandonnées par leurs occupants. Qu'étaient-ils devenus ? La réponse fut encore fournie par les détecteurs biologiques : les cités nouvelles étaient formées de sphères de dimensions variables, reliées entre elles par des tubulures cylindriques souples. Une humidité élevée y régnait, et un épais brouillard les remplissait.

Sprigel chargea un astronaute de pénétrer à l'intérieur de l'une d'elles pour l'explorer et transmettre par télévision des vues qui seraient enregistrées. Il lui recommanda de rechercher des renseignements sur les faits d'actualité soit sous forme d'écrits, soit en captant des bulletins d'information diffusés d'une manière ou d'une autre pour avoir ainsi des nouvelles fraîches sur la situation. L'explorateur désigné, Ricew, endossa un scaphandre temporel et passa immédiatement dans l'espace extérieur, où il mit en marche son dispositif d'invisibilité. Il disparut donc aux yeux des observateurs, restant toutefois visible sur l'écran de télévision spécialement équipé. Pour ce genre de mission, Sprigel se méfiant des robots, avec Ricew, au contraire, il était tranquille. Cet astronaute n'avait pourtant pas beaucoup d'amis, son caractère changeant et son aspect renfrogné en étaient peut-être cause. Né sur une planète de NGC 379, où la vie intelligente avait évolué

à partir des arthropodes, il faisait partie d'un peuple très raffiné. Là-bas, sur les chaudes planètes entourant un soleil double, la branche des Chéilirates avait proliféré avec une abondance de formes extraordinaire. Parmi ceux-ci, les Scorpionnides, issus des Arachnides, avaient imposé leur loi sur les planètes de cette région de l'univers. Ils ne ressemblaient pas tellement, sauf aux yeux des spécialistes, bien entendu, aux scorpions terrestres : leur aspect en différait par de nombreux points. D'abord par la tête volumineuse avec les gros yeux exorbités, ensuite par la taille : debout sur ses trois paires de pattes abdominales, Ricew atteignait 1 m, 90, et sa corpulence en imposait à tous. Sans parler de la petitesse de son appareil à venin, monté sur une souple lanière chitineuse, à la base de son postabdomen, et qui au repos était enroulé comme un ressort à boudin. Le plus souvent ces Scorpionnides se déplaçaient allongés, leur abdomen reposant sur trois paires de pattes locomotrices, filant à toute allure, dédaignant la télékinésie pour laquelle ils avaient été conditionnés. Leur dernière paire de pattes avait évolué dans un sens préhensif et dix lames articulées s'y étaient développées, leur donnant une grande adresse ; si l'on joint à tout cela les deux pinces des chélicères, on se trouvait devant de solides individus prêts à triompher de tout adversaire qui aurait la hardiesse de se mettre en travers de leur route.

Descendant rapidement au niveau du sol, Ricew tourna autour des sphères un bon moment, paraissant éprouver des difficultés à trouver l'entrée normale. Ce n'est que lorsqu'il eut repéré

les mouvements d'une colonne des étranges habitants qui rentraient d'une mission dans la forêt, décrivant des méandres compliqués, qu'il put s'introduire à l'intérieur en se mêlant à eux.

Un mot à ce propos sur les autochtones, qui, d'après Maïa, étaient de race phytoévolutive. Ils se montraient similaires, en cela, à une race qui avait essaimé dans le secteur « Ophiucus » de notre galaxie. En bref, ils présentaient les caractéristiques suivantes : une basse température interne correspondant à celle du milieu extérieur, une peau squameuse brunâtre, un pigment respiratoire vert qui colorait d'une teinte émeraude leurs téguments, tout en permettant une respiration comparable à celle des végétaux terrestres utilisant le gaz carbonique. Leur bouche était munie de dents acérées et longues en forme d'épines, et, sur la tête, de bizarres excroissances colorées les faisaient ressembler à de grosses orchidées ambulantes.

En fait, c'étaient là de curieux petits bonshommes, aux membres un peu maigrichons, et secs comme des sarments de vigne !

Ricew résuma ses impressions en expliquant :

« On dirait être dans une serre humide, c'est assez agréable pour moi, cela me rappelle ma planète natale. J'ai pu ouvrir le casque de mon scaphandre : le brouillard a l'odeur d'une jungle tropicale avec des relents douceâtres un peu écœurants ; toutefois, ma respiration est un peu accélérée. Tout le système de cylindres et de sphères communique. Chaque boule a sa fonction spécialisée : soit logement, soit service technique. Ces gens se déplacent par télékinésie, mais ils

n'ont pas l'air d'utiliser couramment des robots, à moins qu'ils ne se servent, pour les remplacer, de ces espèces de greffons asexués tout semblables que j'ai rencontrés tout à l'heure. J'ai détecté des ondes hertziennes, j'en ai fait un enregistrement que je transmets à notre spécialiste Moërl. Mais je crois que je n'aurai pas besoin de lui pour me renseigner, car ils émettent aussi télépathiquement par images : j'ai repéré près d'ici un amplificateur qui couvre toute la planète. Il me donnera la clef de l'énigme. Je vais m'en approcher et faire de petits sauts dans le passé jusqu'à ce que j'ai repéré une émission intéressante. A tout de suite. » La voix se tut.

« Moërl est occupé à la traduction des enregistrements, mon commandant, lança Linel. Il dit qu'il a des bases de recoupement avec des dialectes utilisés à notre époque, et que le travail ne sera pas difficile. Il pense aussi qu'ils utilisent un autre moyen de communication en dehors de la télépathie, qui est assez primitive, et un langage parlé, qui est rudimentaire : probablement l'émission d'odeurs variables.

— Parfait, nous n'allons pas tarder à avoir nos renseignements. Profitons-en de notre côté pour voir un peu ce qu'ils fabriquent dans le sol. Nous allons y envoyer un robot. »

Sprigel, sur ces mots, donna ordre au n° 7, équipé d'appareils perforateurs à désintégration, de procéder au sondage dans la zone située sous les nacelles.

Le sous-sol était occupé en grande partie par les racines de la monstrueuse végétation. Les seuls êtres vivants qu'il rencontrait étaient d'énormes

vers qui se nourrissaient en suçant la sève. A cinq cents mètres, le robot détecta un tube souple similaire à ceux qui serpentaient en surface, et qui s'enfonçait très loin dans les entrailles du sol. Suivant cette voie, le robot découvrit d'immenses salles où les plantes animées élevaient les champignons qui leur servaient de nourriture. Il y avait là d'immenses réservoirs s'étendant sur des kilomètres. Plus loin encore, là où la température commençait à atteindre un degré insupportable pour des êtres vivants, il y avait d'autres sphères, blindées celles-là, qui contenaient d'immenses générateurs atomiques, source de l'énergie planétaire. Le tout éclairé par la phosphorescence verdâtre d'un enduit spécial qui tapissait les parois.

« Bon, nous en savons assez ! Prenez note de la réaction atomique utilisée dans leur génératrice, et rappelez le robot, annonça Sprigel. Ricew ne saurait tarder à rentrer. »

De fait, après une courte attente, le calme appel de Ricew résonna :

« Nacelles temporelles ? Ici, Ricew. Me voici de retour. Il y a eu un drôle de remue-ménage dans cette espèce de serre. C'est bien ce que disait le commandant : leurs savants se sont aperçus, il y a dix ans à peu près, que leur soleil risquait de se transformer en bombe atomique. Grosse émotion ! Alors ils ont avisé, palabré longuement ; cela a duré deux ans, et puis ils ont mis un programme sur pied pour se tirer de là. Evidemment, bien qu'une mort de ce genre soit rapide, cela ne leur plaisait pas de voir leur atmosphère s'embraser, les océans bouillir et des nappes

de gaz incandescentes jaillir de leur étoile pour les réduire en cendres. Ne pouvant agir sur les réactions atomiques stellaires, dont le mécanisme leur était devenu incompréhensible, ils ont décidé de tenter autre chose. Ils ont fait appel en consultation à des savants de tous les coins de l'univers, car ils savent toujours voyager d'étoile en étoile. Tous ces hommes de science se sont montrés impuissants à juguler le phénomène, et ils ont confirmé que la fuite était la seule solution. C'est bizarre, ces races semblent avoir vieilli. Il y a des choses que les autochtones ne comprennent plus dans les secrets scientifiques qui leur ont été transmis par leurs ancêtres. Par exemple, certains appareils utilisant des réactions atomiques complexes fonctionnent encore, mais, lorsqu'ils s'arrêtent, ils sont incapables de les remettre en marche. Aussi tout ce qu'ils ont pu faire pour éviter une fatale destruction, a été d'émigrer en masse. Comme ils peuvent encore émettre des gravitons et créer des champs de force, ils ont déplacé leur planète après l'avoir rendue étanche, et se dirigent vers une autre étoile, plus clémente ; ou ils la placeront sur une nouvelle orbite. Je tiens à insister sur le fait que, scientifiquement parlant, tous les gens de cet univers donnent une impression de sénescence : il n'y a plus chez eux de savants de génie, plus de découvertes sensationnelles. Ils se bornent à classer et à reclasser ce qu'ils savent ; et, petit à petit, ils oublient la signification de ce qu'ils disent. Les termes qu'ils emploient n'ont plus de sens pour eux, les réactions chimiques qu'ils utilisent sont comme des recettes de cuisine ; et

il en est de même sur chaque planète dans tout cet univers. Voilà en gros ce que j'ai pu découvrir. Mon commandant, faut-il chercher des détails supplémentaires ?

— Non, merci, cela suffit bien. Rentrez à bord maintenant. »

Dix minutes plus tard, le robot étant récupéré et Ricew à son poste, les nacelles repartirent vers le vide extérieur. Un lourd silence régnait à bord.

## CHAPITRE V

### UNE DÉLICATE MISSION

**A** LA SUITE de ces premiers résultats, Sprigel décida de poursuivre ses sondages d'après le programme suivant : d'abord 100 000 ans pour s'assurer que les sciences continuaient bien à régresser ; ensuite, par bonds plus importants, 1 million d'années, 1 milliard ; enfin, jusqu'à 5 milliards et plus si nécessaire. On devrait alors rencontrer des civilisations revenues à ce qu'elles étaient à l'aube des temps, si toutefois le même phénomène continuait à se manifester. Enfin, on parviendrait à la fin du monde.

A bord, l'atmosphère était lourde, l'équipage grave : on n'entendait pas fuser les plaisanteries habituelles ; il n'échappait à personne que, si l'évolution régressive des civilisations planétaires se poursuivait, elle mènerait fatalement à la fin de la vie intelligente telle qu'ils la connaissaient. Toutes les races retourneraient à leur état barbare originel, puis disparaîtraient.

C'est donc avec un peu de hâte et d'anxiété que

Sprigel donna le signal du départ pour la nouvelle étape : 100 000 ans. Par bonheur, les travaux avançaient de façon satisfaisante à bord du *Marmadon* : tout serait terminé à son retour, il n'avait pas de souci supplémentaire à se faire de ce côté-là.

D'autre part, les nouvelles de la guerre avec les Tracks étaient bonnes, le front restait calme, aucune nouvelle incursion n'était signalée : il pouvait être tout à sa tâche sans arrière-pensées.

Après un transfert temporel sans histoire, les cinq nacelles se retrouvèrent dans un monde vieilli de 90 000 ans. Ils admirèrent un moment le spectacle offert par les galaxies, toujours aussi belles et reposantes sur le fond noir du ciel, puis mirent en action leurs détecteurs biologiques. Ces appareils facilitaient grandement l'étude de l'évolution des civilisations, signalant non seulement les planètes où la vie était abondante, mais encore distinguant, parmi celles-ci, les endroits où la mise en œuvre d'énergie artificielle était la plus grande. De plus, les chances de tomber sur un phénomène intéressant étaient bien accrues, car ce n'est jamais sans raison que l'on concentre en un endroit donné des machines grosses consommatrices d'énergie : il faut qu'une quelconque nécessité y oblige. Cette fois, les détecteurs indiquèrent une grosse planète qui gravitait à 1 milliard 456 millions de kilomètres de son étoile à une vitesse de 9,6 kilomètres-seconde. Son poids de plusieurs milliards de tonnes la classait dans un rang honorable parmi ses sœurs. Sa révolution s'effectuait à peu près en vingt-neuf ans. Comme sa densité n'était que de 0,8 par

rapport à l'eau, son volume était imposant. Chose remarquable, son activité plutonienne était très grande, mais cela pouvait être dû à sa jeunesse. Douze satellites menaient autour d'elle une ronde déferente, s'étalant sur une distance allant de 170 000 à 12 300 000 kilomètres. Le diamètre du plus gros était de 5 700 kilomètres ; les autres, de taille assez disparate, paraissaient tout malingres auprès des 115 000 kilomètres, de la planète. Sa rotation sur son axe lui donnait des jours de 10 h 15. Il s'agissait d'un monde bien différent de celui qui avait été précédemment exploré. Quant à ses habitants, ils devaient aussi notablement différer du type le plus fréquent, car l'atmosphère contenait 20 pour 100 de méthane, 50 pour 100 d'ammoniac, 15 pour 100 d'hydrogène et 2 pour 100 d'hélium.

Cette fois, Sprigel décida d'accompagner Ricew dans son exploration. Ayant revêtu les scaphandres spéciaux, ils abandonnèrent la nacelle. Ils atterrirent sans dommage, se trouvant d'emblée en présence des représentants d'une curieuse race de créatures métalliques aux téguments brillants formés d'écailles à base de chrome vanadium. Leurs télémetabomètres montrèrent qu'ils tiraient leur énergie des échanges entre une source chaude à base de borates fondus située au centre de leur organisme, et leur surface corporelle froide d'une température de  $-5^{\circ}$ . Ce métabolisme d'un genre particulier leur fournissait une importante quantité d'énergie qui permettait une activité intense avec des gestes d'une rapidité fulgurante. Les ralentisseurs temporels permirent aux deux hommes de suivre l'évolution des bolides qui les

entouraient. Ces êtres avaient une naissance et une mort aussi étonnantes que leur vie : ils cristallisaient dans des cuves de liquide placées en plein air, et mouraient dans une explosion, après une vie frénétique, disparaissant dans un nuage de poussière.

Absorbé par le curieux aspect de ces phénomènes, Sprigel ne prêtait pas beaucoup d'attention au paysage qui l'entourait ; il fut tiré de ses réflexions par un appel de Moërl.

« Commandant, je crois avoir trouvé le motif de l'agitation de ces morceaux de ferraille. Leur plus gros satellite, celui qui gravite à 170 000 kilomètres d'eux, va éclater dans peu de temps. En effet, la rotation de cette planète sur elle-même étant plus lente que la révolution de son satellite autour d'elle, le frottement dû aux marées des océans d'ammoniaque tend à accélérer la rotation planétaire, et, par conséquent, celle du satellite. Celui-ci passe maintenant comme un bolide dans le ciel, ainsi que vous avez pu le constater. Sous l'action de cette force, ce dernier s'est peu à peu rapproché, et, du fait de l'attraction planétaire, il est sollicité par deux tractions agissant en sens contraire qui vont rapidement provoquer sa rupture. Que se passera-t-il alors ? Nous l'avons appris en étudiant de nombreux cas similaires qui se sont produits dans nos galaxies : le satellite trop proche provoquera de nombreux séismes sur la planète, cela commence déjà. Des volcans naîtront, expulsant dans des éruptions terribles le magma interne. Puis la rupture du satellite se consommera : en premier, il éclatera en gros fragments rocheux, qui, se heurtant, produiront

des myriades de particules ; certains blocs tomberont à la façon de météores, bombardant la surface située au-dessous d'eux pour y semer la destruction et la mort. Les plus petites parcelles resteront en suspension, continuant leur ronde autour du globe géant cause de la catastrophe, et formant autour de lui des couronnes qui immortaliseront ce dramatique événement. Ainsi seront nés des anneaux, qui, semblables à ceux de la planète Saturne dans la galaxie dite Voie lactée, éclairent les nuits de cet astre de splendides spectacles, formant au-dessus des survivants éventuels de ce cataclysme de magnifiques arches lumineuses diversement colorées. Tous ces phénomènes ne se dérouleront pas en un jour : il faudra du temps pour que le frottement et les chocs des blocs entre eux les réduisent à l'état de fine rocaille, alors le spectacle éclatera dans toute sa surhumaine beauté. Enfin, après des pluies d'étoiles filantes telles que cette planète n'en a jamais vu, le calme reviendra. Mais quelles épreuves et quelles destructions produira ce cataclysme ! En supposant même qu'ils évitent le terrifiant bombardement dont je viens de parler, ses habitants auront encore à se prémunir contre de brutales marées des océans qui se produiront à un intervalle de quelques heures, noyant tout, sauf peut-être les sommets des plus hautes montagnes. Les cités, déjà écrasées par les blocs de rochers, seront recouvertes du bleu céleste des océans. Des continents apparaîtront, laissant bien peu de chances de survivre. De nos jours heureusement, de tels phénomènes ne se produisent plus dans nos galaxies, nous savons éloigner à temps

les satellites qui approchent trop des planètes et deviennent menaçants. Cette fatale évolution ne peut donc plus se présenter. Dans le cas présent, il est à craindre que les malheureux habitants de cet astre ne soient plus assez évolués pour produire les forces bénéfiques qui, agissant à temps, leur épargneraient la mort !

— Vous nous annoncez de tristes nouvelles, mon cher Moërl, remarqua Sprigel. Il me faut tenir compte de vos prévisions qui sont certainement justes. Je trouvais d'ailleurs que les volcans étaient bien nombreux, et je me demandais à quoi correspondaient les secousses qui remuent sans cesse le sol ; je pensais que c'étaient là des accidents de jeunesse de cette planète, et j'étais loin de penser à une catastrophe d'une telle ampleur. J'espère que cette peuplade va trouver quand même le moyen de se tirer de ce mauvais pas. Nous allons, Ricew et moi, faire un petit voyage dans le temps pour voir ce qui se passera. Restez à cet endroit, nous ne serons pas longtemps partis. »

Une symphonie d'un bleu lancinant et omniprésent, tel était le paysage qui se déroulait sous les yeux de Sprigel. Les affolantes arabesques bleu de Prusse des plantes enchevêtrées en un fouillis inextricable, mélangeant sans les froisser leurs rameaux de cuivre, offraient un spectacle inoubliable. Çà et là, sous les éclairs azurés de l'étoile à son zénith, resplendissaient les monceaux cristallins de métaux à l'état natif, allant du chrome au platine et du nickel au tantale. Des boursouflures merveilleusement colorées de dérivés du bore aux reflets mordorés, couvertes

de boules vitreuses aux coloris chatoyants, formaient d'attrayants bosquets aux allures coralliennes. A travers cette végétation bigarrée serpentaient des ruisseaux pareils aux veines bleutées du lapis-lazuli dans un joyau précieux.

C'est au milieu de ce paysage déroutant, parmi les fumerolles s'élevant des bouches volcaniques ouvertes un peu partout, sur un sol tremblant de convulsions spasmodiques, que se dressaient les majestueux prismes clinorhombiques où se réfugiaient en un courant ininterrompu les Portuliens, infortunés habitants de cette planète.

Pour tenter d'obtenir des renseignements sur la situation, Ricew faisait fonctionner sans arrêt son appareil traducteur, recevant et dépouillant tous les messages lancés par les Portuliens.

Il indiqua à Sprigel le principal abri et le conduisit à une construction gigantesque qui dépassait de beaucoup ses voisines. Des diffuseurs égrenaient le message suivant :

\* Habitants de Portula portant un numéro matricule compris entre 15 640 et 50 000, ceci est votre arche de sauvetage. N'oubliez pas que le contrôle automatique d'entrée vous sélectionne et qu'il réduira en cendres tout individu, portant un matricule autre que ceux précités, qui voudrait s'introduire frauduleusement à bord. Vous n'avez pas besoin d'y amener des provisions : tout ce qui vous est nécessaire est prévu. Ne manifestez pas de hâte intempestive, il n'y a encore rien à craindre, l'éclatement de notre satellite Ticef ne se produira que dans vingt minutes. Vous savez que toutes les mesures sont prises pour vous protéger : les aérolithes seront inter-

ceptés, les arches échapperont aux volcans et aux océans vengeurs. Ne craignez donc rien, Portuliens, votre heure n'est pas venue. Rendons gloire à notre Gemme unique ... Habitants de Portula portant les matricules ... »

Suivant le flot de la foule, Sprigel et Ricew pénétrèrent à bord, franchissant le grand porche de l'immense vaisseau cristallin aux parois translucides. S'arrêtant un instant, ils jetèrent un coup d'œil sur le spectacle qui s'offrait à eux.

Dès leur entrée, après le contrôle de leur matricule par des robots, les Portuliens étaient pris en charge par les services automatiques de distribution qui les sélectionnaient et les expédiaient en files le long de champs magnétiques produits par des électro-aimants placés comme des caténaires. Avançant le long de ces axes de circulation dense, Sprigel et Ricew parvinrent aux salles où avait lieu le stockage : les Portuliens étaient entassés pêle-mêle dans des cellules métalliques hexagonales dont le clapet se refermait avec un bruit sec une fois la cellule remplie. Il y avait ainsi plus de 30 000 petites loges où, bon gré, mal gré, les nouveaux citoyens de cette cité étaient mis en état de vie ralentie : hibernés à  $-30^{\circ}$ , tous leurs centres moteurs court-circuités.

« Evidemment, songeait Sprigel, il n'y aura pas beaucoup de renseignements à recueillir dans ce frigorifique géant : il faut trouver la cabine de commande d'où est dirigée cette arche nouveau modèle. »

Il s'agissait bien là d'une arche en effet, car certaines de ces loges contenaient des échantillons de tous les représentants mâles et femelles de la

vie portulienne, choisis et sélectionnés pour reproduire un monde normal, une fois la catastrophe passée. Utilisant de nouveau son détecteur d'ondes vitales, Sprigel localisa près de la pointe acérée de l'arche la cabine d'où émanaient les influx psychiques des êtres qui gouvernaient l'appareil.

Il s'y transporta, toujours suivi de son « ombre fidèle ».

C'était un petit blockhaus muni de nombreux instruments qui dominait une importante centrale énergétique. Dans le poste de commandement, s'agitait un petit groupe de ces créatures qui formait, semblait-il, l'état-major. Au passage, Ricew nota la présence d'émetteurs de particules antipesanteur, preuve de la technique assez avancée utilisée pour soulever du sol l'énorme vaisseau.

Rien ne venant entraver le chargement, tout se passait dans le calme et l'ordre et, maintenant, la plupart des alvéoles étaient remplis ; seuls, quelques retardataires étaient dirigés vers leur petite case, où leur mise en léthargie limiterait au minimum leurs besoins pendant la durée de la catastrophe.

Tout autour de l'arche, surgissaient sans cesse des bouches volcaniques crachant des ruisseaux de magma fondu provenant des entrailles de la planète. De sourds grondements se faisaient entendre, et une épaisse fumée masquait les rougeolements des laves qui vaporisaient les cours d'eau et entraient même en lutte avec les océans produisant de hideux mugissements.

« Voilà un joli spectacle de fin du monde, n'est-ce pas, Ricew ? Restons encore un peu, nous

allons attendre le départ de la nef, puis nous irons jeter un coup d'œil dans deux ans d'ici.

— Certainement, commandant. Il est rare d'assister à une catastrophe d'une telle ampleur. »

Le sol de la planète éclatait maintenant littéralement par endroits. Des bombes volcaniques venaient heurter les écrans de protection et s'écrasaient contre eux, puis, ruisselant en grosses gouttes visqueuses, tombaient sur le sol en s'y étalant comme la cire à cacheter fondue. Malgré sa taille, l'arche subissait les contrecoups de ces chocs répétés et oscillait sur ses faisceaux sustentateurs comme un arbre dans la tempête.

La nuit commençait à tomber, et, comme les fumées devenaient de plus en plus épaisses, le paysage s'assombrit tellement que l'on ne distinguait pratiquement plus rien malgré les puissants faisceaux lumineux des projecteurs qui venaient de s'allumer.

« Attention, attention, glapirent soudain les haut-parleurs, les portes vont être fermées dans dix secondes, le départ suivra aussitôt. Attention, ... 10 ... 9 ... 8 ... 7 ... 6 ... 5 ... 4 ... 3 ... 2 ... 1 ... 0 ... » Un claquement sec : les portes obturées, le gigantesque appareil, comme un ascenseur, s'éleva lentement au-dessus du sol convulsé de la planète, traversant impunément les vapeurs délétères et les nuages tourbillonnants pour gagner la haute atmosphère où il retrouverait calme et pureté.

« Si nous nous approchions des parois, mon commandant, nous verrions mieux le satellite, suggéra Ricew.

— Vous avez raison, allons-y ! »

A travers les vastes hublots, les deux Arcturiens virent les nuages se dissiper petit à petit, et le satellite apparaître soudain, brillamment éclairé par le fond violacé du ciel. D'énormes lézardes étaient déjà visibles sur sa surface, puis, brusquement, avec majesté, sans aucun bruit perceptible, il se sépara en deux, trois, puis en une multitude de blocs énormes, alors que des nuages de poussière se répandaient dans le vide environnant. Des monceaux de rocs, paraissant minuscules vus comme ils l'étaient à une distance de 170 000 kilomètres, plongeaient lentement vers la planète heureusement protégée par les écrans répulseurs qui l'entouraient et rejetaient déjà dans l'espace les premiers aérolithes arrivant à son contact. C'était un spectacle grandiose. Sprigel et Ricew ne pouvaient en détacher leurs yeux.

Pendant ce temps, dans les nacelles, tous les astronautes et techniciens étaient au travail, se livrant à de complexes observations, ravis de pouvoir observer un pareil cataclysme. Tous..., sauf Maïa, qui, en tant que biologiste, n'avait rien à faire et contemplait ce monstrueux phénomène... l'esprit ailleurs.

A son grand étonnement, ce spectacle titanesque la laissait indifférente.

Elle se sentait engourdie, rêveuse, ses réflexes de scientifique paralysés... Effet d'une digestion difficile, lui soufflait son solide bon sens; elle avait fait honneur aux ailes de némautal sur canapé d'algues dorées servi avec orgueil par le « chef » du Sirius. Peut-être les synthétiseurs avaient-ils mal fonctionné, et quelque molécule non assimilable encrassait-il son organisme ? Mais

n'est-ce pas plutôt Sprigel l'inconscient mobile de son apathie intellectuelle ? Un lancinant désir obsédait sans cesse son esprit : non pas tant celui d'une connaissance charnelle, facile à réaliser avec les hypnosédateurs, que le désir incongru en période de mission de fonder avec lui une cellule civique ; d'avoir, elle aussi, de ces enfants que l'on voyait grandir dans les matrices plastiques des pouponnières d'Etat, à partir des ovules prélevés après fécondation sur les *matronae* autorisées par l'Office génétique.

Elle étreignait déjà, en pensée, cet enfant beau et fort, héritier des nobles caractères génétiques de son père, rendu à son affection à la sortie du maturateur psychique où il aurait appris par hypnopédie les éléments de base de la culture et la télékinésie. Déjà, elle sentait autour d'elle le chaud courant d'affection qui unissait les membres de chaque cellule civique.

« Allons, se morigéna-t-elle, assez de fantaisies !... Pour que mes rêves deviennent réalité, il faudrait d'abord que j'ose m'en ouvrir à Sprigel. Où puiserai-je le courage nécessaire ? Et puis il faudrait aussi que l'Office génétique m'autorise à devenir *matrona*, chose difficile à obtenir lorsqu'il s'agit d'une Arcturienne et d'un procréateur de souche terrienne. Quelle joie pourtant, continuait-elle à penser, d'avoir un tel époux ! Toutes mes amies m'envieraient ! Mais ce rêve irréalisable, peut-être y songeait-il aussi ? Alors, pourquoi hésiter à lui en parler ? Oui, il fallait sans tarder profiter de cette magnifique occasion, de ce voyage où ils étaient souvent en tête-à-tête, et tenter de savoir si, de son côté, il envisageait

une telle union ! Après tout, il n'était pas marié, et le Grand Conseil ne souhaitait sûrement pas de laisser s'éteindre pareille souche. Restait à savoir si elle, Maia, serait estimée digne de lui... »

Cela l'amena à faire son autocritique.

« Côté psychique, rien à me reprocher. Mes capacités intellectuelles égalent les siennes. Côté physique, je ne suis pas non plus à dédaigner. Seules mes différences somatiques pourraient présenter quelque difficulté. Et pourtant... il y a eu de nombreux mariages entre des Arcturiens de race bleue et les derniers représentants de l'aristocratique race blanche issue de la planète Terre, dont les exemplaires sont devenus exception après les métissages produits au cours des siècles. Justement, c'est là que pouvait siéger une difficulté : ces Blancs si rares avaient fini par former une société très fermée qui voyait d'un mauvais œil tout nouveau croisement risquant d'amener la race pure à son extinction. Mais non ! Sprigel n'était pas raciste. Les discussions qu'elle avait eues avec lui le prouvaient bien, et, comme le Grand Conseil condamnait sévèrement cette attitude archaïque, il n'y aurait pas d'obstacle insurmontable de ce fait ! D'un autre côté, l'inspection subie au Centre biologique n'a pas décelé chez moi de gènes morbides ; vraiment, je ne suis pas un si mauvais parti..., même pour un brillant sujet comme lui. J'ai déjà repoussé nombre d'unions que beaucoup de mes amies auraient été flattées d'accepter... Comment aborder ce problème ? Ce n'est pas facile ! Il ne semble pas y songer du tout pour l'instant, pris comme il l'est par les multiples charges inhérentes

à son commandement. Si seulement le hasard pouvait faire qu'une occasion survienne qui le conduirait à envisager ce mariage ! Aurais-je assez de présence d'esprit pour saisir la chance si jamais elle s'offrait ? Que tout cela est difficile !... » Mélancoliquement, elle conclut : « Il ne me reste plus qu'à attendre patiemment et à souhaiter que quelque incident de voyage me fournisse la diversion espérée. »

Et Maia poursuivit sa songerie, contemplant, désabusée, le spectacle apocalyptique qui se déroulait sur les écrans du bord.

Cependant, Sprigel, loin de supposer qu'il était l'objet de si tendres pensées, poursuivait méthodiquement son exploration. Il avait opéré de petites incursions dans le futur, ce qui lui avait permis de voir les débris du satellite s'allonger petit à petit en fuseau, comme un banc de sable que la mer découvre progressivement, pour donner finalement un magnifique anneau. Ce gage du calme maintenant revenu cerclait le ciel portulien comme une splendide couronne. Avant de quitter définitivement la planète, il désirait encore se rendre compte de son repeuplement, tous les êtres vivants restés hors de l'arche ayant été décimés par le cataclysme.

Par malchance, depuis leur départ, le synchronisateur de l'oscillateur temporel de Ricew donnait des signes de faiblesse, produisant parfois de désagréables interférences avec le système optique du scaphandre de Sprigel. Aussi décida-t-il de renvoyer son aide à bord et d'appeler Maia à sa place, afin d'étudier avec elle la biologie de cette planète. Cette panne lui donnait un motif

tout trouvé pour faire plaisir à la jeune femme. Il faisait ainsi d'une pierre deux coups, en donnant matière à son prochain rapport. L'appel du commandant surprit agréablement la biologiste, et c'est avec empressement qu'elle revêtit son scaphandre et qu'elle fixa sur ses cadrans, une fois prête, les coordonnées temporelles correspondant au moment du temps où Sprigel l'attendait. Un peu nerveuse, elle appuya sur le bouton de transfert, et, toute troublée de voir ses vœux si rapidement exaucés, se trouva au côté de l' élu de son cœur.

Celui-ci l'accueillit avec joie :

« Hello ! Maïa ! bienvenue sur Portula. Vous avez sûrement apprécié le spectacle ! Plutôt rare, n'est-ce pas ? Encore mieux que le tottéléciné. Ce n'est pas tous les jours que l'on assiste au repeuplement d'une planète après un cataclysme. J'ai pensé qu'une petite inspection vous intéresserait.

— Merci de tout cœur, commandant, rien ne pouvait être plus agréable à la biologiste que je suis, tous mes confrères m'envieront !

— Allons, Maïa, nous sommes seuls ici ! Détendez-vous un peu. Supposons que nous allons faire une petite promenade sur Arcturus. Oubliez un instant les soucis de notre mission. Ne m'appellez plus commandant, et transportons-nous, si vous le voulez bien, dans deux ans d'ici. Attention ! Hop ! partez !

— Oh, il fait jour ! Quel dommage, les anneaux sont presque invisibles !

— Nous les admirerons tout à l'heure. Pour l'instant, je vais demander à mon détecteur où

se trouvent actuellement les centres d'activité de cette planète. Voyons un peu... Ah ! il y a une série de points sensiblement équivalents à proximité de l'équateur. En voici les coordonnées, nous allons y télékinéser. C'est bien inutile de nous faire précéder d'avertisseurs : il n'y aura sûrement personne pour risquer une collision avec nous... Enfin..., le règlement l'exige ! Attention, partons ! »

Maïa et Sprigel, après ce voyage à cent mètres du sol, arrivèrent dans la région équatoriale, dominant des prismes géants qui surplombaient l'abondante végétation. Des constructions élancées entouraient quelques grandes cuves emplies d'un liquide verdâtre.

« Regardez, s'exclama Maïa, ils ensemencent le liquide à une extrémité, et des êtres adultes sortent à l'autre bout. Comme c'est curieux ! les germes primitifs proviennent du bâtiment accolé à la cuve. Que s'y passe-t-il ?

— Entrons, proposa Sprigel.

— Oui, bien volontiers. »

Ils surveillèrent d'abord les Portuliens qui, la main dans la main, pénétraient dans l'un des bâtiments, à l'extrémité du petit lac. Comme des ombres, ils les suivirent. Après un bref contrôle, les couples étaient dirigés vers de petites cellules.

« C'est là qu'ils procèdent à l'union de leurs gamètes, annonça Maïa. Si vous m'y autorisez, je vais les examiner.

— Bien entendu, voyons ! répondit Sprigel, ravi de la voir si intéressée. Vous complétez ainsi votre dossier sur l'évolution biologique galactique. »

Avant de quitter les nacelles temporelles, Maia, prévoyant qu'elle aurait à se livrer à de multiples expériences, s'était munie de tout un attirail. Prestement, elle détourna des gamètes qui venaient d'être émis, et, les plaçant dans un récipient en plastique transparent, les introduisit dans un analyseur automatique, sorte de boîte métallique cubique. Un instant après, l'appareil lui donnait un premier résultat d'ensemble, décrétant de sa voix sonore que « l'échantillon se composait de cristaux complexes à base de sels métalliques présentant la particularité d'être tous dextrogyres ». Maia, soigneusement, retira son échantillon de l'analyseur, et le remplaça là où elle l'avait pris.

Après un séjour en tête-à-tête variant de une à deux heures, les Portuliens et Portuliennes quittaient leurs cellules ; les représentants du « beau sexe » s'arrêtaient un moment sur des sièges contenant un liquide verdâtre, y pondant une minuscule cellule que Maia eut beaucoup de mal à apercevoir, puis, toujours accompagnées de leur « mari », sortaient de l'édifice par une porte située à l'arrière du bâtiment. Indiscrètement, Maia déposa l'une de ces cellules dans sa petite boîte à malice, qui déclara : « Même composition que tout à l'heure, avec une seule différence : cette fois, les cristaux sont racémiques. »

« Parfait, dit-elle en riant. Ici les mâles sont dextrogyres et les femelles lévogyres ; leur union produit donc logiquement un œuf racémique, qui doit se développer ensuite en se différenciant de nouveau en deux sexes dans les grandes cuves que nous avons admirées tout à l'heure. »

Occupés comme ils l'étaient, Maïa et Sprigel ne prêtaient pas attention au fait que de nombreuses secousses sismiques se produisaient encore, agitant spasmodiquement le sol planétaire. Les Portuliens, en revanche, y étaient sensibles, et lorsqu'une secousse plus forte se produisait, ils tournaient leurs grosses têtes les unes vers les autres et s'immobilisaient craintivement pendant un instant comme pour se mettre sur la défensive.

« Poussons maintenant jusqu'à cette grande cuve, voulez-vous, Sprigel ? proposa Maïa.

— D'accord, allons-y voir mais sans nous attarder. »

Suivie à bonne distance par Sprigel, Maïa plongea vers le sol, rasant la surface de la cuve qui était protégée par un enduit transparent. Puis elle choisit minutieusement une cellule fraîchement déposée et l'introduit dans son micro-analyseur qui, derechef, décréta : « Même composition que les échantillons précédents. Toutefois, il est plus riche en acides nucléiques. Il s'agit en fait de cristaux bourgeonnants dextrogyres appartenant au système clinorhombique. »

« Nous y voilà, triompha Maïa. La cuve leur sert bien à parfaire le développement de leurs enfants : à cette extrémité sortent des mâles dextrogyres adultes, une autre cuve doit produire les femelles lévogyres. »

Tout en parlant, elle voltigeait d'un endroit à l'autre, prenant de nombreuses vues des gamètes à tous les états de leur croissance.

« Grâce à vous, je vais avoir une intéressante communication à faire : ce mode de reproduction est rare dans notre monde, à ma connaissance

personne ne l'a décrit en détail. C'est un moyen qui semble sûr et rapide. Les cuves sont stériles et bien protégées des pollutions par cette membrane transparente. Elles contiennent tous les éléments indispensables pour assurer un développement rapide aux germes cristallins qui y sont déposés. Chacune d'elles, strictement spécialisée, ne produit qu'une seule sorte d'individus, mâles ou femelles. Il en est de même pour chaque race, Portuliens d'un côté, animaux de l'autre. Tous les accidents de croissance sont ainsi évités, et une grande rapidité de reproduction assurée. Ils n'utilisent aucun artefact pour accélérer le processus normal, laissant la croissance suivre son cours, se bornant à assurer les conditions optima. Bien sûr, nous faisons beaucoup dans ce domaine. Quoiqu'il en soit, ce procédé est capable d'assurer largement le repeuplement de cette planète dans un délai rapide. »

Sprigel, un peu débordé par la volubilité de Maïa, volubilité dont elle était coutumière lorsqu'elle traitait un sujet lui tenant au cœur, la regardait voltiger au-dessus des cuves, comme une abeille butinant des fleurs. Il souriait, tout heureux de la voir si gaie.

Soudain, une intense vibration accompagnée d'un grondement puissant rida de vaguelettes la surface du liquide. Brutalement, le sol se fissura. De larges crevasses apparurent, fendant les cuves de vie dont le liquide se répandit aux alentours, laissant sur le fond asséché des formes ramper maladivement.

Maïa, surprise, s'était arrêtée dans son vol. Un geyser de feu, accompagné de débris variés, jaillit

du fond des bassins. La jeune biologiste, toute proche, fut rejetée de côté : son oscillateur temporel ne pouvait lui être d'aucun secours, car la catastrophe emplissait toutes les phases du temps mises en jeu dans ses oscillations. Avant d'avoir pu esquisser un geste de défense, elle fut plaquée au sol. Sprigel fut à ses côtés en deux secondes et s'assura que son scaphandre était demeuré étanche. Sur ce point, il fut vite rassuré : la combinaison avait bien résisté au choc. Mais tout à coup il pâlit : Maïa redevenait visible ! L'oscillateur temporel était hors service. Déjà les Portuliens l'avaient aperçue et s'en approchaient, se protégeant des pierres sous des écrans portatifs. Ils semblaient stupéfaits du spectacle qui s'offrait à leurs yeux : cette étrange créature qui gisait auprès d'un volcan paraissait surgir du néant. Avant que Sprigel ait pu prendre une décision, ils s'étaient saisis du corps inanimé, et, le protégeant de leurs boucliers, l'emmenaient vers l'une de leurs habitations prismatiques. La proximité de la petite bouche volcanique ne paraissait pas trop les émouvoir, habitués qu'ils étaient aux manifestations plutoniennes depuis la récente catastrophe. De fait, l'éruption cessa aussi vite qu'elle avait commencé.

Le malheureux commandant se trouvait dans une situation cornélienne : d'une part, les règlements lui interdisaient d'intervenir en quoi que ce soit dans les affaires des peuplades inspectées, d'autre part il désirait secourir Maïa.

Celle-ci gisait toujours inanimée dans son scaphandre intact. Le commandant, indécis, accompagna les Portuliens à l'intérieur de l'édifice où

ils avaient entraîné leur victime inconsciente... A tout hasard, il signala l'accident aux vedettes temporelles, demandant qu'on lui envoie de nouveau Ricew, muni d'un traducteur robot à grande capacité. Quelques instants après l'astronaute était à ses côtés, avec l'appareil demandé.

Maïa avait été déposée dans une pièce où siégeaient une dizaine de Portuliens assis autour d'une table circulaire ; les porteurs entourés de nombreux curieux faisaient leur rapport sur les circonstances de leur découverte :

« Précieuses gemmes scintillantes ! Nous avons réellement vu ce monstre jaillir du sol, lorsque notre planète s'est mise à cracher du feu, comme cela lui arrive si souvent depuis que des génies maléfiques ont brisé notre satellite Urdar. Nous osons suggérer qu'il doit s'agir là d'un démon habitant le centre de notre globe qui a été libéré par les forces mauvaises dont nous sommes la proie. »

Le porte-parole des chefs portuliens se leva, levant son pied droit pour imposer le silence et répondit :

« Citoyens, nous vous remercions de votre vigilance et de votre courage. Toutefois cette affaire dépasse par son importance les pouvoirs qui nous ont été confiés sur ce secteur, aussi allons-nous en référer à notre Gemme Unique, source de toute vérité. Laissez-nous maintenant. Que deux gardes surveillent cet être étrange. »

Aussitôt, la foule qui avait envahi la salle se détourna, marchant de côté à la façon des crabes et quitta les lieux tout en psalmodiant : « Gloire

à notre Gemme Unique, facteur de toute lumière ! »

Seuls deux gardes impassibles entouraient maintenant Maïa. Le conseil portulien eut alors un bref conciliabule, à la suite duquel on amena un bloc cristallin très volumineux sur la table. Un officiant effectua quelques passes symboliques qui eurent pour effet d'illuminer le cristal comme si plusieurs lampes s'étaient allumées à l'intérieur. Un nuage ocre, fortement fluorescent, brouilla la limpidité de sa surface, et l'image d'un Portulien coiffé d'une imposante tiare cristalline apparut tandis que retentissait une voix profonde :

« Pour quel grave motif, mes dévoués sujets du quatorzième conseil osent-ils me déranger sans aucun préavis ? »

Le porte-parole dit en larmoyant :

« O Gemme Unique, c'est qu'une vision étrange a frappé les sens de vos pauvres sujets, les incitant à demander à Votre Grandeur de bien vouloir accepter de les éclairer. En bref, voici les faits : de dévoués citoyens nous ont apporté tout à l'heure une étrange créature de forme inconnue. Ils prétendent l'avoir vue jaillir du sol parmi des flots de feu. Toutefois, nous avons pu constater qu'elle n'était pas très chaude ce qui infirmerait leurs dires. Elle ne fait pa un geste, paraît inanimée ; cependant sa poitrine remue faiblement, et, par instants, sa face effrayante à voir, est parcourue de légers frissons. Elle émet aussi de petits bruits de façon discontinue.

— Vous me rapportez effectivement là un fait bien étrange. Amenez devant moi cette créature. »

Obéissants, les Portuliens soulevèrent Maïa et

la placèrent devant le cristal luminescent. l'allongeant sur la table.

« Par toutes les foudres et tous les minéraux ! s'exclama la Gemme. Quelle horrible chose ! Actuellement, elle ne me paraît pas dangereuse, mais il faut toujours être prudent. N'oublions pas que son arrivée coïncide avec les cataclysmes qui viennent de nous frapper, ce qui ne présage rien de bon. Emprisonnez-la en lieu sûr ; quand mes occupations me le permettront, je viendrai l'examiner de plus près. Surtout, ne la mettez pas dans les entrailles du sol, où son maléfique pouvoir trouverait peut-être une aide pour la ravir à notre juste châtiment ! Jetez-la dans la geôle la plus élevée de la plus haute tour qu'il vous sera loisible de trouver. Postez deux gardes vigilants à sa porte, et installez avec soin près d'elle une gemme transmettrice afin que je puisse me rendre compte à tout instant de son état. J'ai dit ! »

Le cristal s'éteignit sur ces mots ; aussitôt, les Portuliens, qui avaient écouté respectueusement les ordres de leur chef vénéré, furent pris d'une activité fébrile, et, plaçant Maïa dans une sorte d'ascenseur, la transportèrent jusqu'au sommet du bâtiment dans une étroite pièce aux murs lisses et dures comme du diamant.

Fidèlement, Ricew et Sprigel, toujours silencieux et invisibles, avaient accompagné la jeune femme. Le commandant était assailli de tristes pensées et gémissait dans son for intérieur : « Que faire, mon Dieu, que faire ? Les règlements m'ordonnent de l'abandonner à son sort maintenant qu'elle a été vue par des êtres extra-temporels. Mais jamais je ne pourrai m'y résoudre ! c'est

trop me demander. Tant pis ! Advienne que pourra ! Je vais quand même tenter de la tirer de ce mauvais pas. » Et, s'adressant à son compagnon, il dit :

« Ricew, allez à bord chercher une perforatrice à désintégration. Il faut saisir l'occasion qui nous est offerte. Je vais profiter de ce que Maïa est seule pour attaquer le sommet de cet immeuble et la sortir de là.

— A vos ordres, commandant. Je suis de tout cœur avec vous dans cette tentative. »

De fait, il montra une telle diligence dans sa mission que cinq minutes à peine s'écoulèrent entre son départ et son retour avec, en bandoulière, l'appareil demandé.

Sprigel s'en saisit, puis, se transportant au sommet du building, arrêta son oscillateur temporel. Il braqua alors contre la paroi son désintégrateur et le mit en action, dans le dessein de faire disparaître l'obstacle qui le séparait de Maïa. Ce ne fut pas long : en une minute une ouverture circulaire de quatre mètres de diamètre était pratiquée tandis qu'une poussière incandescente pleuvait vers le sol. Se jetant par l'ouverture, le commandant constata qu'il se trouvait bien dans le local où les Portuliens détenaient leur victime. Celle-ci d'ailleurs gisait toujours inanimée là où on l'avait déposée. Concentrant ses ondes psychiques, il la souleva précautionneusement, et télékinésa au-dehors. Tout s'était passé si rapidement que les gardes furent pris au dépourvu, et lorsque, leur surprise passée, ils penchèrent leurs grosses têtes par l'ouverture béante, ils n'aperçu-

rent que trois points minuscules flottant loin dans le ciel au-dessus d'eux.

Sprigel laissait délibérément derrière lui l'histoire d'une mystérieuse apparition qui tournerait à la légende après quelques siècles, car les savants portuliens ne pourraient l'expliquer.

« Tant pis pour l'histoire et la vraisemblance, pensait-il. J'ai tiré Maïa de ce mauvais pas, c'est le principal. »

Ricew unissait ses forces à celles de Sprigel, et à eux deux, le transport de la jeune femme fut un jeu. Arrivé en lieu sûr, à quelques centaines de mètres du sol, le commandant envoya un message à Cycloser, donnant ses coordonnées temporelles et spatiales, et lui enjoignant de venir les chercher sans retard.

Depuis le dernier message, les nacelles étaient en état d'alerte : elles arrivèrent vite. Sitôt à bord, Sprigel demanda à être mis en relation avec Ténib, le médecin de l'expédition. Ce dernier lui conseilla de placer la jeune femme dans un stabilisateur congélateur pour la durée du trajet, et de rallier en toute hâte l'astrotemps. Toutes les nacelles étant munies de cet appareil, sorte de scaphandre plastique isolant, cette thérapeutique fut appliquée sans retard.

Les deux nacelles regagnèrent le *Sirius* : leur mission était accomplie, mais à quel prix ! Tout le monde gardait le silence, respectant la tristesse non dissimulée du commandant. Elles se regroupèrent autour des astrotemps qui, fidèles au poste, les attendaient dans l'immensité du vide. Tout était préparé pour soigner Maïa dans les plus brefs délais. Ténib avait figolé son diagnosti-

queur <sup>(1)</sup>, et passé en revue sa collection d'organes lyophilisés <sup>(2)</sup>, bien que cette précaution fût totalement superflue puisque les robots le faisaient périodiquement. Mais un médecin de la vieille école comme lui aimait à s'assurer de visu du bon fonctionnement de ses appareils. Dès que les engins d'exploration furent amarrés dans les soutes, Maïa, toujours congelée, fut dirigée sans délai sur le centre médical. Sprigel la suivit.

Ténib rassura le commandant dès son arrivée :

« Vous savez, il n'y a rien à craindre ! Du moment que vous m'amenez vos blessés encore en vie, je me fais fort, avec l'outillage du bord, de vous les rendre en aussi bon état qu'ils l'étaient à leur départ d'Arcturus. Je suis ici pour cela, d'ailleurs, ajouta-t-il en se rengorgeant. Sinon, à quoi bon avoir passé des années à perfectionner et « figner » les appareils qui sont chargés de maintenir nos corps en bonne santé ! Toutes ces merveilles sont à votre disposition depuis ces infaillobles diagnostiqueurs jusqu'à ces splendides appareils chirurgicaux qui exécutent les plus délicates opérations, sans parler de nos apotiqueurs qui synthétisent immédiatement tout médicament jugé indispensable. Tenez ! si vous avez quelques instants, restez ici, vous allez assister à la résurrection de cette jeune femme ! » Emporté dans un élan de lyrisme, il continuait : « Voyez, j'introduis le corps de Mlle Maïa, mainte-

---

(1) Appareil destiné à fournir dans un temps record le diagnostic des maladies et la thérapeutique à suivre.

(2) Conservation par dessiccation sous l'action du vide et du froid.

nant dépouillé de son congélateur, dans ce diagnostiqueur. Approchez-vous un peu, vous pourrez admirer directement le travail par ces hublots latéraux : des électrodes se fixent sur son crâne, ses bras, ses jambes, son thorax ; des microdé-presseurs se placent sur une veine de son bras, un désintégrateur crée un passage filiforme, presque capillaire, et son sang est recueilli sans qu'aucune trace soit perceptible sur son épiderme. Une fois le résultat des analyses connu, ainsi que ceux des examens électriques, la mémoire du cerveau-robot va indiquer la marche à suivre et la thérapeutique à appliquer. Patientons quelques minutes. Pendant ce temps, je vais brancher ce bloc opératoire : il est probable que nous aurons à effectuer une petite intervention cérébrale. Nous introduirons la bande portant les données fournies par le diagnostiqueur dans cette fente, et le bloc fera le reste. Evidemment, toutes les installations ne sont pas aussi perfectionnées, je ne vous le cache pas. Le Grand Conseil vous a gâté ! Ce bloc opératoire, par exemple, n'existe pas dans les centres planétaires de peu d'importance : dans ce cas, c'est un chirurgien vivant, aux membres développés par mutation artificielle, qui travaille, souvent aidé par des robots, il est vrai ! Ah ! voici la bande portant le diagnostic ! Je vais vous la déchiffrer, car elle est écrite en caractères conventionnels. En voici les grandes lignes : il s'agit bien des suites d'un traumatisme au cerveau ; une hémorragie s'est produite. Il va falloir nettoyer toute une aire de circonvolutions cérébrales, et, évidemment, remplacer le vaisseau éclaté. Côté boîte crânienne, il n'y a pas de fracture à propre-

ment parler, juste une fêlure. Il suffira d'y implanter quelques atomes de calcium ionisé en renfort pour la consolider. »

Il s'interrompit un instant, pendant que ses appareils bourdonnaient et cliquetaient à qui mieux mieux, puis poursuivit :

« Voyez, le diagnostiqueur transfère son patient dans le bloc chirurgical qui va effectuer le travail prescrit : je lui restitue la bande directrice, dans une heure notre amie sera complètement rétablie.

— Parfait, tout est bien qui finit bien, cher ami, dit Sprigel soupirant. Un moment, j'avais craint le pire. Ne manquez pas de me l'envoyer dès qu'elle sera sortie de cet instrument de torture. Je veux m'assurer de son efficacité. Comme j'aurai peut-être à y recourir un jour, cela me tranquilliserà ! A bientôt, je vais me reposer quelques instants dans ma cabine.

— C'est une bonne idée, cela vous fera beaucoup de bien. Au revoir, commandant. »

Sur ces mots, Sprigel regagna sa chambre d'un vol léger, rassuré de voir Maïa en si bonnes mains, et pensant avec délices à la merveilleuse relaxation qu'il allait enfin pouvoir s'offrir dans sa cuve ionoéchangeuse après toutes ces émotions.

C'est donc avec un soupir de soulagement qu'à son arrivée il quitta son scaphandre et qu'il pénétra dans la petite pièce aux trois quarts emplies par le bloc parallépipédique de sa cuve.

« Un pur délice », songeait-il, mollement allongé dans la tiède solution, son aérosoliseur à actam sur le nez, et son casque à transmission sélective sur la tête. « J'étais épuisé, je me sentais las et

sale, mes vêtements collaient à ma peau. Il suffit de quelques minutes pour que tout change ! Quelle merveille ! Adieu fatigue, pessimisme, lassitude ! Je me sens redevenir moi-même, en pleine possession de mes moyens. » Il parvint ainsi, jouissant de la relaxation, puis s'ébroua, se disant : « Il est temps de songer aux choses sérieuses. Voyons ce que mon fidèle Cycloser va m'apprendre sur les réparations du *Marmadon*.

« Allô ! Cycloser ?

— Oh ! c'est vous, mon commandant ! Je suis heureux de vous parler. Le Grand Conseil a demandé un rapport sur vos récentes explorations. Je l'ai préparé, car je craignais que vous ne soyez trop préoccupé pour le rédiger.

— C'est bien ! J'espère que vous n'insistez pas trop sur le sauvetage de notre jeune biologiste ?

— Oh ! non, mon commandant. J'ai seulement établi un projet pour vous faciliter le travail, de sorte que vous pourrez y apporter toute modification nécessaire.

— Merci, c'est une heureuse initiative, Cycloser ! Dites-moi, les réparations sont-elles terminées sur le *Marmadon* ?

— Oui, depuis une dizaine d'heures, le commandant Irta a présenté son rapport : tout est en état de marche. Il signale 56 astronautes non récupérables et deux disparus. Quinze blessés ont reçu des soins, ils ont repris leur poste. Depuis cet incident, la veille radar n'a rien signalé. Une autre nouvelle : le Grand Conseil a pris des mesures d'exception dans notre secteur galactique, il a placé en surveillance une ligne d'astronefs tout le long de la route que nous allons suivre

pour accéder au vide extérieur. Les patrouilles effectuées dans cette zone n'ont décelé aucun Sterss. Le nôtre devait être seul.

— Bon, nous voilà tranquilles. *Quid* de l'équipage, le moral est bon ?

— Satisfaisant. Quelques mauvaises têtes récriminent contre les heures supplémentaires de travail, et aussi contre le manque de distractions. Comme vous me l'avez suggéré précédemment, j'ai organisé des matches d'entraînement entre les hommes des cinq astrotemps. Toutefois, ici, dans le vide, c'est un peu fastidieux : pas de planètes pour se cacher, la seule possibilité est une bagarre frontale de tirailleurs où les meilleurs l'emportent. Je n'ai pas eu beaucoup de succès !

— Tant pis, cette petite diversion aura rompu la monotonie du service. Projetez-leur les films que nous avons enregistrés sur Portula, ils se rendront compte de l'intérêt de leur mission ! Passons au planning de notre prochaine mission. Il me faut cinq nacelles, comme la dernière fois, une par astrotemps : de cette manière, il n'y aura pas de jalousie ! Ravitaillement pour une semaine. Départ dans deux heures quand je me serai reposé. Les coordonnées temporelles seront : un million d'années.

— A vos ordres, mon commandant. Je m'en occupe tout de suite.

— Parfait. Au revoir, Cycloser. »

Sortant de sa cuve, Sprigel s'exposa deux minutes au tiède zéphyr diffusé par le séchoir, puis aux effluves revivifiants des rayons régénérateurs. Revêtant ensuite un uniforme propre, il retrouva toute sa dignité de commodore, maître absolu

d'une flottille de cinq astrotemps aux couleurs du Grand Conseil galactique. De retour dans sa cabine, il inspecta les écrans qui montraient l'espace environnant l'astrotemps, ainsi que les parties vitales du *Sirius*. Le calme régnait partout.

Un grésillement annonçant la communication attendue interrompt son travail : Ténib lui annonçait la « résurrection » de Maïa. « Elle est remise à neuf de pied en cap, affirma-t-il, prête à recommencer les mêmes bêtises ! »

Sprigel, qui conservait un peu d'inquiétude au fond de lui-même, le remercia avec effusion. Comme les avertisseurs placés dans le couloir signalaient sa venue, il ordonna au robot de garde de la laisser entrer, puis, tout heureux, suivit la progression des voyants lumineux sur le tableau de contrôle. Le dernier allumé, il se plaça face à la porte pour accueillir la jeune femme. Radieuse et souriante, elle s'y encadrait.

Il s'exclama :

« Quel bonheur de vous retrouver, Maïa, plus jolie encore s'il est possible. Ah ! quelle belle peur vous m'avez faite !

— Oh ! Sprigel, dit-elle en soupirant et en se jetant dans ses bras, je vous dois tant de remerciements ! Vous m'avez sauvé la vie. Que pourrai-je jamais vous offrir en échange ? »

Le commandant, troublé par cet élan, essaya de conserver le ton d'aimable camaraderie qu'il utilisait avec ses assistants :

« Mais, mon petit, tout simplement en continuant à me charmer par votre beauté, et en évitant toutes les imprudences qui pourraient vous mettre de nouveau en danger. »

Il ne pouvait cependant s'empêcher, tout en prononçant ces mots désinvoltes, de sentir un lourd malaise le gagner à serrer contre lui le corps souple de Maïa. Il aurait à la fois désiré le serrer de toutes ses forces au risque de l'écraser, et en même temps lui faire un abri contre les dangers multiples qui les entouraient. Les cheveux bleutés de la jeune femme donnaient un halo de mystère à son visage bouleversé de reconnaissance. Sprigel, la contemplant, songeait à ces déesses des contes préhistoriques, qui consentaient par amour à se laisser approcher des grossiers humains. Il lui semblait ne jamais avoir rencontré pareille perfection chez une femme quelle que fût son origine galactique. Ses pérégrinations universelles lui en avaient pourtant fait connaître de toutes sortes, depuis les Launis de la 33<sup>e</sup> galaxie au corps divinement modelé d'une argile dorée, les Rimuses, véritables idoles de diamant dont le froid éclat se muait en une douce chaleur à votre étreinte, jusqu'aux Acadinnes aux formes sans cesse changeantes qui évoquaient à chaque minute le désir précis de leur possession. Non, aucune de toutes ces femmes n'était comparable à Maïa, qui, blottie dans ses bras, lui semblait à la fois un havre infini de tendresse et de douceur, tout en exaltant sa propre puissance en un élan de courage et de fierté.

« Maïa, s'entendit-il soudain murmurer, voudriez-vous accepter que, notre mission accomplie, nous fassions une demande d'union à la commission de Polis Magna ? On nous autorisera certainement à avoir des enfants... J'avoue que, jusqu'ici, je ne m'étais jamais soucié de ma descen-

dance, mais il me semble que j'aurais plaisir à voir mes bébés grandir, à assister à l'éveil de leur intelligence, à les regarder jouer. J'avais repoussé cette idée jusqu'ici, pensant que les dangers inhérents à mes fonctions m'interdisaient de me créer des liens effectifs aussi étroits : depuis le début de cette mission, je ne me reconnais plus, tant j'ai changé. Je ne cesse de penser à vous : le désir est né en moi. »

La jeune biologiste semblait littéralement boire ses paroles, elle levait vers lui ses yeux profonds, véritables lacs d'azur, une paisible lumière y brillait comme si elle voyait enfin l'accomplissement de tous ses désirs.

« Moi aussi, dit-elle en blottissant sa tête au creux de son épaule, moi aussi j'en serais heureuse ! Je serais si fière de mélanger votre sang au mien et d'avoir des enfants de vous. Mais songez-vous, mon chéri, que vous êtes un Blanc, alors que j'appartiens, hélas ! à cette peuplade bleue si souvent méprisée... Et pourtant j'ai si souvent rêvé de ce jour...

— Pas de stupidités entre nous, mon amour, répliqua fougueusement Sprigel. Seuls, quelques esprits attardés ou de rares extrémistes parlent encore de la supériorité de la race blanche. Il y a longtemps que ces stupides histoires sont terminées, sans quoi, comment l'Union Galactique pourrait-elle exister ? Nous irions droit à une guerre contre telle ou telle race de « seigneurs » ! Les Sterss suffisent amplement à nous faire des ennuis.

— Tout cela est vrai en théorie, mais en pratique, tu sais, chéri, que toute tentative de métis-

sage des derniers représentants blancs des hommes qui ont jadis peuplé la planète Terre se heurte à d'innombrables difficultés ?

— Balivernes que tout cela. Tu prêtes trop d'attention aux fictions des auteurs de scénarios dramatiques pour télévidéo. Moi, je ne crois absolument pas à toutes ces histoires ! »

Ce disant, il l'embrassa tendrement, l'entraîna sur le divan proche et lui proposa :

« Faisons tout d'abord notre demande au Grand Conseil, de façon que nous ayons rapidement l'autorisation de la Commission génétique. Ténib pratiquera ici tous les examens nécessaires et en certifiera. Nous pourrions ainsi nous unir dès notre retour sur Arcturus. Je demanderai comme une faveur que toutes dispositions soient prises à cet effet. Je suis sûr qu'en un jour tout pourra être fait.

— Ce sera merveilleux, chéri ! Mais, dans l'immédiat, quelle attitude allons-nous adopter à l'égard de l'équipage ? »

Sprigel réfléchit et déclara :

« Tu as raison de poser cette question. Je pense que, pour le maintien de la discipline à bord, il est préférable de nous montrer discrets jusqu'à notre retour. Ténib est tenu au secret professionnel : il ne dira rien. Nous utiliserons nos synchronisateurs pour nous rencontrer discrètement lorsque nous le désirerons. Je vais aussi donner des ordres au robot pour que nous puissions nous retrouver ici de temps à autre. Quant à notre demande, je vais la joindre au rapport que j'envoie au Grand Conseil.

— Si vous croyez . . . , pardon, chéri, si tu crois

que c'est mieux ainsi, soit... Mais ne crains-tu pas que nous ne nous coupons quelquefois en public ?

— Il faudra faire très attention, bien sûr, mais nous y arriverons sûrement.

— Oui, ce sera une question d'habitude, quelques jours d'adaptation suffiront.

— Alors, ma chérie, ne pensons plus à ces choses ennuyeuses, et profitons de ces quelques minutes de bonheur ! »

## CHAPITRE VI

### UN MILLION D'ANNÉES

**P**OUR la troisième fois depuis le départ de l'expédition, Sprigel faisait ses adieux à Cyclo-ser, lui remettant le commandement du *Sirius*: il prenait de nouveau en personne la tête de la nouvelle exploration envoyée à un million d'années dans les profondeurs du temps. Revêtu de son scaphandre, brillant comme l'armure d'un chevalier médiéval, il discuta ensuite quelques moments avec Ondouin, l'adjoint de Moërl, à la section de physique. Ce savant était un citoyen du Calmar, à l'épiderme couvert d'écailles mordorées, qui, grâce à ses branchies, pouvait vivre aussi bien dans l'air que dans l'eau, ce qui lui donnait un certain sentiment de supériorité et un assez mauvais caractère: il était difficile à vivre. Le commandant lui avait enjoint de perfectionner les oscillateurs temporels de façon qu'un accident comme celui qui était survenu à Maia ne puisse plus se produire. Ondouin n'avait pu y arriver et défendait son point de vue :

« Mon commandant, vous savez pourtant que leur fonctionnement est fondé sur l'équation du temps  $T = \frac{2}{C} \sqrt{M}$ .

« Il faut donc munir les scaphandres d'appareils capables d'accélérer le mouvement des atomes puisqu'un dispositif agissant sur leur masse serait trop volumineux. Il n'y a pas à sortir de là, c'est le seul moyen utilisable en pratique. Je ne suis pas cause de leur fragilité, il n'est pas possible de les fabriquer autrement. Si un objet, ou un événement dangereux se présente sur une certaine étendue temporelle, il peut atteindre le scaphandre malgré l'oscillateur, c'est ce qui est arrivé à votre biologiste. Cela découle de la conception même de cet appareil. Tout ce que je puis envisager, au prix d'un accroissement de poids raisonnable, serait de protéger le scaphandre en entier avec un écran répulseur. Ce n'est pas parfait, évidemment, puisqu'un objet de masse importante pourra repousser avec violence le porteur du scaphandre. Et ne croyez pas non plus que ce soit facile ! Il faut augmenter la puissance du moteur autonome, ce qui, avec le producteur d'écran, pèsera bien cinq kilogrammes et sera difficile à connecter au moteur actuel ! »

Le commandant, lassé par cette longue diatribe, sentait la moutarde lui monter au nez. Il coupa avec brusquerie :

« Ecoutez, Ondouin, je me moque de tout cela ! Je vous ai posé un problème technique, vous êtes là pour le résoudre. Peu m'importe comment, je ne veux pas le savoir. C'est votre affaire et non

la mienne. Je ne suis pas ici pour écouter vos jérémiades. Débrouillez-vous ! »

Sur cette sèche réplique, Sprigel monta dans sa nacelle, laissant Ondouin tout pantois. Morgan et Davara, qui étaient venus assister au départ, ne purent s'empêcher de sourire en voyant sa mine déconfite. Ils discutaient encore de cet incident en regagnant leurs cabines, après le départ des explorateurs.

Leur conversation revint ensuite sur le récent accident dont Maïa avait été victime. Ils avaient pu constater avec une joie non dissimulée, lors du souper pris en commun, qu'elle était complètement rétablie, et que le traitement de Ténib avait fait merveille en l'occurrence. Ils trouvaient même que leur jeune amie n'avait jamais été aussi gaie : elle semblait rayonner de bonheur.

Naturellement, ils parlèrent aussi de Sprigel. Morgan l'admirait beaucoup ; il exprima son opinion en ces termes :

« Je n'ai qu'un poste infime en comparaison du sien. Pourtant, lorsqu'il me faut envoyer du ravitaillement sur une planète de préférence à telle ou telle autre qui se révèle incapable de se suffire à elle-même, je me sens parfois dépassé par le problème. J'ai beau y consacrer de mûres réflexions, prendre tous les renseignements auprès des cerveaux électroniques compétents, rien n'y fait. Même en m'entourant de toutes ces précautions, c'est avec un serrement de cœur que je me décide. Lui, au contraire, bien qu'accablé d'une responsabilité bien plus lourde que la mienne, sait se décider avec rapidité, et, qui plus est, choisir la bonne solution.

— Précisément, c'est ce que je lui exprimais hier, remarqua Davara. Voici ce qu'il m'a répondu : « Ma chère, on dit qu'il ne faut pas se lancer dans « une entreprise lorsque l'on ne peut démêler si « elle est juste. Mais quand il s'agit de suivre les « directives données par nos Sages, comment faire « si l'on pense qu'elles sont erronées ? Il m'arrive « quelquefois de passer outre et de prendre une « décision sans avoir une certitude quant à ce « qu'elle amènera, parce que j'ai conscience d'agir « comme je le dois, compte tenu de ce que je sais. « Bien sûr, il ne faut pas chercher à comprendre « plus de choses que l'on ne peut, et un chef doit « songer à chaque instant à tous les êtres vivants « dont il est responsable, à toutes les conséquences « d'une erreur de jugement. Malheureusement, je « n'ai jamais de certitude ; tout au plus une proba- « bilité pour tel événement : pourtant, il faut agir « vite en faisant la « part du feu ». Ce sont là les « vicissitudes du pouvoir. Heureusement cette « lourde charge a une contrepartie : c'est de se « sentir entouré d'une chaude sympathie et de « recevoir des conseils compétents de mes offi- « ciers. J'y trouve personnellement un grand ré- « confort. »

« Voilà textuellement ce qu'il me disait hier.

— Tout cela est bien beau, répliqua Morgan, mais il n'en demeure pas moins que sa responsabilité en tant que commodore est énorme, et, finalement, je préfère ma place à la sienne. » Sur ces entrefaites, comme ils arrivaient près des salles de relaxation, il proposa : « Allons voir le spectacle de tottéléciné, de cette façon nous

ne nous ferons pas trop de souci en attendant son retour. »

Davara accepta l'offre avec plaisir.

Dans l'univers vieux d'un million d'années, Sprigel constatait que les détecteurs éprouvaient des difficultés à trouver une planète civilisée. Eixal l'expliqua en invoquant deux raisons : tout d'abord la majeure partie des étoiles retournées à un état « jeune » n'avaient plus l'âge nécessaire pour posséder ces gros satellites ; d'autre part, le développement des formes vivantes, qui relève d'un complexe processus évolutif avec sélection des plus aptes au cours de millénaires, ne pouvait s'effectuer sur les quelques planètes restant encore. Il y avait, par conséquent, bien peu de chances de trouver des formes intelligentes capables de créer des civilisations raffinées.

Les six appareils parcoururent une grande distance, de galaxie en galaxie, avant de trouver un monde où une race aurait acquis la suprématie en prenant le pas sur les autres grâce à sa technicité et à son intelligence. Ils passèrent devant d'innombrables étoiles, se blasant à la longue du merveilleux spectacle qu'elles offraient : feu d'artifice d'une diversité sans pareille. Ils croisèrent d'immenses spirales aux bras tentaculaires se lovant sur cent mille années-lumière, pareilles à d'énormes calmars nageant dans l'océan, de gigantesques amas barrés en forme de T, ressemblant à des croix de Saint-André lumineuses, de brillants nuages de calcium ionisé aux formes changeantes et baroques. A chaque passage, les détecteurs braqués ne donnaient que des chiffres

insignifiants correspondant à des peuplades revenues à l'aube de la civilisation. Plus de colonisation lointaine des astres par les êtres supérieurs essaimant de planète en planète, de soleil en soleil : seuls de petits amas rabougris de vie souffreteuse vivotaient sur les endroits les mieux exposés de continents souvent en pleine évolution.

Sprigel songeait avec tristesse que la fatale évolution du temps se confirmait. Un million d'années correspondait pour la Terre, planète de référence, à la fin de l'ère « tertiaire » : époque où apparaissaient les phithécantropes. Dans ce monde, les simiens à peine évolués représentaient la seule race du brillant *Homo sapiens*. Enfin, après quatre jours de vaines explorations, un détecteur signala une importante civilisation.

Les nacelles firent le tour de la planète désignée, procédant à diverses mesures. Les explorateurs, en attendant les résultats, examinèrent avec curiosité le sol qui se déroulait au-dessous d'eux. Son aspect était étrange : sur d'immenses plaines couvertes d'une végétation rabougrie, surgissaient des pics rocheux régulièrement plantés. Il était tôt le matin, et les rayons obliques de l'étoile qui se levait traçaient de longues ombres aux contours sinueux. On ne voyait aucun animal dans les vastes plaines qui s'étendaient à perte de vue. La coloration émeraude de la lumière fatiguait les yeux et ajoutait à la sensation de dépaysement. Sprigel procéda lui-même au relevé des chiffres destinés au fichier topographique ; c'était une ennuyeuse routine datant de l'époque où le commandant était le seul navigateur expérimenté

et cette tradition demeurait encore dans la flotte du Grand Conseil. Il consigna soigneusement les données qui permettraient de localiser avec précision cette planète :

- 1° Distance de son étoile : 150 millions de kilomètres ;
- 2° Vitesse sur l'orbite : 30 kilomètres-seconde ;
- 3° Durée du jour : 23 heures 50 ;
- 4° Diamètre : 12 540 kilomètres ;
- 5° Nombre de continents : 6 ;
- 6° Cycle de changement d'orientation de l'axe de rotation : 25 700 ans ;
- 7° Satellite : un, gravitant à 130 000 kilomètres.

Il nota encore : la tendance à l'ovalisation de l'orbite décrite autour de l'étoile, centre du système planétaire formé de cinq globes massifs, la périhélie et l'aphélie se produisant tous les 183 jours ; puis la direction de l'axe de l'hélice produite par la fuite de l'étoile et de ses voisines dans le bras de leur galaxie, enfin la vitesse de rotation de la nébuleuse spirale elle-même.

Seule, la précision rigoureuse de ces chiffres pouvait assurer celle des calculateurs robots chargés de déterminer la position de cette planète à n'importe quel moment du passé ou du futur.

A cela s'ajoutaient des données climatiques, biologiques et topographiques telles que : composition de l'atmosphère, étendue des océans, cycle des saisons, type des rares végétaux, principales races animales...

« Justement, se dit-il, son travail terminé, quelles sortes d'animaux vais-je trouver ici ? Les détecteurs biologiques signalent la présence de nom-

breux groupements d'êtres vivants... A première vue ils semblent plutôt rares, à moins qu'ils ne se dissimulent dans les entrailles du sol, ou encore dans ces curieux pics si régulièrement espacés qu'ils ne peuvent être d'origine naturelle. Toute la surface des continents en est parsemée ! »

Tout en admirant l'obsédante uniformité du paysage, la conviction de l'origine artificielle de ces dents acérées, comme découpées par l'érosion éolienne, s'affirmait dans son esprit.

Il se réjouissait presque à la pensée qu'il allait trouver l'exception marquant la fin de la récession de l'univers : ces constructions nécessitaient des moyens techniques titanesques ! Un tel peuple, supprimant les montagnes, les vallées, les collines, et donnant aux cours d'eau un tracé rectiligne, possédait sans conteste un pouvoir immense, comparable à celui des civilisations les plus avancées.

Mais, à la réflexion, il tempéra son optimisme : nulle part dans l'espace il n'avait rencontré de véhicule mécanique, ce qui prouvait que la technologie des habitants présumés n'était pas très avancée.

Sous les nacelles le paysage changeait un peu. La forme des pics variait : çà et là des groupes de monts aux formes régulières s'intercalaient parmi les formes observées jusqu'ici.

Ce phénomène l'incita à passer à l'action :

« Stoppez les nacelles à proximité de ce pic illuminé par le jour levant. »

Sans heurt les nacelles formèrent cercle autour du point indiqué.

Les détecteurs annonçaient qu'une importante

activité biologique existait à l'intérieur de la masse rocheuse.

Ricew, à l'affût devant un écran, grommela :

« On ne voit rien, mon commandant ! Si nous allions jeter un coup d'œil dans cet édifice féodal ?

— Oui, si nous voulons nous documenter, le mieux sera d'y aller voir. Mais regardez ! Le jour est levé, et sa base commence à être éclairée. Il y a une ouverture au ras du sol, et il me semble que quelque chose remue ! »

La lumière baignait maintenant la plaine, et la vue était meilleure sur les écrans de télévidéo.

Ixel s'exclama :

« Mâtin, drôles de bestioles, qu'est-ce cela peut bien être ? »

En effet, l'aspect des créatures vomies par la montagne était déroutant. Leur abdomen, formé d'une sorte de plasma luminescent animé d'incessants mouvements de convection, faisait penser à d'étranges vers luisants.

« Regardez ceux qui sont devant, s'exclama Maïa. Ils filent un train d'enfer sur leurs trois paires de pattes, ils sont pourtant énormes ! Qu'en pensez-vous, commandant ?

— Moi, ils me font plutôt penser à des tanks : ces espèces de lames de cristal qu'ils portent sur leur tête doivent pincer dur ! Ceux qui les suivent sont différents, leur tête est prolongée par une trompe rigide, mais ce sont aussi des soldats.

— Je ne m'attendais pas à cela, reprit Maïa. Ces créatures sont vraiment effrayantes et baroques. Ce qui est encore plus étonnant, c'est leur comportement... Ils doivent vivre en société et avoir une organisation très poussée. Je suis convaincue

que ce sont les maîtres de cette planète : aucune espèce animale n'a pu entrer en compétition avec de tels monstres ! »

Pendant ce temps, d'autres créatures dévalaient hors de leur abri. C'étaient cette fois des individus à tête moins volumineuse, sans armes apparentes. Sur les flancs de la longue colonne qui serpentait, à demi dissimulée par des plantes luxuriantes, patrouillaient des éclaireurs : des guerriers du type « tank à sabres » qui circulaient aux alentours, l'air belliqueux.

« Leurs mœurs paraissent différer de ceux des diverses colonies animales que nous avons étudiées jusqu'ici, nota le biologiste Tarlos. En règle générale, les êtres à comportement social et habitat souterrain manifestent un phototropisme négatif. Ceux-ci, tout au contraire, semblent mener une vie active en plein jour. Pourtant, la luminosité de leur corps m'incite à croire que la majorité de leur vie se déroule dans les ténèbres, à l'intérieur de leur forteresse. En général, ces races insectoïdes apparaissent dès l'ère tertiaire des planètes, mais leur évolution est presque toujours contrariée par la lutte qu'ils doivent mener dans leur propre domaine contre des races concurrentes réunies aussi en groupes organisés. Souvent, une sorte d'équilibre s'établit entre eux, mais ils se condamnent mutuellement à une économie de guerre, et il est rare qu'ils conquièrent une suprématie planétaire...

D'après vous, interrompit Sprigel, que vont-ils faire ? On croirait voir une colone militaire partant en guerre...

— Je l'ignore, commandant. Les individus qui

accompagnent ces soldats appartiennent à la caste des ouvriers, il n'y a pas de doute, mais, en principe, leur rôle est de soigner les jeunes, de rechercher les aliments, ou encore d'entretenir la forteresse. Je ne vois pas ce qu'ils font ici... La haute spécialisation de ces individus prouve que leur société n'admet pas le gaspillage, cette sortie a donc certainement un but précis qui dessert l'intérêt général de la race. Ils ont certainement un chef dictatorial qui contrôle, centralise et coordonne les rapports reçus de l'extérieur; ce dictateur n'étant pas là, nous sommes assurés de ne pas assister à une migration, mais bien à une expédition de caractère limité. Ce n'est pas parce que nous n'avons pas observé d'autres races sur cette planète que cette forme vitale n'a pas d'ennemis...

— C'est aussi mon avis, ajouta Maïa. Il doit y avoir dans ce château fort toute une société de type féodal. Il sera passionnant d'aller le vérifier, mais je pense que cette colonne ne va pas bien loin: vous pouvez remarquer qu'ils n'emportent pas de ravitaillement...

— Attendons un peu, proposa Sprigel, puisque d'après vous nous ne saurions tarder à être fixés. Pour moi, je retiens de ces exposés que nous sommes à l'ère tertiaire de cette planète, et que, par conséquent, le temps continue à évoluer en régressant!»

La fin de la colonne sortait maintenant de l'immense forteresse dont les 650 mètres d'un seul jet formaient une masse imposante. Bientôt la route qu'ils suivaient ne laissa plus de doute quant à leur but: ils se dirigeaient vers un pic

peu éloigné, ressemblant à un immense champignon au pied de forme bulbeuse, à base rétrécie, dont le chapeau était profondément lobé, frangé de sortes de pendeloques. La nature des matériaux utilisés dans la construction de ces énormes blockhaus n'apparaissait pas à première vue. Leur surface polie comme celle d'un miroir donnait l'impression d'avoir la dureté d'une lave basaltique.

La colonne stoppa à une centaine de mètres de la forteresse ennemie et, sous la protection des tanks, des légions d'ouvriers se mirent à creuser dans le sol des tranchées bordées de parapets, avec des redans et des avancées qui faisaient songer à des fortifications dites « à la Vauban », cet antique ingénieur des temps primitifs. Derrière les murs s'embusquèrent les arrière-gardes de tanks-sabres et de guerriers nasutés.

« Voilà l'explication de leur sortie, jubila Cycloser. Ils viennent assiéger la cité voisine. Il va y avoir de la bagarre ! »

Les portes étaient rigoureusement closes. On aurait pu croire les lieux déserts et abandonnés depuis longtemps.

Les travaux d'investissement terminés, de petits groupes compacts partirent à l'assaut : au centre se tenaient des nasutés protégés sur leurs flancs par des guerriers-sabres. Leurs efforts paraissaient dirigés vers les portes hermétiquement closes.

Avec un bel ensemble les nasutés tirèrent : des bulles lumineuses, visqueuses vinrent s'écraser sur les fermetures; aussitôt, une fumée épaisse se dégagea, tandis que les panneaux de fermeture ainsi que les murailles proches semblaient fondre,

s'écoulant en grosses gouttes formant flaque. En cinq minutes, dix ouvertures larges de plusieurs mètres étaient pratiquées. Aucune réaction ne s'était encore manifestée.

Les groupes d'« artilleurs » se retirèrent en bon ordre, pendant que, de l'arrière, les ouvriers projetaient de la terre et des pierres sur les flaques corrosives qui s'étaient formées devant les entrées, y pratiquant des sortes de ponts vers lesquels foncèrent incontinent des groupes serrés de tanks-sabres.

Cette fois les assiégés réagirent vivement.

Une imposante masse de nasutés sortant des entrailles de la forteresse apparut, crachant leurs mortels projectiles qui atteignirent de nombreux assaillants. A peine touchés, ceux-ci s'immobilisaient comme collés au sol, puis, se tordant dans d'affreuses convulsions, se dissolvant progressivement comme atteints d'une pourriture morbide. Une épaisse fumée se dégageait qu'un léger vent dissipait assez vite. L'atmosphère éclaircie, il ne subsistait plus des fiers guerriers que des débris cristallins et des pattes encore agitées de mouvements spasmodiques.

Ce succès fut sans suite : l'élan des groupes d'attaque avait été trop soudain et brutal pour que le tir de l'artillerie puisse avoir une grosse efficacité ; emportés par la vitesse acquise, de nombreux soldats parvinrent à pénétrer dans les barbacanes et à lutter corps à corps avec les défenseurs. Derrière eux des renforts s'ébranlaient, arrivant à la rescousse.

Les nasutés de la forteresse durent reculer. Les assaillants se trouvèrent alors face à face avec

une ligne continue formée des blindages de la tête des tanks adverses qui constituaient la deuxième position défensive. Des faux acérées en émergeaient, s'ouvrant et se fermant avec un claquement sec, comme pour se préparer au combat. Force leur fut donc de marquer le pas et de former une ligne parallèle à celle de l'ennemi, dans l'attente de renforts.

Par-dessus les têtes des tanks des deux camps, passaient en sifflant les projectiles de l'artillerie qui avait repris le tir.

A l'arrière se massaient, par paquets de dix ou vingt, des tanks, les sabres pointés en avant. Comme à un signal, ils se ruèrent ; le choc fut terrible.

Portés par leur élan, certains passèrent par-dessus la tête des défenseurs, exposant ainsi leur fragile abdomen ; des cisailles les saisirent, les sectionnant d'un coup sec : par l'ouverture s'écoulait à flots du liquide lumineux, des viscères palpitants tombaient à terre avec un bruit mou. Farouchement, les têtes des victimes combattaient encore, rivant leurs pinces-sabres sur leurs adversaires, poursuivant leur étreinte jusqu'à la mort.

Les pinces claquaient, claquaient encore. Des pattes sectionnées jonchaient le sol. Certains combattants, engagés dans un duel désespéré, soulevaient leurs adversaires, les projetant ensuite violemment à terre.

Bientôt la fougue des assaillants fut récompensée.

La ligne, serrée par endroits, fléchit. De nom-

breux soldats englués au sol par projectiles visqueux étaient immobilisés dans des flaques de feu. Les survivants se replièrent dans les couloirs ténébreux, en obstruant l'entrée par l'accumulation de leurs têtes blindées serrées les unes contre les autres. Leurs gros yeux à facettes brillaient dans l'obscurité d'une lueur démoniaque. Une fois encore, le vieux système de défense élastique avait permis d'éviter le pire.

De nouveau la parole était à l'artillerie.

Leurs glandes vidées par le tir continu effectué pendant les premiers assauts, les artilleurs s'étaient retirés pour faire place à des troupes fraîches que la forteresse proche vomissait sans cesse. Et les nasutés recommencèrent à cracher leur liquide caustique: les faces des soldats embusqués recouvertes de ce flot corrosif disparurent comme du sucre sous un jet d'eau, laissant les portes ouvertes sans défense désormais.

Dédaignant d'attendre les travaux de terrassement des ouvriers, les guerriers se ruèrent par l'ouverture, mordant, poignardant, coupant tout ce qui passait à leur portée. La panique saisit les assiégés qui recoururent à un moyen héroïque. Des ouvriers, qui s'affairaient depuis un moment aux étages supérieurs, paraissant comme pris de folie, sectionnèrent les piliers auxquels étaient suspendus les planchers des étages élevés. Ceux-ci ne tenant déjà plus que par les angles, les ouvriers évacuèrent alors précipitamment les secteurs menacés, emportant dans leurs tenailles tout ce qui restait encore d'utilisable. Puis ils s'attaquèrent aux derniers points de sustentation qui cédèrent soudain. Avec un vacarme effroyable, un étage

entier s'abattit sur les groupes serrés, en écrasant la plus grande partie sous le poids de ses débris.

A travers le nuage de poussière qui s'était élevé, on devinait les silhouettes de quelques survivants blessés qui tentaient désespérément de se dégager des blocs qui les recouvraient. Comme stupéfaits, les rescapés demeuraient immobiles parmi les décombres : c'étaient ceux qui n'avaient reçu que de légers débris sur leur tête blindée ; mais les destructions opérées dans leurs rangs avaient été trop importantes ; ils se replièrent précipitamment.

Les positions abandonnées furent immédiatement réoccupées par des soldats de la défense. De nouveau la victoire leur revenait, mais chèrement acquise !

Il ne restait plus qu'une surface déchiquetée, percée comme une éponge, de la masse lisse et brillante qui formait naguère la base de la forteresse. De portes, plus de traces, des barbicanes gardant l'entrée des couloirs non plus. Tout le rez-de-chaussée, où se situaient auparavant les salles des gardes, était entièrement détruit et couvert de gravats. Ceux-ci obstruaient les entrées des puits souterrains où demeuraient encore de nombreux soldats et les ouvriers s'occupant des cimetières et des dépôts d'ordures. Le puits central menant aux nappes d'eau était lui-même en partie comblé. Les occupants des étages supérieurs devaient faire face seuls à l'invasion : le sort de leur chef reposait entièrement sur eux.

Pendant un long moment, les soldats des deux camps reprirent haleine, réorganisant leurs positions.

A bord des nacelles temporelles, les explorateurs étaient tout attentifs devant les écrans de télé-vidéo, tant l'âpreté et la soudaineté du combat les passionnaient.

« Ils doivent faire cela souvent, s'exclama Moërl. Voilà un bel exemple de sélection naturelle. Votre avis, Maïa ? »

— Oh ! tout à fait d'accord. Mais j'aimerais bien me renseigner sur les mœurs de ces animaux de cauchemar... Commandant, nous donnez-vous l'autorisation de pénétrer en scaphandre dans leur forteresse ? »

Sprigel, qui écoutait distraitemment, semblant plongé dans ses réflexions, sursauta :

« Quoi ? Que voulez-vous, Maïa ? »

Doucement, elle répéta :

« Entrer dans la forteresse, commandant.

— Ah ! oui. Eh bien, je n'y vois pas d'objection. A condition, bien entendu, que je vous y accompagne. J'aurais préféré que vous ne vous exposiez pas encore de cette façon, mais je sais que je perdrais mon temps à essayer de vous en dissuader. Aussi équipons-nous, nous allons partir. »

Tout en enfilant son scaphandre, il poursuivit :

« Excusez ma distraction, j'étais en train de songer aux enseignements de nos précédents voyages et à leurs conséquences. Comme les galaxies tendent à amorcer un mouvement général de rapprochement, il est à craindre que nos déplacements soient inéluctablement dirigés vers le passé d'un univers qui repasse par tous les stades ayant constitué jadis le monde que nous connaissons. Mais ce n'est pas là le renouvelle-

ment pur et simple des événements qui ont déjà eu lieu, c'est autre chose : une nouveauté inédite. Nous nous trouvons en présence de sociétés et d'êtres totalement inconnus qui nous sont absolument étrangers. Leur seul point commun est leur tendance à la régression des techniques, alors que nos ancêtres, au contraire, évoluaient toujours en progressant.

« Il est donc maintenant possible de prévoir dans les grandes lignes ce que nous découvrirons au cours de nos prochains voyages : nous retrouvons ici les échelles de temps que nous nommons « ère primaire, ère secondaire, tertiaire, quaternaire », mais inversées. Ici, par exemple, nous sommes à la fin de l'ère tertiaire ; sur certaines planètes des hominiens régressent inexorablement, luttant sans espoir contre les autres mammifères, et, en général, contre toutes les formes de vie qui s'opposent à eux. Mais rien n'y fera, et, malgré des succès momentanés, ils retourneront à l'état simiesque puis à leurs lointains ancêtres les lémuriens, remontant ensuite tous les échelons que nos ancêtres ont franchis, des mammifères aux reptiles, puis aux poissons, aux insectes, et enfin aux primitives formes monocellulaires. Sur cette planète, nous avons affaire à un cas un peu exceptionnel : une race a régressé moins vite et a supplanté les autres. Cela a dû se produire aussi jadis dans notre monde. Toutefois la technique qu'elle a atteinte n'est pas suffisante pour lui permettre de faire face à des cataclysmes tel qu'un déluge, par exemple ; aussi, comme les autres races, elle sera rapidement éliminée. Par sa rareté, cette évolution présente suffisamment

d'intérêt pour que je fournisse un rapport à son sujet. Rendons-leur discrètement visite !

— Vite ! dit Maïa, enfin équipée. Dirigeons-nous vers les combattants. »

Ils entrèrent par l'une des brèches.

La lutte avait repris. Comme les soldats de la défense n'avaient pas eu le temps de réorganiser solidement leurs positions, leurs retranchements de fortune avaient cédé aux premiers assauts. De nouveau, ils avaient dû se réfugier dans les couloirs où la lutte devenait plus égale, l'avantage du nombre ne jouant plus. Petit à petit, ils cédaient pourtant du terrain : les réserves d'artillerie commençaient à diminuer, car une bonne partie des nasutés qui n'avaient pas encore pris part au combat étaient murés dans les souterrains. Les barricades qu'ils plaçaient dans les couloirs, les bouchons formés de leurs têtes serrées n'arrêtaient pas longtemps les assaillants dont les soldats-canon, constamment renouvelés, arrivaient en masse dès qu'un obstacle était signalé, le dissolvant sous un feu nourri.

Il s'agissait uniquement maintenant de combats de retardement, comparables à une bataille de rue : chaque couloir, chaque salle était disputée point par point. Inexorablement, malgré tous leurs efforts, l'invasion montait d'étage en étage, s'approchant du cœur de la cité : la cellule du cerveau-dictateur.

Les deux Arcturiens exploraient avec curiosité l'immense construction. Une lueur irréaliste baignait les lieux, qui émanait des parois. Au bout d'un long couloir, ils avaient trouvé des ouvriers occupés à donner la becquée aux soldats épuisés

par le long combat. Puis ils rencontrèrent des salles plus vastes, assemblées entre elles comme les cellules d'une éponge ; là se trouvaient de somptueux jardins, source inépuisable de nourriture. Toutes les parois étaient recouvertes de sortes de mycéliums couleur d'albâtre, portant comme des fruits des pelotes arrondies. On aurait cru se trouver au centre d'un étrange paysage couvert de neige, mais d'une neige qui n'aurait été ni froide ni friable, mais au contraire souple, chaude, douce au toucher. L'air était tiède et saturé d'humidité ; du moins, c'est ce que les détecteurs des scaphandres traduisaient à leurs occupants.

Çà et là, parmi les petits boqueteaux que formaient les mycéliums dressés dont les tiges supportaient de nombreux fruits, on voyait, mollement allongées dans le douillet confort de ce jardin fantastique, les larves toutes jeunes, venant d'éclore des œufs que les nourrices apportaient avec précaution dans cette nursery modèle. Ce spectacle idyllique contrastait violemment avec les combats furieux qui se déroulaient à quelque distance de là.

Les « bébés » plus âgés paissaient tranquillement la nourriture délectable qui poussait sous leurs pattes, tandis que les plus petits tendaient désespérément la tête vers leurs nourrices affairées, quémendant une délicieuse becquée.

Maïa, toujours positive, examina l'étrange végétation composée de deux espèces : la première tapissait les parois, l'autre formait les bosquets portant les pelotes. Le calme qui régnait dans ces nurserys modèles faisait oublier qu'un

combat meurtrier se déroulait à quelques pas de là. Une certaine monotonie s'en dégageait, car le spectacle ne variait guère : les nurses circulaient en un va-et-vient incessant parmi les larves parquées comme des animaux dans un zoo, caressant un nourrisson avec leurs antennes ou léchant consciencieusement un autre. De temps en temps, elles ramenaient au bercail un bébé trop entreprenant, parti explorer le vaste monde.

Ainsi, de salle en salle, survolant comme des fantômes ces lieux où une anormale quiétude ouatée engendrait une sourde angoisse, Maïa et Sprigel arrivèrent au blockhaus central, sorte de casemate aplatie, aux parois dures comme de l'acier qui protégeait le pouvoir central.

Spectacle grandiose, étonnant entre tous que celui du gigantesque cerveau hypertrophié qui y reposait ! Son volume atteignait celui d'un petit aérolithe : plus de 30 000 fois celui d'un ouvrier normal. Son rôle ne se bornait pas à gouverner la cité ; reposant sur un solide thorax muni de dizaines de bouches avides, il assurait la reproduction de l'espèce. Mais que dire aussi de l'affairement et de l'empressement de ses serviteurs ! Des ouvrières déversaient sans cesse l'aliment stomodéal <sup>(1)</sup> dans les gueules du monstre : c'était bien là un nouveau tonneau des Danaïdes. Tout le long du volumineux abdomen qui prolongeait ce thorax, des soigneuses léchaient

---

(1) Stomodéal : aliment régurgité par les ouvrières, partiellement digéré, réservé aux jeunes et au cerveau-dictateur. L'aliment proctonéal (provenant de l'anus) est pris par les travailleurs eux-mêmes.

avec déférence les délectables sécrétions qui s'en écoulaient, tandis qu'à l'autre extrémité les sages-femmes attentives recueillaient toutes les trois secondes les précieux œufs qu'elles transportaient dans les nurserys, dont la tiède température et la saine humidité leur assureraient une rapide transformation en larve dodue.

L'ambiance de ce sanctuaire était oppressante et irréelle. La chaleur ne gênait pas les deux explorateurs, mais bien l'« atmosphère » envoûtante qui régnait dans cette salle. Peut-être les égyptologues des temps passés avaient-ils ressenti une sensation similaire lorsqu'ils pénétraient dans un hypogée inviolé...

« Je ne sais ce qui me prend, annonça Maïa. J'ai du mal à télékinéser. De curieuses images passent devant mes yeux... des formes floues... blanchâtres... Il serait prudent de filer d'ici : ce sont probablement des suggestions hypnotiques.

— Moi aussi, j'ai des hallucinations fugitives. Nos scaphandres ne nous protègent pas... Ce cerveau doit émettre ses ordres avec une intensité terrifiante pour que nos oscillateurs eux-mêmes ne nous soient d'aucun secours. Revenons sur nos pas, c'est plus sage... »

Ils se dirigèrent de nouveau vers les nurserys. Sprigel, qui observait Maïa, voyait avec inquiétude son visage se figer. Elle prenait l'aspect hiératique de certaines statues primitives. Il amplifia au maximum son émission psychique.

« Concentrez-vous sur une seule pensée, rien d'autre... J'ai moi-même un mal fou à repousser ces visions. »

Soudain, il vit avec désespoir la jeune femme

se diriger comme un automate vers une des larves, s'évertuant à la saisir, puis, comme elle n'y parvenait pas, elle s'accroupit à terre, se mettant à bercer un bébé imaginaire.

Sprigel était atterré. Il ne pouvait la libérer de cette empire maléfique. Sous les inhumaines attaques, sa raison fléchissait peu à peu, et sa volonté s'émoussait... Titubant, il s'avança vers la forme prostrée, luttant avec désespoir pour se déplacer. Concentrant ses dernières forces, il réussit à la soulever, l'attirant à lui, puis la saisissant dans ses bras, il se télékinésait lentement au ras du sol, comme un oiseau blessé. La tête lui faisait mal, c'était à croire qu'elle allait éclater. Ses yeux étaient exorbités, et, toujours, sans répit, des formes dansaient devant lui, légères, insaisissables, tandis qu'une voix insidieuse lui conseillait : « Repose-toi, repose-toi..., il fait si bon ici... Dépose ton lourd fardeau... »

Têtu, il progressait quand même, mètre par mètre, traversant sans les reconnaître les salles immenses qu'il avait parcourues à son arrivée. La sueur ruisselait sur son visage. Se concentrant sur sa tâche, il se répétait sans cesse : « Ne pas voir..., ne pas penser... Je veux sortir d'ici..., sortir d'ici... sortir... MAIS PAR OÙ ? »

Il était perdu... Fallait-il prendre ce couloir à gauche, ou bien au contraire filer tout droit ? « Repose-toi, mais repose-toi donc », conseillait la voix tentatrice. Allait-il obéir et se coucher à terre, comme Maia tout à l'heure ? Indécis, il s'arrêta, prêt cette fois à succomber à la tentation maléfique. C'est alors qu'il entendit retentir une voix impérieuse.

« Commandant, ici Moërl, répondez ! Avez-vous besoin d'aide ? Répondez-moi ! »

Comme un talisman magique secoue un enchantement, la voix avait dégagé le cerveau de Sprigel des nuées qui l'enveloppaient. Il secoua la tête, comme s'ébrouant, puis, branchant son émetteur au maximum de puissance, il hurla :

« Ici, Sprigel. Je suis toujours dans la cité. Sous le coup d'une attaque psychique tendant à annihiler ma volonté. Maïa a été subjuguée par cette puissance néfaste, j'ai pu résister à grand-peine, je la transporte à travers les nurserys, me dirigeant vers les couloirs d'entrée, mais je suis perdu. Envoyez à ma rencontre un robot avec un isolant contre les émissions neuroniques. Ici, Sprigel ! Terminé.

— Ici, Moërl... Je suis bien heureux de vous entendre, commandant. Nous étions inquiets, il y a dix minutes que nous vous appelons sans cesse. Nous vous envoyons le robot demandé. Terminé... Tenez bon, commandant !...

— Je me repose maintenant à l'intersection de deux couloirs, j'attends votre robot. J'émetts une onde-guide pour lui indiquer le chemin. Les attaques ont cessé depuis que je suis en liaison avec vous. Il est probable que la casemate dictatoriale où nous étions tout à l'heure est parfaitement isolée contre toutes les ondes et les radiations. C'est ce qui explique que vous n'avez pas pu nous joindre. Terminé.

— Ici, Moërl. Vous avez sûrement raison, commandant. Mais ce silence nous semblait anormal, et nous étions sur le point d'envoyer une expédition à votre secours ! D'autant plus que la bataille

continue à faire rage et que la défense est débordée. Vous auriez pu avoir une panne et tomber dans les mains d'un commando.

— Ici, Sprigel. Je vous interromps, car j'aperçois le robot au bout du couloir de droite. Tout va bien. Je termine mon émission. A bientôt ! Terminé. »

En effet, le robot, chargé d'une résille de fils dorés, approchait rapidement, se guidant sur l'émission de Sprigel. Dès qu'il fut à sa portée, le commandant saisit l'isolant et s'en recouvrit, s'assurant ainsi une totale protection contre toute émission dangereuse, puis il ordonna au robot de se charger de Maïa, toujours sans connaissance. Ils se dirigèrent ensuite vers la sortie, sans qu'aucune perturbation ne se manifestât plus dans ses pensées.

Sprigel ne prêta qu'une attention distraite aux combattants qui se rapprochaient de la cellule dictatoriale. Il lui semblait que Maïa reprenait ses esprits : elle se frottait les yeux comme si elle s'éveillait d'un profond sommeil, et étirait ses bras et ses jambes.

Bientôt elle gémit doucement, et, secouant la tête, s'écria :

« Oh ! que j'ai mal à la tête ! Que m'est-il arrivé ? Je suis épuisée... Où suis-je ? »

— Tout va bien, ma chère ! Nous revenons aux nacelles. Nous sortons de cette termitière dont l'exploration nous a donné bien des émotions. Le cerveau qui commande cette communauté vous avait saisie sous son emprise, et, vous assimilant à une ouvrière nourrice, vous ordonnait de soigner les larves des nurserys. Mais tout est revenu en

ordre. Nous voici maintenant au grand jour, enfin sortis de cette immense bâtisse. Voyez en dessous de nous : la plaine est noire de soldats qui montent à l'attaque : ils vont se charger de nous venger de la peur que nous avons eue : le sort de cette cité va être rapidement réglé ! »

Ainsi se termina l'exploration de cette planète occupée par des monstres peu sympathiques...

L'expédition revenue au complet à bord du *Sirius*, il appartenait à Sprigel de tirer la leçon de toutes les observations recueillies. Nous le retrouverons donc dans sa cabine, rédigeant son rapport en jouissant de la calme atmosphère de ce cadre familial. La conclusion en était simple : *Très honorés Maîtres,*

*Il apparaît que nous explorons actuellement un monde qui évolue temporellement à l'inverse du nôtre : ici le futur devient passé. Le progrès n'existe plus, toutes les sciences, tous les arts sans exception régressent. J'ai pu noter, çà et là, quelques sursauts momentanés : ils sont toujours restés sans suite. Nous avons pu observer sur le chemin du retour l'écrasement d'un astéroïde sur un monde occupé par des hominiens, d'énormes ravages et un raz de marée se sont produits, il leur a fallu subir passivement le phénomène, quelques rares individus en ont réchappé dans des embarcations de fortune. A quelques parsecs de là, une chute d'activité stellaire a entraîné une baisse de température atteignant une proportion telle que tous les océans se sont transformés en glace. Les animaux couverts de fourrure ont survécu, les autres sont morts de froid. Rien ne protège plus mainte-*

nant les habitants des planètes à glaciations cycliques. Notre prochain objectif se situe à 300 millions d'années. Je me propose ensuite d'explorer sur 600 millions, 800 millions, un milliard, deux, quatre, puis jusqu'à la création de l'univers, aux environs de 12 milliards, s'il le faut. C'est seulement là que je pense pouvoir trouver le facteur décisif qui préside aux phénomènes cosmogoniques. J'assure mes honorés Maîtres de ma sincère vénération. Signé : SPRIGEL, Commodore.

Ce rapport terminé, Sprigel quitta sa cabine avec un soupir de soulagement, pour aller rejoindre ses amis et son fidèle second au réfectoire du bord. Une découverte étonnante l'attendait là-bas.

Dans l'immense salle où l'équipage et l'état-major se réunissaient tous les jours à midi précis pour déguster l'excellent ordinaire du bord, l'atmosphère était très gaie, et les conversations allaient bon train.

A son entrée, le garde-robot posté à la porte cria :

« Télé...STOP ! »

Instantanément tous les convives s'immobilisèrent au garde-à-vous et le silence se fit. On aurait entendu un méson se désintégrer. Répondant au salut de ses hommes, il s'avança d'un vol décidé vers la table annulaire dressée au centre de la pièce. Là, sur une sorte d'estrade surélevée siégeaient l'état-major et les passagers de marque, en l'occurrence les savants et leurs assistants en mission à bord. Arrivé à sa place, il ordonna : « Télé... Libre », puis souhaita poliment bon appétit à ses invités. Maïa, qui siégeait

à sa gauche, toujours aussi ravissante, son joli visage éclairé d'un radieux sourire, interpella Sprigel en ces termes :

« J'étais en train de raconter à mon amie Dirina mes mésaventures avec le cerveau-dictateur. Elle était très intéressée par l'étendue de son pouvoir psychique. »

Dirina l'interrompt en affirmant :

« Oui, ce n'est vraiment pas gentil de votre part de me laisser à bord pendant vos explorations, commandant ! J'ai raté là une occasion unique : pensez donc ! Une entité psychique arrivant à commander le cerveau humain, c'est extraordinaire, absolument unique. Nous utilisons bien des projecteurs pour calmer des foules lors d'une émeute, ainsi que des projecteurs pour faire les cours hypnopédiques aux enfants, ou encore des hallucinosolidographes qui matérialisent les formes que revêt la peur dans le subconscient, mais tous ces appareils sont très encombrants et lourds. Or, si j'en juge par les récits de notre amie, le cerveau des chydesinsectoïdes ne devait pas atteindre le mètre cube, ce qui, étant donné le nombre des organes annexes qui s'y trouvent pour la vision, l'audition, le langage, etc., ne laisse que peu de place à l'émetteur en question ; il n'occupait sûrement pas plus de trente centimètres cubes, j'aurais donné mon bras droit pour pouvoir l'étudier sur place ! »

Un peu étonné par ce flot de paroles, Sprigel écoutait en souriant, laissant passer l'orage. Il pensait à part lui que le tempérament méridional des habitants des planètes du Lion était quelquefois un peu lassant, et qu'il y avait de quoi se

trouver complètement abruti à vivre avec des individus doués d'une telle volubilité. Courtoisement, il attendit qu'elle ait terminé et la consola :

« Ma chère Dirina, je conçois volontiers que vous soyez déçue. Croyez bien que si j'avais pensé un instant être le jouet d'une pareille créature, je vous aurais demandé de nous accompagner. Vous m'auriez sûrement été d'un grand secours. Mais cela ne se renouvellera pas : puisque vous représentez la section de psychologie, il ne tiendra qu'à vous de vous joindre lors du prochain voyage à notre amie Diana, linguiste distinguée qui nous accompagnera. Comme notre temps est limité, je crains que vous ne puissiez pas vous livrer à des études approfondies : il faudra vous résoudre à attendre une autre expédition.

— Oh ! vous savez, commandant, répliqua Dirina en minaudant, je n'en demande pas tant, c'est tellement aimable à vous de me permettre de vous suivre autrement que sur les écrans du bord. En vous accompagnant, je pourrai me livrer à de passionnantes observations. »

L'incident se trouva ainsi clos.

L'ordonnance du repas se déroulait normalement. Un certain faste y présidait : les plats, variés et de présentation soignée, étaient présentés au commandant avant d'être servis. Toutes les ressources du bord étaient utilisées pour leur donner un éclat spécial et les rendre particulièrement attrayants. Les uns, phosphorescents, brillaient de lueurs magiques. Les autres comportaient des systèmes hydrauliques, avec toute une combinaison de canalisations produisant des fontaines

lumineuses agrémentées de personnages animés. D'autres encore, translucides, montraient par transparence des animaux miniatures présentant tous les signes de la vie. Tous, bien entendu, se déplaçaient seuls, silencieusement dirigés par des majordomes placés aux angles de la salle. Chaque convive se servait au passage en déplaçant une réglette graduée qui découpait automatiquement la part désirée. Des boissons variées, somptueusement présentées dans des flacons cristallins aux couleurs chatoyantes, se déplaçaient, tentateurs, parmi les convives auxquels ils servaient à boire sur simple demande de leur part.

Sprigel, lui, tout en dégustant son plat favori : des foies gras synthétiques à la confiture de framboises, observait discrètement les convives comme il en avait l'habitude. C'était l'un de ses moyens favoris pour connaître l'atmosphère du bord. Une de ces petites marottes, de ces légers travers qui soulignent la personnalité d'un individu. L'éclat des voix, l'animation des conversations, lui indiquaient mieux que tous les rapports de la section de psychologie sur l'état du moral des hommes et des officiers. Son ouïe exceptionnellement fine et ses capacités psychiques développées lui permettaient de saisir des conversations tenues à voix basse, et de percevoir les messages télépathiques de très loin.

Ce jour-là, tout lui paraissait normal. Cycloser lui-même était particulièrement en forme et très gai. Si gai même que cela parut curieux à Sprigel qui se prit à penser que la gaieté de son second, homme taciturne et pondéré s'il en fut, devait être forcée.

« Ma parole ! il cache quelque chose. Ne serait-il pas tombé amoureux de Dirina ? songea-t-il en riant dans son for intérieur. Deux membres de l'état-major cultivant la romance... Quelle curieuse coïncidence ! »

Il continua discrètement à l'observer. Soudain, son attention se tendit.

Cycloser venait de lui faire un signal secret de reconnaissance signalant. « Message urgent à transmettre. »

Ce langage par signes, connu seulement des officiers supérieurs de la flotte, permettait en cas de capture la transmission discrète de courts messages. Il comportait des mouvements de la tête, des sourcils, des oreilles, qui, accomplis dans un ordre déterminé, formaient de petites phrases. Sprigel gardait un bien mauvais souvenir des heures de cours hypnopédiques qu'il avait dû suivre pour les apprendre lors de son accession au capitanat, mais il avait eu souvent à se féliciter de cette sage mesure.

« Reste maintenant à prendre contact avec Cycloser sans attirer l'attention, ronchonna-t-il. Il n'est pas question de le joindre dans un couloir, pas plus que dans le poste de pilotage... Le mieux serait de l'appeler au rapport dans ma cabine : c'est l'endroit le mieux protégé contre les indiscrets. Quel prétexte vais-je bien pouvoir invoquer ? Voyons un peu... Si je faisais semblant de vouloir faciliter son flirt avec Dirina ? C'est cela !... Je vais les inviter avec Maïa à prendre dans ma cabine un aérosol de derrière les cornues tout en leur passant un de mes enregistrements télésolidosiques. »

Prenant un air détaché, il poursuivit à haute voix :

« Je vais féliciter le chef : ce repas était exquis. On peut vraiment dire de lui, selon la vieille formule, qu'il met les petits plats dans les grands. Tenez, Cycloser, je vais vous faire une honnête proposition, venez dans ma cabine. Dirina et Maïa nous accompagneront et nous pourrons couronner ce déjeuner par quelques bouffées d'un aérosol extra dont vous me direz des nouvelles ! »

Cycloser, affectant d'être surpris et flatté de cette invitation, sourit aimablement, rougit un peu et assura :

« Voilà exactement ce qui me manquait, commandant : un bon aérosol... Cependant, je ne voudrais pas être indiscret...

— Mais pas du tout, voyons !... jeta Sprigel. Je vais en même temps vous montrer quelques vues que j'ai récemment enregistrées. »

Offrant le bras à Maïa dans un geste de déférence surannée, il se dirigea alors vers sa cabine, répondant en sortant au salut un peu goguenard de ses hommes qui décidément trouvaient que le « patron » ne se débrouillait pas si mal avec ses invitées. Cycloser les suivait, devisant joyeusement avec Dirina.

Nous retrouverons nos amis confortablement installés dans la cabine du commandant, contemplant avec intérêt les vues splendides qui se déroulaient sous leurs yeux, les commentant d'exclamations flatteuses pour l'art consommé de l'opérateur, tout en humant voluptueusement les bouffées d'un aérosol d'actam polymérisé grande réserve.

« Ce coucher de soleil sur une mer de glaçons d'ammoniaque et de méthane est une splendeur, assura Dirina, et quelle merveilleuse idée d'avoir pris en premier plan un défilé de Tarbots marchant en file indienne : vous avez obtenu un magnifique contre-jour !

— Ce n'est pas mal, en effet, reconnut modestement le commandant, mais c'est simplement un heureux hasard ! Toutes ces vues ne sont pas malheureusement de la même qualité.

— Pas mal est trop modeste, commandant, affirma Cycloser. Cet enregistrement est digne de concourir pour le prix annuel des amateurs ! Vous emporteriez sûrement la médaille : vous avez réussi là une telle harmonie de teintes !...

— Pensez-vous, Cycloser ! vous me flattez, j'ai vu bien mieux dans le genre. Des vues d'un anneau planétaire comme celui qui s'est formé sur la planète des Portuliens, par exemple. Ah ! quel dommage que ces explorations ne nous laissent pas plus de loisirs ! Que d'occasions sont ainsi perdues ! »

Dirina l'écoutait en souriant, et murmura à Cycloser :

« Lieutenant, vous devriez demander au commandant de vous donner des leçons. Je suis sûr qu'il s'en ferait un plaisir, à votre prochaine permission au retour de ce raid peut-être ?

— Vous accepteriez, commandant ? interrogea Cycloser.

— Mais certainement. Sauf événement exceptionnel, nous devrions avoir un bon mois de repos à notre rentrée sur Arcturus III. Si vous le désirez, je pourrai vous guider un peu, nous irons chasser

ensemble des images dans la galaxie. Quelle pitié que les voyages temporels soient soumis à des autorisations spéciales ! Il est pratiquement impossible de rencontrer des formes de vie primitive sauvage dans notre univers : il est trop vieux ! Tant pis, nous nous rabattons sur des vues plus classiques. »

La soirée se déroula fort agréablement ainsi en discussions diverses.

Au moment de prendre congé, Sprigel, comme prévu, retint Cycloser en prétextant :

« Pendant que je vous tiens, Cycloser, je vous garde encore un peu. Vous m'excuserez, Dirina, il vous rejoindra dans quelques instants. Je voudrais mettre au point avec lui quelques affaires courantes restées en suspens.

— Entendu, commandant. Et merci pour cette charmante soirée. A tout de suite, Cycloser. »

Restant un instant sur le pas de sa porte, le commandant s'assura du départ de ses deux invitées, les regardant s'éloigner dans le couloir : elles jacassaient comme des pies. Il leur cria, sarcastique : « Ne faites pas tant de bruit ! Vous allez vous faire arrêter par une patrouille ! »

Puis, lorsqu'elles eurent disparu, il retourna sur ses pas, fermant soigneusement la porte, et, après avoir invité Cycloser à s'asseoir, l'interrogea :

« Que se passe-t-il, lieutenant ? Rien de grave, j'espère ?

— Voilà, mon commandant, vous jugerez par vous-même. Depuis notre combat avec le Sterss, je n'ai cessé de me creuser la tête, me demandant comment il avait bien pu faire pour nous rejoindre dans le vide alors que nos détecteurs nous assu-

raient que rien ne nous suivait. Aussi, ai-je épluché soigneusement les rapports de garde m'assurant qu'aucun fait intéressant ne m'avait échappé. J'ai aussi contrôlé les feuilles de présence des astronautes et des savants appelés à approcher nos centrales radio. C'est ainsi que j'ai pu découvrir un fait troublant : un membre de l'équipage est venu à plusieurs reprises, sous des prétextes divers, dans la salle des solénoïdes, juste derrière le tableau central d'émission. D'après son ordre de mission, cet individu devait vérifier les circuits, mais, en vérifiant les doubles, je n'ai rien trouvé de tel : cet ordre était faux. Jamais personne ne lui a rien ordonné de semblable. J'ai alors fouillé soigneusement la salle des solénoïdes en m'aidant d'un contrôleur de champ : il y avait une fuite. Oh ! pas grand-chose. Un faux câble branché sur le fil principal d'alimentation. C'était si bien fait que j'ai dû contrôler le plan de l'installation pour en être sûr. Pas de doute : c'était bien une imitation. Pour ne pas attirer l'attention, je n'y ai pas touché, mais, sur mon ordre, la section de physique en a pris un cliché aux rayons pénétrants. On m'a donné la photo il y a une heure : c'est un émetteur radio. D'après Ondouin, c'est très perfectionné ; pas besoin de s'en approcher pour émettre ou recevoir un message. Le type qui s'en sert possède un microrelais qui lui permet de le faire à distance.

— Mais, qui est-ce, à la fin ? coupa Sprigel.

— Vous n'allez pas le croire, commandant, c'est Ricew.

— Ricew, pas possible ! Moi qui avais toute confiance en lui ! Comment se fait-il que les

services de contrôle psychique ne l'aient pas découvert ?

— C'est un point qui m'a aussi paru étonnant. J'en ai parlé discrètement à Dirina. Elle s'est renseignée auprès de Diana, spécialiste de cette question, paraît-il. D'après elle, le seul moyen pour y échapper, c'est d'avoir un second cerveau distinct du premier. Ainsi, lorsqu'il subit un contrôle, sa personnalité n° 1, tout semble normal, car son deuxième cerveau est au repos à ce moment. C'est un nouveau tour de ces maudits Sterss : ils ont réussi à nous envoyer un espion, malgré le secret qui entourait notre expédition.

— Incroyable ! Cycloser. Si un autre que vous m'avait appris cela, je ne l'aurais pas cru ! Toutes mes félicitations. Voilà qui va vous valoir de l'avancement.

— Oh ! vous savez, commandant, je ne me fais pas trop d'illusions. Les « rampants » et le personnel des états-majors sont mieux placés que nous pour faire valoir leurs mérites. Nous autres, les « cerveaux brûlés », sommes un peu oubliés.

— Heureusement qu'il y a encore des officiers comme vous, Cycloser. L'Union Galactique en a bien besoin ! Mais revenons à votre découverte : vous allez prendre de strictes mesures de surveillance, il ne faut pas le démasquer tout de suite pour voir s'il a des complices. Faites cela discrètement, je vous fais confiance, mais ne le perdez pas de vue un instant. Quant à moi, je vais partir comme si de rien n'était, il ne faut pas éveiller ses soupçons. Vous mettrez au repos tous ceux qui m'ont accompagné dans la dernière exploration, cette mesure de faveur est très plausible. Ma

parole ! Tout cela me rappelle ma jeunesse, quand je fréquentais les maisons de jeu : il m'arrivait de jouer à l'espion. On donnait un scénario se déroulant dans une ville quelconque, avec quelques indices. Pour gagner, il fallait trouver le coupable, le paralyser avec un pistolet spécial (c'était un robot) et le ramener prisonnier... Vous auriez été de première force à ce jeu, lieutenant. En attendant, voici ce que je propose. Vous lui ferez avaler des aliments marqués par radio-activité : sa position nous sera ainsi toujours connue. Ensuite, tentez de placer des sondeurs psychiques au-dessus de sa cuve ionoéchangeuse. Faites très attention, l'un de ses cerveaux reste sûrement éveillé quand l'autre se repose. Enfin, établissez des barrages énergétiques autour de sa cabine... Pendant que vous y serez, qu'un robot invisible équipé d'un vibreur temporel le suive aussi... Je crois que ces mesures suffiront. Qu'en pensez-vous ?

— C'est parfait comme cela, commandant. Pour ce qui est du robot..., c'est déjà fait. Je ne pouvais pas le laisser sans surveillance.

— Eh bien, tout me paraît réglé. Cette fois-ci, mon absence sera sans doute plus longue ; j'espère que vous n'aurez pas d'ennuis pendant ce temps : j'ai l'intention de pousser mon exploration aussi loin que possible... Voyez-vous, mon vieux, si chacun, dans sa petite zone particulière, agissait avec la même perspicacité et le même sens du devoir que vous, je ne serais pas aussi inquiet sur la suite des événements ! Car nous devons faire face à la pire des guerres, sans y être préparés. Puissance Unique ! il y en a pourtant eu

de toutes sortes à travers les âges... D'abord les batailles à l'arme blanche, avec sa parade, l'armure ; ensuite les fantassins, surclassés par la cavalerie plus mobile. Puis l'homme inventa l'art d'envoyer au loin des projectiles avec frondes et arcs, et, mieux encore, avec des « armes à feu ». Il crée alors pour se protéger le château fort, puis des constructions plus solides : lignes fortifiées ou mur prétendument infranchissables. L'aviation, les missiles portèrent la guerre sur les arrières de l'ennemi, se jouant de ces barrières. Que d'innocents périrent dans les ruines des villes incendiées !... Tout cela n'était pourtant que plaisanterie en comparaison des armes atomiques. Nos ancêtres encore parqués sur Sol III évitèrent de justesse un suicide collectif, et la paix régna un moment. Mais le Génie de la guerre se réveilla après la conquête des planètes de Sol, et des étoiles les plus rapprochées. Des frictions se firent vite jour entre les systèmes planétaires locaux : la longueur des communications enleva au gouvernement mondial toute possibilité de contrôle réel. Cette fois, on entrechoqua des planètes en perturbant leur orbite ; on vit même des insensés transformer des étoiles en novae... Sous l'égide du Grand Conseil et de ses vaisseaux plus rapides que la lumière, le calme revint. Cette trêve devait être éternelle... Fol espoir ! Un jour, un astronef explorant les confins galactiques disparut. Avec lui une nouvelle page de l'histoire était tournée : la lutte contre les Tracks débutait. Finies les concentrations massives d'appareils, les armadas luttant dans les espaces intersidéraux. Le démon qui créa cette race lui avait donné en partage le

don inné de la biologie. Nous nous sommes trouvés face à face avec une civilisation totalement différente de la nôtre, considérablement plus avancée dans tous les domaines se rattachant à la vie. C'est ainsi que nous devons faire face à d'insidieuses attaques menées au cœur même de nos cités par des êtres nous ressemblant en tout point, qui ne sont que des leurres cachant sous leur fallacieuse apparence des ennemis redoutables, je veux parler de ces Sterss qui nous ont fait tant de mal ! C'est pourquoi, une fois de plus, toutes nos conceptions stratégiques doivent être révisées. A côté des mesures classiques telles que blocus de la galaxie des Sterss, patrouilles d'astronefs, etc., il faut nous préparer psychologiquement à une lutte plus dure. Parmi tout notre arsenal, une seule arme se montre véritablement efficace : c'est le robot spécial à invisibilité contrôlée. Il est muni d'un analyseur vital qui lui permet de déceler un Sterss, à moins, bien entendu, qu'il ait deux cerveaux comme Ricew ! Heureusement la structure qu'ils adoptent pour se travestir est en général plus grossière. De ces robots dépend l'issue de la guerre, car, même si la patrie des Sterss était détruite, tous les espions déjà installés chez nous survivraient et pourraient poursuivre leur œuvre. Le problème est de les déceler pour les détruire. A bord, c'est chose assez facile heureusement, mais il n'en est pas de même sur nos planètes d'origine : là, tous les citoyens ne se rendent pas compte du danger qui les menace. Une véritable révolution dans nos façons de penser serait nécessaire, chaque individu devrait se considérer comme mobilisé et agir en consé-

quence. Le Grand Conseil aurait dû inculquer à chaque citoyen le sens de ses responsabilités, comme à un soldat mobilisé sur place. La crainte de trop perturber les habitudes prises l'arrête. Espérons qu'il n'attendra pas trop !

— Commandant, répliqua Cycloser, je vous remercie de la confiance que vous m'accordez en m'éclairant ainsi de vos précieux conseils. Mais je souhaite que ce ne soit pas là votre testament politique ! Vous n'avez pas de fâcheux pressentiments ?

— Pas du tout, mon cher, mais vous savez bien qu'une expédition comme celle que je vais entreprendre demain matin n'est jamais de tout repos ! Je désirais simplement m'assurer que vous partagiez bien mes opinions, afin que quelqu'un poursuive mon action dans le cas où je disparaîtrais fortuitement.

— Alors, commandant, soyez tranquille ! Je suis entièrement d'accord avec vous sur toutes ces choses.

— C'est bien. Comme cela je suis tout à fait tranquille. Maintenant, rejoignez vite Dirina, elle doit se demander ce que vous faites. Moi, je vais me reposer. La journée de demain, ainsi que celles qui suivront, seront fatigantes. Préparez les vedettes pour huit heures, notifiez, à tous les techniciens qui m'accompagneront, l'heure du départ et la durée de ce voyage. Voici leur liste. Maïa en sera. A demain, Cycloser, bonne fin de soirée !

— A demain, mon commandant. »

## CHAPITRE VII

### DERNIÈRES TRACES DE VIE

A TROIS CENTS millions d'années de son second encore tout ému des confidences du « patron », Sprigel contemplait la planète dont approchait sa petite flottille. Comme de coutume, elle avait été sélectionnée parce qu'elle représentait le « degré moyen d'évolution ».

Elle brillait sereinement aux rayons de son étoile, semblable à une grosse émeraude. Les détecteurs signalaient une luxuriante végétation à base de chlorophylle, une faune très vivace, mais d'une évolution intellectuelle pratiquement nulle. Les relevés techniques montraient que l'atmosphère, la température, la teneur en eau étaient voisines des normes nécessaires à la vie humaine. Les vues transmises par la télévision d'un missile d'exploration montraient un paysage correspondant au Jurassique. Une bonne partie des animaux observés sur les mondes âgés de 200 millions d'années avaient disparu : on ne retrouvait pas trace des Mammifères, par exemple.

A leur place, grouillant avec une colossale vivacité, se développaient des Dinosauriens, des Lépidosauriens, Ichtyosaures, Crocodiliens, Ptérodactyles, Sauroptérygiens et autres Chéloniens. La vie quittait les continents, et retournait au milieu aquatique.

En ce qui concerne les végétaux, des groupes jadis florissants tels les Angiospermes, faisaient place aux Fougères, Sigillaires, Lépidodendrons. Il serait d'ailleurs plus juste de dire que les Angiospermes, plantes à graines cachées, s'éteignaient, le climat leur étant défavorable ; partout, ce n'étaient qu'énormes plantes, qui emplissaient l'atmosphère de senteurs aromatiques fidèlement rapportées par les écrans de télé. Sans aucun doute, l'évolution suivait à l'envers la route parcourue jadis, remontant en se simplifiant vers l'origine de la vie.

Maïa ne se sentait plus de joie à voir revivre sous ses yeux les êtres les plus rares qui n'étaient, dans son temps, que parcimonieusement représentés dans les musées par quelque rameau, ou par quelque débris d'ossement. Elle trépignait littéralement, comme une enfant, en désignant du doigt les visions fugitives qui passaient sous leurs yeux.

« Voyez, criait-elle en désignant un monstre au corps d'éléphant doté d'une énorme queue et d'un cou démesuré, c'est un iguanodon qui dévore tranquillement son petit déjeuner de feuilles de gingko. Vous savez, malgré son air de grande brute, il n'est pas méchant ! Strictement végétarien... Comme il est très gros et lourd, il ne quitte pas beaucoup les rives des lacs et cours

d'eau, ne montrant souvent que sa tête minuscule au bout de son long cou. Il mâche et remâche sans cesse les algues et les plantes aquatiques qui forment son menu habituel. Des tonnes de végétaux sont nécessaires pour rassasier un tel appétit... Et là-bas, regardez..., cette espèce de tank, c'est un triceratops ! Une masse sans cervelle comparable aux rhinocéros de jadis. Quand il charge, il ne doit pas faire bon se trouver devant ses trois cornes frontales. »

Désignant ensuite une sorte de paravent qui ondulait parmi les hautes herbes, elle s'exclama :

« Voici même un édasophaure ! Son long corps de crocodile porte des épines dorsales hyperdéveloppées qui, reliées par une membrane, forment cette curieuse crête. Au-dessus de lui, nichés dans ces falaises, voici des ramphorynques, sortes d'énormes chauves-souris carnivores ; leur vol silencieux est guidé vers leur proie par des ondes semblables à celle du radar. Ils ont une queue filiforme, terminée par une pointe lancéolée qui fait bien cinq mètres au total ; leur envergure, ailes déployées, est de trois mètres. »

Un nuage de poussière s'élevait de la lisière des hautes herbes, et d'inquiétantes créatures en surgirent : Maïa ne fut pas embarrassée pour autant.

« Ces massifs individus, pareils à des blocs de rochers en mouvement, sont des stégosaures ; leur dos supporte une ligne d'immenses écailles, et leur queue puissante est garnie de longues épines, ils s'en servent comme un scorpion de son dard. Mais il y en a trop, je vais renoncer à tout vous nommer ! Ces sortes d'autruches qui traversent

cette plaine en bondissant sont des struthiomimus, des reptiles adaptés à la course. Ces énormes herbivores, paresseusement étalés sur la grève de l'océan, avec un bec semblable à celui des ornithorynques, sont des trachodons. Regardez maintenant dans l'océan le féroce kranosaure aux dents acérées, il poursuit un élasmosaure, sorte de grand serpent à nageoires ; et là-bas des Ichtyosaures, effrayés par le bruit de cette poursuite, s'enfuient en bondissant comme des dauphins. Oh ! je donnerais bien dix années de ma vie pour pouvoir étudier une planète comme celle-ci, c'est un paradis pour les paléontologistes !

— Je comprends vos sentiments, Maïa, mais soyez tranquille : le Grand Conseil enverra sûrement des missions pour étudier à fond ces mondes nouveaux et saisir sur place le mécanisme qui préside à l'évolution des races, confirmant ainsi les théories actuelles ou les infirmant. Je crois qu'il vous sera aisé de faire partie de ces expéditions. En attendant, il nous faut quitter cette planète pour aller encore plus loin : les données recueillies sur son climat, sa faune et sa flore confirment que nous sommes bien à l'ère secondaire des astres de ce type. Attention, nous partons. Destination : 650 millions d'années. »

Les turbines vrombirent, les vedettes faisant route inverse regagnèrent l'abri du vide absolu d'où elles bondirent de 350 millions d'années dans les profondeurs du temps.

Profitant du calme pendant le trajet, Vortex, le spécialiste des questions temporelles, fit part de ses réflexions à Sprigel :

« A la lumière de ces sondages, je crois qu'il est

bon de souligner que seule la tendance générale de l'évolution est inversée. Voyez-vous, commandant, vous n'avez remarqué nulle part d'inversion totale du temps en ce qui concerne les phénomènes biologiques ou physiques se déroulant à petite échelle. Je m'explique. Prenons pour exemple votre avant-dernière exploration. Si le temps était exactement et totalement inversé, vous n'auriez pas constaté que les œufs sortaient du Cerveau reproducteur. Les naissances, dans ce cas, auraient lieu dans les cimetières : les corps, au lieu de s'y décomposer, reprendraient forme petit à petit, et un beau jour, surgiraient du sol, prêts à vivre, mais de la vieillesse à l'enfance. J'attire votre attention sur ce point : ils naîtraient à l'état de vieillards. Puis, redevenus enfants, se transformeraient en nymphes et en œufs qui seraient rapportés à leur mère pour qu'elle les réassimile. Pour eux, la mort serait la dissolution dans l'abdomen maternel. De même, les cycles physiques seraient inversés, ils ne fourniraient plus d'énergie, mais en recevraient, vous auriez vu les ouvrières retirer la nourriture de la bouche du monstre et lui rapporter ses déjections. L'alternance du jour et de la nuit, le déroulement des saisons, seraient aussi troublés. En règle générale, tous les phénomènes matériels seraient inversés : le feu s'allumerait à partir de ses cendres, les cours d'eau remonteraient à leur source. Jusqu'ici, vous n'avez rien constaté de tel pour les événements de petite envergure. Tout semble se dérouler comme de coutume. Seuls les cycles évoluant sur de longues échelles temporelles se montrent touchés. Les planètes froides et désertes

se réchauffent, hébergent la vie, puis retournent au sein de leur étoile mère. Celle-ci, de son côté, doit passer de l'état de naine rouge à celui de géante bleue. De même les races animales, au lieu de se perfectionner, régressent, perdant petit à petit leurs acquisitions : leurs corps dégénèrent au cours des âges. Je vais me permettre de faire un apologue, comparant le cours du temps à celui d'un fleuve — image classique. Eh bien, auparavant, il descendait normalement de la source à la mer ; maintenant, il remonte son cours. Toutefois il faut noter qu'ici comme chez nous, il y a des moments où, dans la masse des eaux, de petits mouvements de convection peuvent donner l'impression d'un changement de marche, local, bien entendu. L'ensemble des eaux poursuit toujours sa route inexorablement par rapport aux rives qui restent fixes. Pour des individus rencontrés au hasard sur une planète, vous ne constaterez rien d'anormal, pourtant leur race est animée d'un mouvement d'ensemble qui les fait retourner à la source de la vie. C'est ainsi que vous avez noté une inversion des phénomènes galactiques, mais seulement en les observant « de la rive » sur une large échelle temporelle. Pas pour de courts sondages.

— Voilà une mise au point qui s'imposait, constata Sprigel. Je saisis mieux le déroulement des événements... Rédigez un rapport sur cette question, j'espère qu'il sera aussi clair que cet exposé, mon cher Vortex.

— Entendu, commandant, je ferai mon possible. »

Cette fois encore, l'aspect de l'univers au point d'arrivée des vedettes dans le cosmos galactique, n'avait pas beaucoup changé. C'était toujours le même spectacle de soleils entraînant leur cortège de planètes dans les spires des nébuleuses. Au contraire, l'examen des comptes rendus donnés par les détecteurs biologiques montrait une nouveauté : les trois quarts des planètes examinées ne supportaient plus d'êtres vivants !

« A défaut d'autres découvertes, remarqua Ixel, l'expert chimique de l'expédition, notre amie Maïa pourra probablement observer sur place les premières formes de vie, nos lointains ancêtres à tous.

— Oh ! vous savez, mon cher, leur processus de formation est bien connu ! Evidemment quelques prélèvements aux fins d'analyse pour confirmer nos théories à ce sujet seraient utiles, mais je ne voudrais pas importuner ni retarder le commandant qui doit avoir d'autres préoccupations en tête.

— Si vous le désirez, Maïa, assura Sprigel, vous pouvez à loisir aller remplir vos éprouvettes. Le Grand Conseil désire avoir une idée claire des événements et du déterminisme qui préside à leur déroulement, afin de pouvoir, par la suite, envoyer des expéditions pour élucider les points paraissant anormaux. Il est donc utile de vérifier un peu comment cela se passe sur place, dans le détail : ces incursions ne constituent pas un retard, elles font partie de ma mission. Plus tard, lorsque toute vie aura disparu, nous ferons appel aux techniciens de physique et de chimie : pour l'instant la parole est aux biologistes.

— Merveilleux ! commandant. Je n'osais en espérer tant : je pensais que vous auriez peut-être recours aux robots pour effecteur des prélèvements, et je le regrettais un peu : souvent, ils ne font pas preuve du discernement que l'on est en droit d'attendre d'eux. Les cybernéticiens nous promettent beaucoup, la réalité est moins brillante. J'ai été souvent déçue par les échantillons ramenés, ainsi que par les vues prises. D'ailleurs, je crains que la planète choisie pour notre randonnée ne soit sujette à de fortes perturbations électro-magnétiques, ce qui entraverait leur fonctionnement. Qu'en pensez-vous, Ondouin ? interrogea Maïa.

— Je suis de votre avis. Cette planète est éclairée par une étoile de type G d'une température de 6 000 degrés, les formations nuageuses sont pour ainsi dire inexistantes, et les ultra-violets pénètrent jusqu'au sol. L'ionisation de l'atmosphère est grande, et de fréquents orages y éclatent. Voyez, les appareils de mesure indiquent que la couche gazeuse est de faible épaisseur, les rayons cosmiques passent et irradient le sol. Tous ces phénomènes accroissent la réactivité des corps chimiques et favorisent la production de grosses molécules, particulièrement dans les océans où le milieu aqueux est plus favorable. Cet endroit est bien choisi pour étudier la naissance des premières forces vitales... Mais notre amie Maïa vous en parlera mieux que moi...

— Mieux, certainement pas, mais c'est plus du ressort de ma spécialité, mon cher. Il est sûr que, sous l'effet des décharges électriques, l'azote atmosphérique, mélangé à l'oxygène, produit des

molécules telles  $\text{NO}$ , ou  $\text{NO}_2$ , qui, en présence d'hydrogène, donnent des radicaux ammoniacaux  $\text{NH}_3$ . A leur tour, celles-ci, se combinant à des molécules carbonées, fournissent des acides aminés, puis des nucléoprotéines, substance fondamentale de toute molécule vivante. Nous savons que la vie s'est d'abord manifestée sous la forme de substances gélatineuses flottant à la surface des eaux irradiées par les ultra-violet. Par la suite, dans des mondes plus évolués, la vie s'est développée, partant à la conquête des continents, et s'est assurée son ravitaillement en azote grâce au classique cycle de l'azote où les bactéries, les végétaux et les animaux, se complétant mutuellement, se fournissent les uns les autres en produits azotés, car le processus initial de synthèse par les ultra-violet n'est plus réalisable. Tout cela se déroule dans des mondes où la vie a atteint un stade avancé. Il n'en est pas question ici, où nous assisterons à ses premiers balbutiements : apparition des protozoaires, des bactéries, des ancêtres des végétaux à pigments chlorophylliens. Puis, l'être monocellulaire libre fera place aux métazoaires ayant acquis plus de souplesse dans l'adaptation à des conditions physiques diverses, d'où la possibilité de régner sur un territoire plus étendu, passant de l'eau, à la terre et à l'air.

— Allons voir ces merveilles de plus près, proposa Sprigel. Prenez l'équipement spécial pour milieu aquatique, puisque c'est là que vous pensez trouver ce qui vous intéresse. Vous continuerez sur place mon instruction ! »

Tous deux, équipés de pied en cap, quittèrent

les nacelles et s'élancèrent vers l'océan tout proche, survolant l'aride surface du sol, dépourvue de toute trace de végétaux.

Des vapeurs pestilentielles et des miasmes fétides s'élevaient des blocs de rochers épars. Souvent, la température du sol dépassait 100 degrés, montrant que ce continent était soumis à l'action d'intenses forces plutoniennes. Au loin, parmi les chaînes de montagnes barrant l'horizon, on distinguait nettement les cônes pointus de volcans déversant dans l'air d'épais nuages de fumée qui rougeoyaient par moments.

La longue bande grisâtre de la plage formait la frontière entre deux mondes ennemis : le feu et l'eau ne portaient aucune trace de pollution organique.

Les vagues déferlaient en écumant sur ce *no man's land* désert.

Maïa, voletant de part et d'autre, s'intéressait plus particulièrement aux petites criques abritées, les inspectait minutieusement en recherchant sans succès des traces d'animaux ou de végétaux.

Elle reprit son monologue, faisant remarquer à Sprigel :

« Nous sommes déjà assez éloignés de l'époque où, sur les planètes devenues solides en surface par refroidissement de leurs laves visqueuses, les continents se sont formés. C'est à ce moment-là, à deux milliards d'années de notre époque, que débute le stade andé-Cambrien. L'ozone atmosphérique produit par l'oxygène dégagé par les végétaux n'existe pas encore en quantité suffisante : les rayons ultra-violets passent librement.

Des composés organiques se sont synthétisés : sucres, amino-acides, puis nucléoprotéides, molécules miracle douées du pouvoir magique d'auto-reproduction.

« Ici, il existe déjà des algues et quelques animaux très simples, mais la conquête du sol terrestre par les végétaux n'a certainement pas encore débuté. C'est sous la surface des eaux que nous allons trouver les premiers habitants, d'une structure assez primitive assurément, mais leur forme et leur taille vous étonneront peut-être. Pour être tout à fait franche, certains d'entre eux peuvent présenter des dangers, aussi sera-t-il prudent de ne pas trop nous éloigner l'un de l'autre pendant cette plongée. Visitons d'abord les zones littorales bien éclairées, voulez-vous ?

— Hop ! Plongeons ! »

Sur ces mots, Maïa piqua une tête dans les flots azurés, faisant jaillir des myriades de gouttelettes illuminées comme un nuage de perles brillantes par les rayons stellaires. Sprigel la suivait de près, un peu encombré par les multiples appareils dont il était chargé.

Les deux explorateurs ne distinguèrent pas grand-chose de prime abord : il leur fallut un moment pour adapter leur vision à la glauque lumière tamisée qui éclairait les fonds. Debout sur le fond sableux, ils contemplaient émerveillés la scintillante voûte qui miroitait au-dessus d'eux. Sur le sol couraient les multiples reflets produits par la réfraction des rayons lumineux sur le clapotis de la surface.

Maïa inspecta les alentours. Apparemment, les

lieux étaient déserts : aucune trace de coquillages ou d'algues, pas même la plus petite crevette ! Sprigel maugréa :

« Il n'y a pas assez de fond ici, cet endroit se découvre à marée basse. La masse importante de l'étoile donne une grande amplitude à ce phénomène. A mon avis, c'est plus loin que nous trouverons ce que nous cherchons.

— C'est aussi ce que je pense, enfonçons-nous un peu plus », déclara la jeune biologiste.

Quittant le sol, se télékinésiant en position horizontale, ils avancèrent à une allure rapide et régulière sans avoir besoin d'agiter les palmes de caoutchouc qu'ils avaient aux pieds. Une fois de plus, ils appréciaient les merveilleuses facultés qui leur permettaient de filer comme des requins dans les eaux translucides.

Pour dire vrai, leur propulsion se rapprochait beaucoup de celle des torpilles automatiques, car, dès que la résistance à l'avancement atteignait une certaine valeur, ils avaient recours à leurs amplificateurs de flux qui fournissaient l'énergie nécessaire : leurs neurones cérébraux ne suffisaient plus à fournir les gravitons utilisés dans ce mode de déplacement. C'était alors une petite pile, reliée dans leur dos à un délicat mécanisme, qui y pourvoyait.

A trente mètres de profondeur, ils marquèrent un temps d'arrêt pour consulter leurs détecteurs : le résultat fut négatif, aucune créature vivante ne se manifestait aux alentours.

Enfin, ils donnèrent une réponse positive : des êtres vivants étaient proches.

Maïa, qui ouvrait la « marche », signala la première trace de vie rencontrée sur cette planète peu évoluée : de curieux coquillages portés par de longs pédoncules qui formaient de petits bosquets, leurs deux valves ouvertes les faisant ressembler à des serpents ouvrant leur gueule. Quelques-uns, poussant sur un bloc de rochers arrondis, suggéraient une tête de Gorgone un peu déplacée en ces lieux !

Plus loin, montant et descendant entre deux eaux, des billes translucides d'un vert émeraude flottaient au gré des courants.

La zone littorale était nettement dépassée, et nos deux explorateurs avaient devant eux un luxuriant paysage. Le sol et les rocs épars étaient recouverts d'une épaisse couche de créatures étranges agitant leurs bras élancés et translucides, comme pour se détacher du grossier support cylindrique qui contenait les organes vitaux. Leur grande taille les faisait ressembler à des palmiers aux feuilles agitées par le vent, mais elles étaient loin d'être inoffensives comme les arbres du désert. Chaque tentacule était muni de nombreuses glandes à venin et prêt à saisir dans une étreinte mortelle l'imprudent qui les frôlerait, pour le porter ensuite, une fois paralysé, à la gueule vorace qui se cachait au sommet du tronc.

Heureusement, la protection des oscillations empêchait ces maléfiques animaux de détecter Maïa et Sprigel : c'est en vain qu'ils tendaient en tous sens leurs tentacules, troublés par ces fantômes insaisissables qu'ils devinaient pourtant. Ce sous-bois étrange, au sol tapissé d'algues verdâtres ou violacées formant prairie, était parcimonieuse-

ment éclairé par les rayons bleutés qui se diffusaient à travers les rameaux des actinies <sup>(1)</sup>. La ressemblance avec une forêt terrestre était encore accrue par la présence de petites hydres nacrées, jaunes, roses ou blanches, étranges fleurs qui agitaient dans l'onde transparente de longs filaments soyeux. De curieuses formes géométriques serpentaient au-dessus d'elles, circulant dans une brume changeante, emportées au gré du courant : Maia y reconnut des radiolaires. Ils étaient, eux aussi, atteints de gigantisme, ce qui permettait de les voir facilement à l'œil nu. Les uns, de forme cylindro-conique, avaient des corps formés de mailles régulières serrées comme la trame d'un tissu, d'autres, sphériques, avaient des antennes qui les faisaient ressembler à des satellites artificiels, ou encore aux tripodes martiens évoqués par les œuvres de l'antique écrivain : Wells.

Une multitude d'êtres aux contours baroques se présentaient ainsi aux yeux étonnés de nos deux explorateurs qui s'enfonçaient toujours plus profondément sous les flots. La lumière passa du bleu au violet. Bientôt, seule une parcimonieuse lueur filtra jusqu'à eux.

Alors apparurent les maîtres de cette jungle cachée : d'énormes monstres dardant comme une parure de longs cils vibratiles, leurs corps fluorescents se détachant en blanc sur l'horizon couleur de jais. La seule préoccupation des créatures disséminées dans ces abysses était la nourriture. La simplicité de leur constitution ne permettait aucune action intelligente, leur comportement était

---

(1) *Actinies*: vulgairement appelées anémones de mer.

uniquement le fait de tropismes <sup>(1)</sup> primitifs. Aussi, les quelques individus monocellulaires, algues sphériques rouges ou vertes, ou protozoaires laiteux qui étaient leurs victimes ne devaient leur survie qu'à l'intense pouvoir de reproduction par scissiparité <sup>(2)</sup> dont ils étaient doués.

Au fur et à mesure de leur progression, les deux Arcturiens assistaient à des scènes de cauchemar : d'horribles ventouses happaient toute proie passant imprudemment à proximité d'un carnassier à l'aguet. Ces vampires d'un autre monde traînaient parfois autant de victimes qu'ils avaient de ventouses ; puis, toute substance vitale sucée, ils rejetaient une coque vide. Ailleurs de minuscules protozoaires, pareils à des sangsues, étaient suspendus à des algues. Au passage d'un gibier, ils se laissaient tomber, se collant avidement contre lui, et se faisaient traîner jusqu'au moment où, épuisé, il succombait.

D'autres, tels des archers, décochaient des aiguillons dans les corps qui s'offraient imprudemment à eux, les paralysant pour les dévorer ensuite en toute quiétude.

Dans certains cas, Maïa notait, même chez ces bandits d'un autre monde, un embryon d'organisation : plusieurs carnassiers aux aguets se ruaient de concert sur un paisible passant. Toutefois, la

---

(1) *Tropisme*: se dit en parlant de l'attraction d'un organisme pour une substance chimique ou une charge électrique ; il est positif en cas d'approche, négatif en cas de répulsion.

(2) *Scissiparité*: reproduction par simple division en deux.

lutte ne se terminait pas toujours au profit de l'attaquant, et des animalcules au corps hérissé de piquants faisaient des ravages parmi leurs agresseurs qui s'enfuyaient, lardés comme une pelote d'épingles, leurs flagelles vibrant hystériquement.

« Beaucoup de races ont disparu, constata Maïa, les Chélicérés entre autres, les Scorpions, même les Annélides. Et sur l'embranchement menant aux Vertébrés, il ne subsiste plus de Sauriens ni d'Anoures ni d'Urodèles. Seules des formes aquatiques tout à fait primitives vivent encore. »

A la profondeur atteinte par les deux explorateurs, les lampes des scaphandres perçaient mal l'obscurité, et, dans l'eau tout autour d'eux, flottaient d'inquiétantes lueurs phosphorescentes.

Sprigel commençait à se lasser de ce spectacle de carnage, mais Maïa désirait toujours en voir plus. Elle se penchait avec intérêt sur une amibe qui englobait de ses pseudopodes fluorescents une inoffensive paramécie, quand un curieux phénomène attira l'attention de son compagnon. A l'horizon, des éclairs zebraient la glauque opacité des abysses. En même temps, des craquements retentissaient dans les écouteurs radio, l'assourdissant presque, tant ces parasites étaient forts. Inquiet, il voulut appeler Maïa : il ne reçut pas de réponse.

Surpris, il augmenta la puissance de son émetteur et hurla : « Maïa ! m'entendez-vous ? Répondez ! » Toujours pas de réponse.

« Ma parole ! Il y a quelque chose de détraqué dans mon scaphandre », se dit Sprigel inquiet en se penchant sur les cadrans de contrôle.

A première vue, ceux-ci indiquaient un fonctionnement normal de tout l'ensemble : la génératrice atomique marchait, l'oxygène circulait bien, la température était convenablement réglée et l'oscillateur temporel remplissait parfaitement ses fonctions. Aucune radiation dangereuse n'était signalée : pas de rayonnements gamma pénétrants, pas de bêta ni d'alpha. Rien non plus sur le détecteur d'ondes psychiques ajouté à l'équipement depuis l'aventure avec les insectoïdes électriques. Le seul point inquiétant était une forte émission hertzienne, assez curieuse en ces lieux, mais ne présentant en elle-même aucun danger. C'est de là que provenait le brouillage des communications qui les isolait du vaisseau et les empêchait de converser.

« Qu'à cela ne tienne ! Je vais m'expliquer par signes. Maïa comprendra qu'il faut revenir quand elle se sera aperçue de la panne. »

Passant à l'action, il s'approcha de la jeune biologiste et lui tapa sur l'épaule. Surprise, celle-ci leva la tête. Sprigel vit ses lèvres remuer à travers le vitroïde de son casque, mais n'entendit rien. Par gestes, il lui expliqua la panne, déplorant que la jeune femme ne soit pas initiée au langage secret des officiers. Puis, il lui fit signe de le suivre pour revenir sur leurs pas.

A peine lui avait-elle donné son accord que de nouveaux ennuis surgirent : cette fois, du côté des amplificateurs télékinésiques qui, subitement, cessèrent aussi de fonctionner. Désormais, nos deux explorateurs ne devaient plus compter que sur leur seule force musculaire pour sortir de l'océan.

Pendant ce temps, les étranges éclairs s'étaient encore rapprochés, et leurs yeux horrifiés découvrirent la source de leurs ennuis : de gigantesques créatures aux contours indécis s'avançaient vers eux, décochant sur leur passage de longues étincelles qui foudroyaient des dizaines d'innocentes victimes. Instinctivement, Maïa et Sprigel s'étaient tapis derrière un bloc de rochers tout proche, se cramponnant aux algues rubannées qui le recouvraient, pour résister à un fort courant qui les entraînait vers les profondeurs.

« Partons d'ici en vitesse pendant que nos oscillateurs temporels fonctionnent encore. Attendons qu'ils nous aient dépassés, et ensuite... Hop ! retournons vers le rivage », hurla Sprigel, pensant aussitôt : « Je suis stupide : elle ne m'entend pas. »

Le monstrueux troupeau défilait à leur hauteur. Les éclairs jaillissaient toujours, les rasant presque. Malgré leurs efforts, nos deux amis étaient entraînés dans leur sillage ; les amibes émettaient des gravitons négatifs qui les attiraient. Leurs mains raidies, désespérément accrochées aux saillies des rochers, lâchèrent bientôt prise et ils se retrouvèrent flottant entre deux eaux en compagnie d'une foule de cadavres que les monstres, leur chasse terminée, attiraient dans les profondeurs pour les phagocyter <sup>(1)</sup> tout à leur aise dans leur lointain repaire.

Nageant avec l'énergie du désespoir, Sprigel

---

(1) *Phagocyter* : les organismes monocellulaires dévorent souvent leur proie en les englobant directement dans leur corps.

parvint à accrocher Maïa par un pied, remontant le long de son corps en s'y agrippant ; ils purent échanger quelques signes. Mais la situation présente ne permettait guère de faire étalage d'optimisme : les nacelles ne se doutaient sûrement de rien, car le commandant ne prenait pas souvent contact avec ses officiers au cours de ses explorations, et les amibes les entraînaient sans qu'il y ait possibilité de leur résister.

Déjà les cadrans indiquaient 1 000 mètres, et l'aiguille bougeait sans cesse, tendant vers le maximum pour lequel les scaphandres étaient conçus : 2 500 mètres. Plus profond, toujours plus profond. Dans une obscurité totale maintenant, Sprigel faisait travailler son cerveau, réfléchissant intensément. A cette distance, il n'était pas question de lancer un message psychique, pas question non plus de tenter une réparation : comment trouver la cause de la panne alors qu'il était impossible de démonter les scaphandres ? Emettre un champ répulseur ? Cela ne ferait que les éloigner un peu de leurs ravisseurs, car leur pile ne pouvait pas fournir l'énergie nécessaire à les libérer totalement : le champ de gravitation émis était bien trop fort... Restait une solution : tuer les monstres. Mais, pour cela, il fallait prendre le risque d'arrêter les oscillateurs... ; en revanche, cela permettrait de larguer une bouée de signalisation, qui, propulsée par sa fusée, gagnerait la surface, y donnant l'alerte ! Oui, c'était la seule solution, il fallait y recourir sans retard.

Ils étaient à 1 200 mètres. Des points lumineux les escortaient, et, par moments, des êtres étranges se laissaient entrevoir : habitants des abysses au

corps phosphorescent, la gueule démesurément ouverte, à la recherche d'une proie.

Tant bien que mal, il fit part de ses intentions à Maïa. Tous deux dégainèrent leurs lance-rayons, plaçant le régleur sur l'intensité maxima. Puis Sprigel détacha une bouée de sa ceinture, la tenant prête dans sa main gauche et fit signe à Maïa : dès que leurs oscillateurs furent arrêtés, ils ouvrirent le feu, puis il lâcha la bouée. La fusée de cette dernière s'alluma, crachota un peu, et, comme hésitante, s'éleva lentement d'abord, puis de plus en plus vite pour disparaître ensuite à toute vitesse dans la nuit, piquant vers la surface.

La portée de leurs lance-rayons était nettement réduite par l'eau : de 5 kilomètres, elle était passée à 2 kilomètres maximum ; heureusement, cela suffisait puisque la troupe ne les précédait guère que d'une centaine de mètres. L'effet de l'attaque-surprise fut décevant : sentant un ennemi puissant sur leurs arrières, les monstres accélérèrent l'allure, ce qui eut pour effet d'entraîner leurs agresseurs de plus en plus vite derrière eux. La pression supportée par les scaphandres augmentait beaucoup.

Dix ou douze d'entre eux avaient déjà été détruits, explosant en gerbes de feu qui éclairaient un paysage chaotique défilant sous leurs pieds à une allure affolante.

« Il faudrait les disperser pour que l'attraction diminue, dit Sprigel en haletant. Tant pis, je vais lancer une grenade atomique. »

Il s'approcha de Maïa, la saisit par le bras et lui fit signe de se cramponner, puis, saisissant un

projectile de moyen calibre, le plaça sur son lance-rayons et tira.

Leurs ennemis affolés par la gerbe de feu s'égaillèrent en tous sens, comme des pigeons effarouchés par une explosion.

Du même coup, l'attraction qu'ils opéraient sur nos deux amis cessa. Ils n'étaient pas pour autant tirés d'affaire : l'onde de choc déferla sur eux, les plaquant au sol, et la brutale surpression produite par l'explosion déforma leurs scaphandres au point de leur faire passer un voile devant les yeux. Enfin, le grondement puissant de l'explosion les balaya, les assourdissant à moitié. Un violent courant les aspira, les repoussant vers la surface comme des fétus de paille. Autour d'eux, flottaient des débris déchiquetés de toute nature.

A demi assommés, ils montaient peu à peu s'aidant de mouvements convulsifs ; par bonheur, l'effet de l'explosion ne se faisait plus sentir.

Maïa, qui peinait beaucoup, entendait le martèlement sourd du sang à ses tempes, elle avait du mal à reprendre son souffle. Soudain elle tressaillit, se demandant si elle ne devenait pas folle : le bruit de son cœur paraissait se dédoubler, une deuxième respiration se joignait à la sienne. Les yeux exorbités, elle écouta avec attention, s'efforçant de reprendre son calme et d'étudier avec sang-froid ces bruits curieux. Cette respiration haletante n'était pas exactement le double de la sienne, il y avait une différence de rythme.. Elle réfléchit un moment, puis éclata de rire : elle avait compris.

« Ne vous inquiétez pas, Sprigel, dit-elle, c'est moi que vous entendez ! »

Celui-ci, surpris, sursauta, se faisant une bosse en se cognant à son casque, et du coup il oublia de nager, s'enfonçant de deux mètres.

« Nous sommes débarrassés de ces monstres, reprit Maïa. Nos appareils fonctionnent de nouveau ; essayons nos amplificateurs télékinésiques, voulez-vous ? »

Effectivement, ils marchaient même si bien que Sprigel, qui n'osait y croire et voulait rattraper son retard, bondit comme une fusée de dix mètres en avant ! Jetant un regard au-dessous de lui, il aperçut l'ombre confuse de Maïa qui remontait avec lenteur, ses mouvements semblant paralysés par une étreinte invisible.

« Sprigel, tout se trouble autour de moi... Une vie mystérieuse m'environne, je vais essayer de passer à gauche, je vois une zone moins opaque, j'ai peur, chéri...

— Du calme, Maïa, pas d'affolement... Surtout ne t'éloigne pas.

— Pourquoi crier si fort..., tout est si calme ici... Je suis heureuse, pas envie de parler...

— Maïa, fais quelque chose, défends-toi, tire !...

— Doucement... Me laisser en paix..., je vois à travers mon bras..., je deviens légère..., si légère..., j'ai chaud... Tiens, mon scaphandre fume... Oh ! ces étincelles !... Quel bonheur, l'eau me pénètre..., elle est tiède..., douce... »

Sprigel tentait de redescendre vers la zone trouble où Maïa flottait, stoppée dans son ascension, presque immobile, les membres agités de mouvements paresseux.

« Au nom du Cosmos, Maïa, fais un effort,

remonte... Je ne peux te rejoindre, ce nuage opaque me paralyse, je ne peux y pénétrer...

— Moins de bruit..., tu m'empêches d'entendre, je dois les rejoindre..., je viens, je coule vers vous..., enfin libre..., un seul milieu..., une seule forme..., une seule pensée... »

L'écouteur de Sprigel ne transmettait plus qu'un léger clapotis, puis toute émission cessa... Le commandant sentait l'horrible torpeur l'envahir, lui aussi. Dans un sursaut d'énergie, il lança un dernier appel :

« Au secours ! Ils vont me dissoudre... Ici, Sprigel... » Puis, farouche, il hurla : « Non, je ne me laisserai pas anéantir !... Tiens, prends ça..., et ça..., et ça... Cette ordure ne veut pas me lâcher !

— Tenez bon, commandant, nous arrivons !

— Tu te fous du lance-rayons ! Alors avale cette grenade, charogne, tu finiras bien par en claquer ! »

Du fond de sa torpeur, Sprigel entendait Ténib qui criait :

« Commandant, m'entendez-vous ? réagissez... »

Une bouffée d'horreur monta en lui, il fit un effort surhumain pour parler :

« Maia, l'avez-vous retrouvée ?... Il faut... Quelle lutte affreuse... »

— Calmez-vous, mon vieux, ne vous agitez pas, vous êtes encore épuisé par le choc. Nous avons retrouvé son scaphandre, hélas ! il était vide. Pas trace de son corps, il n'y avait que de l'eau de mer dedans. »

Sprigel ouvrit les yeux et se dressa à demi :

« Avez-vous fait des recherches, des examens ? »

— Oui, cette eau contient des particules en suspension, elle épaissit d'heure en heure. Ces molécules semblent se reproduire catalytiquement... Je croirais presque me trouver en présence d'une forme de vie primitive... »

Le commandant se raidit :

« Mais Maïa, qu'est-elle devenue ? Parlez, je m'attends au pire... »

— Eh bien, j'ai poussé plus loin mes investigations. Elle appartenait à la race bleue, ses pigments sanguins dérivait du cobalt. J'ai examiné au spectroscope le liquide trouvé dans le scaphandre : les raies du cobalt étaient absentes, en revanche, on en trouve trace dans l'eau prélevée aux alentours. Notre pauvre compagne a été totalement dissociée et dispersée au sein de cet organisme primitif. Sa puissance doit être stupéfiante..., c'est miracle que vous ayez pu échapper... »

« Hélas ! murmura Sprigel comme pour lui seul, pourquoi elle et pas moi ?... »

Se ressaisissant, il ajouta :

« Tarlos, où en sommes-nous de nos explorations ? »

Tarlos s'avança :

« Je pense que, maintenant, nous n'avons plus aucune chance de trouver des formes de vie évoluées sur des planètes, commandant. Les premières protéines ont dû apparaître aux alentours de 800 millions d'années. Après cette période, il ne reste plus qu'une chance infinitésimale de trouver des êtres vivants. »

— Bon, je ne puis perdre du temps à rechercher une aiguille dans une botte de foin ! Dorénavant les explorations seront du ressort des chimistes et des physiciens. Nous arrêterons donc ces périlleuses recherches biologiques... »

Et s'adressant à Ixel :

« Venez, asseyez-vous. Que faut-il explorer dans la galaxie au-delà de 800 millions d'années ?

— Eh bien, commandant, notre prochain objectif sera le milliard d'années : à ce moment, la galaxie aura effectué quatre rotations sur elle-même. Nous pourrons utiliser nos missiles pour explorer cet univers : ils sont munis de tous les instruments nécessaires et apporteront directement à nos laboratoires les renseignements codés que nous déchiffrerons. Mon maître Moërl vous expliquera mieux que moi les méthodes qu'il compte employer en plein accord avec Farlut.

— Oh ! il n'y a rien à ajouter à cet exposé, mon cher Ixel. Cette exploration se fera sans aucun risque, nous utiliserons la même méthode pour nous documenter sur le milliard d'années, puis 2 milliards, 4, 10 et nous arriverons ainsi au point de création.

— Tout cela est très raisonnable. Dès que Cycloser m'aura fait son rapport, je convoquerai tous les spécialistes, et nous mettrons définitivement au point ces questions. Il est plus sage d'employer des missiles, puisque vous pensez qu'ils nous fourniront tous les détails intéressants. »

Ténib clôtura le débat en ordonnant :

« Commandant, vous allez prendre ces deux comprimés et vous relaxer trois heures dans votre

cuve ionoéchangeuse. Votre santé est précieuse à tous. »

L'escadrille piquait résolument à travers le cosmos. Elle avait parcouru sans encombre la distance qui la séparait des frontières du vide. Toute créature intelligente avait disparu.

Les nacelles envoyées dans l'espace extérieur n'attendaient plus que l'ordre de Sprigel pour regagner la zone temporelle où l'attendaient le Sirius et ses compagnons. Le commandant discutait de nouveau avec Ixel :

« Je pense qu'il sera bon par la suite d'explorer la région correspondant à la patrie des Sterss. Peut-être cela nous fournira-t-il des données sur leur origine, nous pourrions alors forger de nouvelles armes plus efficaces.

— Ce sera une source de renseignements intéressants, commandant. Nous sommes si peu documentés à leur sujet ! »

Le second fit ensuite son rapport, et accompagna Sprigel à sa cabine sous prétexte d'assister à la projection des films rapportés par l'expédition. Malgré le calme de son commandant, il craignait que la perte de Maïa ne le pousse à quelque fatale décision.

« Tout va bien à bord des navires, déclara-t-il. Les astronautes s'ennuient toujours un peu, mais ils se plaignent moins, car la situation militaire les préoccupe : les Tracks ont percé nos défenses, et des Sterss se sont établis sur un système stellaire à l'arrière de nos lignes. Une flotte de renfort a été envoyée, aussi nos astronautes trouvent qu'ils sont bien tranquilles ici,

et préférèrent cette affectation aux combats de première ligne.

— Le Grand Conseil a toujours la situation bien en main ?

— Oh ! oui, commandant, ce n'est là qu'une action de commandos. Cependant, les mesures prises sont défensives, ce n'est pas encore cette fois que l'assaut final sera déclenché.

— Dommage, répliqua pensivement Sprigel. A mon avis, ce problème est mal posé. Je crois que l'histoire pourrait nous donner de fructueux enseignements dans cette lutte. Notre ignorance de la civilisation Sterss nous empêche d'utiliser contre eux des armes politiques, nous misons donc sur la prétendue supériorité de notre armement. Hélas ! notre état-major semble retomber dans les erreurs si fréquentes dans notre passé : il est en retard d'une guerre. Rappelez-vous ce qui est arrivé chez les primitifs du XX<sup>e</sup> siècle : les nations qui avaient découvert les tanks n'ont pas su les utiliser. Par la suite, au XX<sup>e</sup> siècle, tous les esprits subjugués par la puissance des armes atomiques ont oublié le pouvoir d'une infanterie très mobile et dotée d'un grand pouvoir de feu. Ces troupes, s'enterrant dans des positions étalées, échappaient au bombardement. Eh bien, aujourd'hui, ces faits reprennent de l'actualité avec ce superfantassin au camouflage parfait qu'est le Sterss. Au lieu de lourdes unités de fusées, il faudrait avoir des nuées de petits robots perfectionnés, d'une fabrication assez simple, qui opéreraient sur l'avant de nos grosses unités. Malheureusement, pour l'instant, je n'y puis rien. Il faudrait que je sois nommé sur le front pour

pouvoir suggérer un changement dans la façon de conduire cette guerre !

— Tout cela me semble porter la marque du bon sens, commandant, et je souhaite qu'à notre retour le Grand Conseil vous donne un poste sur le front : il y aurait du bon travail de fait, et vous pouvez être sûr que je ne serais pas long à demander ma mutation !

— Nous voici arrivés, Cycloser, entrez ! Quoi de neuf au sujet de notre ami Ricew ?

— Nous ne l'avons pas quitté des yeux une seconde, et il ne s'est pas démasqué : il n'a pas utilisé son relais transmetteur. A mon avis, c'est normal, il doit attendre les résultats de notre expédition pour envoyer tous les renseignements à qui de droit.

— Vous avez raison, Cycloser, attendons. D'ailleurs, j'ai réfléchi à la question, et je crois qu'il serait plus habile, plutôt que de le tuer, de lui fournir un moyen quelconque pour s'échapper, une vedette par exemple, puis de le pister en utilisant un robot spécial. D'une part, nous démasquerions ses complices s'il en a, d'autre part, nous verrions le chemin qu'il utiliserait pour passer nos lignes. Le cas échéant, le robot pourrait toujours lui régler son compte avec une grenade.

— Cette solution est plus rentable, elle peut nous donner de précieuses indications, mon commandant.

— Arrangez cela, je compte sur vous pour régler les détails de façon que quelques petites négligences soient commises dans la soute la plus proche de son dortoir, espacez les patrouilles, qu'il puisse prendre une certaine avance. Prévenez

le personnel du sas, mais ne leur dites pas qu'il s'agit d'un Sterss ; parlez d'un déserteur, d'un trafiquant... En attendant, convoquez dans un quart d'heure le Conseil des savants, nous y mettrons au point nos dernières explorations. Je vais me relaxer dans ma cuve ionoéchangeuse !

— A tout à l'heure, mon commandant ! »

La calme tiédeur de la cuve remit sur pied le commandant, et c'est frais et dispos qu'il déclara ouverte la session extraordinaire du Conseil des savants.

La salle réservée à ce genre de réunion se trouvait au centre de l'astronef. De forme circulaire, elle ressemblait un peu à un amphithéâtre, mais il n'y avait pas d'escaliers, chaque assistant se télékinésait au-dessus des places de ses collègues, et les orateurs prenaient la parole de leur place. Des fresques attrayantes, représentant des scènes de la vie dans diverses galaxies, masquaient les plaques spéciales d'isolement qui garnissaient les murs. Il y avait là, outre le fidèle Cycloser, tous les savants délégués par le Grand Conseil : les chimistes Farlut et Ixel, les techniciens temporels Undix, Vortex et Sirval, le biologiste Tarlos, les psychologues Umpel et Diana, la linguiste Dirina, les astronomes Srevin et Eixal.

D'entrée, il donna la parole au chef de la délégation : Moërl. Celui-ci se leva et déclara :

« Commandant, mes chers amis. Voici dans les grandes lignes ce que je préconise. Nous utiliserons des missiles téléguidés pour effectuer les sondages aux périodes de 1 milliard d'années à 10 milliards et plus si nécessaire. Cela nous

donnera suffisamment de renseignements sur l'état des systèmes stellaires. Des télescopes électroniques munis de cameras nous fourniront les films. Cette vue d'ensemble nous donnera des indications pour effectuer des sondages plus détaillés en évitant les périodes sans intérêt, par exemple en ce qui concerne la genèse des planètes, les cycles d'évolution stellaires... A mon avis, ce film présentera une inversion du cycle actuel pour tous les phénomènes de grande envergure. Nos missiles remonteront ainsi progressivement jusqu'à l'époque correspondant à la formation de l'univers, en nous envoyant des vues des phénomènes observés, sans que nous courions aucun danger. Si par hasard nous dépassons le point zéro, je pense que notre missile disparaîtra purement et simplement, et ce fait même nous permettra de localiser exactement ce point dans le temps par rapport à nous. Nous n'aurons aussi qu'à nous féliciter de la rapidité de l'exploration, car nous pouvons envoyer simultanément des missiles en des points bien localisés de l'espace et du temps. J'ai terminé. J'espère que mes collègues seront d'accord sur ce plan, mais je suis à leur disposition pour leur fournir tous éclaircissements. Je vous remercie de votre attention. »

Sprigel, prenant la parole, lui répondit en ces termes :

« Cet exposé me paraît très probant, et, pour ma part, j'y souscris entièrement, mais peut-être les techniciens auront-ils quelques remarques à faire ? Les chimistes... ? Oui..., Farlut, vous avez la parole. »

Le grand savant, gloire de la galaxie Coma I, exprima brièvement son avis :

« Mon cher Moërl, je voudrais vous demander une faveur pour nous autres chimistes, dont les appareils sont plus difficiles à satisfaire, car ils ont besoin d'échantillons matériels. Je serais heureux que vos missiles nous rapportent quelques prélèvements, je pense tout particulièrement à la fameuse substance « hyperlourde » de ce que nous nommons l'atome primitif. Est-ce possible ?

— Bien sûr, il vous suffira de nous donner une liste des échantillons que vous désirez, et vous les aurez.

— Alors, ce projet me satisfait entièrement. »

De nouveau, Sprigel se leva, interrogeant :

« Du côté des psychologues, pas de questions ?

— Si : une petite remarque, déclara Umpel.

— Vous avez la parole.

— Je pense qu'il sera utile de munir les missiles de récepteurs hertziens et de détecteurs d'ondes psychiques, pour le cas où ils rencontreraient des entités intelligentes, avant, ou même après ce fameux atome primitif.

— Mon cher Umpel, répliqua Moërl, les détecteurs hertziens figurent déjà dans l'équipement de nos missiles. En ce qui concerne le détecteur psychique, si son poids est raisonnable, il n'y aura pas non plus de difficulté à l'incorporer à l'équipement.

— Alors, je donne aussi pleine adhésion à ce projet au nom de ma section. »

Sprigel poursuivit son interrogatoire en interpellant les biologistes :

« Tarlos, pas de questions ? »

— Une seule petite remarque, commandant. Comme mon ami Umpel, je désirerais qu'un détecteur soit installé à bord des missiles, mais cette fois pour les ondes vitales.

— C'est une chose entendue, rétorqua Moërl. Mais, de grâce, du plus petit format possible !

— Nous ferons le nécessaire pour ne pas trop vous encombrer. Dans ces conditions, nous vous donnons aussi notre accord.

— Je pense, poursuivit Sprigel, que les linguistes n'ont pas de réclamation à faire puisque ce sont eux qui auront à déchiffrer les messages éventuellement recueillis ? »

Dirina hocha la tête en signe d'approbation.

« La parole est donc à Sirval, au nom des techniciens temporels.

— J'essaierai d'être aussi bref que mes collègues, annonça ce dernier. Mais je me devais de faire remarquer que, contrairement à ce que semblent croire les physiciens, le point zéro n'est pas forcément suivi du néant. C'est faire bon marché des théories dites « cycliques », que de le prétendre. Il est en effet fort possible qu'après le passage au point de contraction minimum, l'univers explose de nouveau, tel le phénix renaissant de ses cendres, et donne un monde à atomes « rénovés » évoluant comme celui que nous avons connu, tout en étant distinct de lui. Cette croyance au néant après le cycle expansion-contraction ne représente qu'une seule probabilité parmi d'autres. C'est pourquoi il est nécessaire d'équiper les missiles de dispositifs leur permettant de revenir

dans notre monde, et d'un appareillage d'auto-destruction, pour le cas où un obstacle imprévu empêcherait leur retour.

— Ces objections me semblent pertinentes, remarqua Sprigel. Vous êtes d'accord, Moërl ?

— Assurément, jeta aigrement ce dernier. Ce point ne m'avait pas échappé, mais je formule des réserves quant au fonctionnement des appareils temporels dans un univers jeune en phase d'expansion brutale. J'accepte cependant de tenter la chance !

— Eh bien, dans ce cas, il ne me reste plus qu'à donner la parole aux astronomes-cosmologues que j'ai gardés pour la fin », conclut Sprigel.

Srevin se leva.

« Mon collègue le spécialiste temporel m'a un peu coupé l'herbe sous le pied, assura-t-il en souriant, il est vrai que nos domaines se rejoignent un peu ; cela ne m'empêche pas de trouver ses remarques au sujet des théories cosmogoniques tout à fait justes : il faut autant que possible tenir compte des différents schémas plausibles. Comme l'a fait remarquer Sirval, l'univers en expansion puis en régression ne se termine pas forcément à l'atome primitif ; à moins, bien entendu, qu'il ne soit l'objet initial de la création par la Divinité. Il peut y avoir après lui soit une nouvelle expansion, soit même une brutale dématérialisation en énergie photonique. La troisième hypothèse : celle d'une stabilité des atomes reconstitués n'est pas à retenir, ces atomes seraient bien plus lourds, instables et radioactifs que le plus lourd, le plus instable et le plus radioactif des éléments transuraniens. Nous devons tenir

compte de tous ces facteurs dans l'équipement de nos missiles pour y pallier dans toute la mesure possible, ainsi que Sirval l'a demandé.

— Je me félicite, remarqua Sprigel pour terminer, de ce que cette réunion ait été aussi constructive. L'efficacité de notre exploration va s'en trouver accrue. Quel délai demandez-vous, Moërl, pour installer les appareils demandés par les chefs de délégation ?

— Si l'on me les fournit tout de suite, je pense que les missiles pourront décoller ce soir.

— C'est très raisonnable. Je propose que nous réunissions ici dans quarante-huit heures pour prendre connaissance des résultats obtenus. Cela suffira ?

— En principe, oui. Du moins pour des résultats partiels, affirma Moërl.

— C'est parfait, alors, la séance est levée. Au revoir, messieurs ! »

## CHAPITRE VIII

### MISSION ACCOMPLIE

**S**PRIGEL avait retrouvé sans grand plaisir la monotone routine du bord. Depuis trente-six heures, les missiles étaient partis, et il songeait avec tristesse aux explorations qu'il avait faites en compagnie de Maïa : elles présentaient un piquant et un attrait qui ne se présenteraient plus jamais.

La seule chose qui le distrayait un peu était la discrète surveillance dont Ricew était l'objet. Les mesures prises s'étaient jusqu'ici révélées satisfaisantes, et le robot pistait fidèlement sa proie, signalant de temps à autre que le Sterss faisait usage de son cerveau second. Moments très rares d'ailleurs, car il n'avait rien à signaler. En contrepartie, un faible et lointain signal lui répondait, si faible qu'on aurait pu le confondre avec une radio-source stellaire, l'émetteur se trouvait sans doute au voisinage de l'une de ces sources naturelles, ce qui lui donnait un camouflage excellent. A part cela, son comportement

était tout à fait normal. Bien entendu, son affectation n'avait pas été modifiée, pour ne pas lui donner de soupçon : il faisait toujours partie de l'équipage des vedettes temporelles. Comme ses camarades, il était actuellement au repos, passant son temps entre les salles de cinéma et les halls de jeux où il se montrait de première force. En principe, il ne connaissait pas le programme d'exploration des missiles, mais comme tous les astronautes affectés aux vedettes, il avait assisté aux préparatifs précédant le départ des engins, et les potins de ses collègues l'avaient renseigné. En revanche, il était peu probable qu'il puisse avoir connaissance des résultats de l'expédition... « Pourtant, logiquement, pensait Sprigel, il devait essayer de se renseigner pour transmettre ces documents à ses maîtres. »

Tous ces faits passaient et repassaient dans l'esprit du commandant qui ne cessait de réfléchir à cet irritant problème, arpentant la timonerie de long en large. Il regardait distraitement les écrans radars qui signaleraient le retour des missiles lorsque, soudain, un éclair jaillit de son cerveau ; il avait trouvé ! Le Sterss devait pouvoir dématérialiser son cerveau second, et le transporter à l'état moléculaire dans la salle de conférences : là, il pouvait se tenir au courant de tout sans que personne puisse le soupçonner. Plantant là l'officier de garde stupéfait, il fonça vers les laboratoires pour voir Moërl. Il était peut-être encore temps de mettre au point un détecteur d'ondes psychiques qui ferait la distinction entre les deux cerveaux, et suivrait le numéro deux dans ses déplacements.

Bousculant au passage les astronautes trop lents à lui céder le passage, il arriva en un temps record à la section de physique.

Moërl était très affairé, passant d'un instrument à un autre, contrôlant de multiples cadrans correspondant aux missiles.

S'excusant de le déranger, Sprigel lui fit part de son désir d'avoir un entretien avec Umpel : bientôt tous trois filèrent vers la cabine du commandant, lieu inviolable s'il en était dans l'astro-temps.

C'est là que, devant les deux savants confortablement installés sur les faisceaux sustentateurs, Sprigel fit part de ses soupçons et de ce qu'il en attendait. Contrairement à ce qu'il pensait, ses interlocuteurs ne manifestèrent aucune surprise, et Umpel, prenant la parole, eut tôt fait de rassurer le commandant :

« Le problème que vous nous posez est depuis longtemps à l'étude, car ce n'est pas d'aujourd'hui que nous devons essayer de pallier une infiltration d'espions sterss. Nous nous étions heurtés jusqu'ici à des difficultés insolubles, mais une récente découverte de Moërl nous a permis de faire un gros pas en avant, et nous tenons enfin la solution. Il y a une légère différence dans les longueurs d'onde utilisées par les deux cerveaux, et cette différence s'accroît encore lorsque le Sterss dissémine ses molécules, car le fonctionnement de ce cerveau ne peut plus alors avoir lieu selon le processus normal. La question était donc de mettre au point un détecteur sensible à de très faibles différences de longueurs d'onde et aux ondes cérébrales spéciales utilisées par un

cerveau sterss en état dispersé. Comme je viens de vous le dire, j'ai obtenu ces résultats grâce à l'aide de Moërl. Nous pensons aussi pouvoir y adapter des psychanalyses, afin de « laver les cerveaux » de ceux que nous pourrions capturer. Ce que vous venez de nous apprendre nous fournit une aubaine inespérée : nous placerons un piège dans la salle à la prochaine réunion des savants, et si un Sterss vient, faites-nous confiance, nous le capturerons !

— Vous m'apprenez là de bonnes nouvelles auxquelles j'étais loin de m'attendre. Si seulement j'étais sûr que vos prévisions se réalisent, je verrais l'avenir d'une façon plus optimiste !

— N'ayez crainte, commandant, nous sommes assurés du bon fonctionnement de nos appareils, et nous vous garantissons le résultat. Nous procéderons ce soir à leur installation, sous couvert d'une vérification des écrans de protection, et demain, vous verrez, il sera en cage. Dès sa capture, nous l'interrogerons : il nous donnera toute une mine de renseignements à peu de frais, et sans aucun risque.

— Eh bien, que le Ciel vous entende ! Vous avez l'air si sûr de vous que je vous donne carte blanche. Me voici rassuré. Vous pouvez maintenant reprendre vos occupations que j'ai brutalement interrompues. A demain, messieurs ! »

Ses assistants partis, Sprigel s'allongea dans sa cuve ionoéchangeuse. Il sentait une lassitude soudaine l'envahir. Le sourire de Maïa flottait devant ses yeux... La perte de la jeune femme l'obsédait.

« Oh ! ma chérie, songeait-il, toi qui attendais avec tant d'impatience la fin de cette expédition, toi qui rêvais de retrouver le calme d'Arcturus une fois la paix revenue !... Nous aurions pu nous marier, avoir des enfants... Connaître enfin la sérénité et la quiétude de la vie de simples citoyens au sien de la Confédération... Maudite soit cette guerre !... Maudits ces envahisseurs qui sèment le sang et la terreur dans notre paisible univers ! Que ne suis-je un simple astronaute, je n'aurais pas la sensation affreuse d'être responsable de ta mort !... Je n'aurais pas dû t'exposer ainsi au danger, mais la Recherche était ta vie... Comme tu étais heureuse d'explorer ainsi ces mondes neufs !... Ah ! la chienne de vie ! Heureusement encore qu'il y a cet hypnosédateur, il permet d'oublier un peu ! »

Dès qu'il eut placé les électrodes sur sa tête, une paix bienfaisante l'envahit. Il eut l'impression qu'une ombre légère se penchait vers lui, déposant un baiser sur ses lèvres. « Oh ! mon amour, murmura-t-il, je sais que tu ne m'abandonneras jamais... »

Un sommeil apaisant l'envahit.

Le Sirius flottait dans le calme du vide sidéral, à son bord les minuscules créatures qui osaient défier l'espace et le temps reposaient en paix, confiantes dans la puissance que leur technologie leur conférait.

Le lendemain, jour J du retour des missiles, Moërl s'était donné beaucoup de mal. Tout était prêt pour recevoir le Sterss avec tous les honneurs dus à son rang, s'il avait la malencontreuse

idée de se manifester pendant la séance secrète au cours de laquelle les résultats des explorations devaient être exposés à Sprigel.

Le principe du piège était bien simple : les circuits des écrans destinés à retenir les ondes psychiques avaient été doublés d'un appareillage capable de rabattre, vers le centre de la pièce, une sorte de cage sphérique aux parois énergisées d'où les atomes du Sterss seraient incapables de sortir. Sous prétexte d'un essai d'alerte générale, chaque membre du Conseil avait été muni d'un petit champ protecteur qui le protégerait et lui permettrait de sortir sans dommage de la cage. Une fois le piège mis en action, il ne resterait plus qu'à « cueillir » l'intrus, et à le placer dans un incubateur spécial où il serait aisé de le faire « parler ». Ricew serait ensuite examiné de son côté pour être sûr qu'il n'était pas « possédé » par un second hôte.

Tous les savants étaient à leur place, et un brouhaha joyeux emplissait la salle.

Moërl, se levant, demanda la parole et annonça :

« Commandant, j'ai le plaisir de vous annoncer que tous les missiles sont rentrés, les renseignements qu'ils rapportent sont, comme vous allez pouvoir en juger, de la plus haute importance. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je ne déflorerai pas le sujet en donnant tout de suite les conclusions, et je respecterai l'ordre chronologique en suivant le déroulement temporel normal. Mes collègues spécialistes pourront, bien entendu, faire au fur et à mesure tous les commentaires qu'ils jugeront nécessaires.

— C'est parfait, Moërl, ne nous faites pas

languir, coupa Sprigel. Allons-y pour le milliard d'années.

— Les images rapportées par nos missiles prouvent que la plupart des planètes ont encore, à cette époque, leur cortège de planètes. La vie carbonée elle-même n'a pas disparu, et nous avons constaté, çà et là, l'existence d'individus organisés à un stade tout à fait rudimentaire. Cela prouve que les conditions physiques restent biologiquement favorables : la température, par exemple, doit rester en dessous de 50 degrés et ne pas descendre longtemps à zéro degré. Seules, une ou deux planètes de chaque système restent dans ces limites où nous trouvons les dernières molécules vivantes. En ce qui concerne les organismes à base de silicium, ou encore les formes cristallines, qui sont moins exigeantes, nous en avons au contraire découvert un plus grand nombre, mais toujours au stade le plus primitif. Il semble que ce soient les derniers vacillements d'une flamme qui s'éteint. Bien entendu, nous n'avons pas détecté d'engins volant dans l'espace, ni aucune trace d'entité étrangère à notre monde capable d'agir sur son évolution. En résumé, cette période a été pauvre en renseignements. Avez-vous des questions à poser ? »

Tous les assistants restèrent silencieux, chacun désirant apprendre la suite.

Moërl poursuivit donc :

« Nos explorations ont ensuite porté sur la zone des 3 milliards d'années où nous avons assisté à la genèse des planètes. Bien entendu, les missiles nous ont aussi renseigné sur l'ordre dans lequel se fait l'évolution stellaire : nous avons pu

constater qu'elle est l'inverse de la nôtre. Les astres nains se forment ici en suivant « à l'envers » le chemin classique : tous viennent mourir sur la série principale, où ils se transforment en gaz qui se diffusent dans l'espace. De même, nous avons pu constater que les étoiles, au lieu de produire des planètes, les résolvent en tourbillons gazeux qui passent à l'état d'anneau tournant dans le plan équatorial de l'astre central, et enfin réintègrent sous l'effet de la gravitation la masse de l'étoile. Tous ces faits contribuent à démontrer que nous avons assisté à la pénultième phase du cycle énergétique qui a présidé à la « création » de l'univers où nous vivons. Les quelques vues que je vais vous projeter pour illustrer ces faits sont, bien entendu, accélérées. Elles montrent comment les planètes réintègrent le sein de leur étoile mère. Voyez : premier stade, elles tournent dans le plan équatorial stellaire ; leur température est basse : les unes ont une croûte solide surmontée de gaz, d'autres, plus froides, sont couvertes de gaz congelés. C'est l'état auquel nous sommes accoutumés. Ici, elles ne demeurent pas dans cet état : elles se réchauffent petit à petit. Les plus proches de l'étoile se volatilisent les premières, se transforment en masses gazeuses de grand diamètre : les plus éloignées commencent par décongeler les gaz qui les recouvrent, reformant ainsi une atmosphère, puis à leur tour, elles fondent littéralement en tourbillons locaux qui s'étendent et se transforment en anneaux équatoriaux d'un fort bel aspect, ainsi que vous pouvez le constater ; puis ceux-ci se rétrécissent et retournent à la masse du noyau stellaire. Ce court métrage,

qui vous a montré dans quel sens se fait maintenant l'évolution, me paraît suffisamment éloquent par lui-même ; je passe donc à la suite. Dans la zone des deux milliards d'années, ce qui correspond à 8 rotations de notre galaxie d'origine, nous avons continué à observer la disparition des étoiles, la population moyenne tend de plus en plus à être constituée d'astres jeunes ; à cette époque, les géantes ont pratiquement disparu et bien peu d'entre elles ont encore un cortège planétaire. Il en est de même dans la zone + 3, + 4, et + 5 milliards d'années, aussi je n'insiste pas sur ces périodes. Je vous signale seulement que, jusque-là, l'aspect des galaxies n'a pour ainsi dire pas changé. Au contraire, entre + 5 milliards et la phase terminale, nous avons pu noter une nette accélération du mouvement de concentration en amas des galaxies, et en même temps que celles-ci rétrogradaient aussi, perdant leurs spires pour retourner à l'état de masse gazeuse diffuse où toute étoile a disparu. Dans la dernière période, zone de 5,5 milliards d'années, c'est-à-dire dans un univers vieux de 10,5 milliards d'années, les petites condensations locales, vestiges des galaxies, se rejoignent, tendant à produire un univers du type homogène. Dès lors, le processus s'accélère, et à + 6 milliards d'années, les atomes gazeux entrent de nouveau en contact les uns avec les autres : des réactions atomiques se produisent, et, de ce fait, le poids spécifique des constituants s'élève rapidement, dépassant de loin celui des éléments radioactifs transuraniens les plus lourds que nous ayons synthétisés. Nos prélèvements nous ont rapporté des corps inconnus, forgés au creuset

d'un enfer tel qu'aucun être humain n'en a connu. Enfin, dans une ultime période, alors que ces atomes tendaient à former une sorte de sphère d'une colossale densité mais d'un diamètre assez faible, il y a eu comme un éclatement qui a produit une vertigineuse quantité de photons et de rayonnements divers. Ce phénomène n'a évidemment pas pu être étudié sérieusement par nos missiles qui, en fait, se trouvaient soumis à une épreuve comparable à l'explosion d'une bombe atomique. En revanche, fait inattendu, ils ont pu dépasser sans histoire le point zéro, et, au lieu de trouver le néant, ont détecté au radar dans un « endroit » en outre apparemment vide une masse matérielle oblongue distante de trois parsecs environ. Bien plus, nos appareils enregistreurs ont capté des ondes hertziennes qui pourraient bien servir de support à un message envoyé par des créatures intelligentes. A l'heure actuelle, nos linguistes s'ingénient à le déchiffrer. J'ai terminé. J'attends vos questions. »

Pendant un moment, un silence absolu régna sur les ondes ; tous les savants stupéfaits ne savaient que dire. Enfin, après quelques longues minutes, Umpel, le spécialiste des questions temporelles, prit la parole sur les ondes :

« Mes chers collègues, je m'empresse de vous avouer que j'étais au courant de cette découverte inouïe qui nous force à reviser toutes nos théories cosmogoniques, c'est pourquoi je ne subis pas autant que vous l'effet de la surprise. J'ai pu méditer sur ces révélations, malheureusement je ne puis vous donner les éclaircissements que vous seriez en droit d'attendre de moi. Je ne puis que

constater les faits, comme vous, sans pouvoir les expliquer : il apparaît que notre univers aura une fin. A cette fin ne succède pas le néant comme beaucoup d'entre nous le pensaient. Quelque chose existe après lui. Quoi ? Je l'ignore encore, mais nous mettrons tout en jeu pour le savoir, soyez-en sûrs. Actuellement, nous avons rappelé tous nos missiles pour ne pas risquer de commettre d'impair. Nous attendons que notre éminente collègue Dirina, la linguiste, nous renseigne sur la teneur du message intercepté. Après quoi nous établirons un nouveau plan d'action s'il y a lieu. En tout cas, je crois pouvoir affirmer sans plus attendre que des êtres très évolués existent dans l'espace en ce point du temps : peut-être est-ce à eux que nous devons notre existence ? Avez-vous bon espoir de nous donner prochainement des éclaircissements, Dirina ?

— Mes chers collègues et amis, je réponds affirmativement à la question d'Umpel. Les cerveaux électroniques les plus perfectionnés ont été attelés à cette tâche toutes affaires cessantes, et, d'ores et déjà, nous avons acquis la certitude que les ondes hertziennes interceptées servent de support à un message et que celui-ci n'est pas codé : il est simplement émis en phonie, mais dans une langue qui nous est inconnue, et à une cadence très lente. Cela nous simplifie un peu le travail, aussi je m'engage à vous donner la traduction avant ce soir. Comme ce message est assez long, j'espère qu'il éclairera suffisamment la situation pour que le commodore puisse prendre les mesures nécessaires afin de poursuivre les explorations. »

Tous les assistants se tournèrent alors vers Sprigel, attendant sa réponse, mais, depuis un moment, le commodore, qui savait d'ailleurs à quoi s'en tenir au sujet des missiles, pensait à tout autre chose, et la demande resta en l'air. A son poignet la lampe d'un minuscule appareil s'était éclairée : elle l'avertissait de l'arrivée du Sterss, qui, invisible, écoutait les comptes rendus secrets. Sans plus attendre il pressa le bouton rouge d'alerte de son pupitre. Instantanément le signal d'urgence retentit dans tout le vaisseau, en même temps un message psychique ordonnait à tous les membres du Conseil de mettre en action leur écran individuel. Et le piège entra en action. Chaque savant, entouré de son bouclier luminescent, put voir une sphère lumineuse se détacher des parois et se recroqueviller vers le centre de la salle, tournoyant sur elle-même et projetant des gerbes d'étincelles. D'un même mouvement, tous piquèrent tête la première dans ses parois qui s'écartaient sous l'action de leur écran. Cinq minutes après, ils étaient groupés devant les issues, près de Sprigel : pour la première fois de leur existence, ils pouvaient admirer un Sterss en captivité, aussi inoffensif qu'un animal du zoo. Il tournoyait rageusement dans sa prison circulaire, apparaissant sous la forme d'une sphère iridescente et translucide, et projetait avec rage des pseudopodes qui se brisaient dans des gerbes de feu.

« Nous avons plus de chance que la dernière fois, jeta-t-il. Cette fois, il va falloir qu'il parle ou, foi de commodore, je rends mes galons. Moërl, faites transporter cette cage dans le laboratoire

de psychologie, et, dites-moi..., que devient Ricew ?

— Il est plongé dans une sorte de catalepsie, commandant. Ténib s'occupe de lui. Ce n'est pas grave, paraît-il : il s'agit seulement d'un sommeil hypnotique que le Sterss a provoqué avant de quitter sa cachette : l'abdomen de ce pauvre Ricew ; les analyses qui ont été faites montrent qu'il n'est plus « possédé » par aucune créature étrangère.

— Tant mieux, que Ténib n'épargne rien pour le remettre sur pied, cela me fait de la peine de penser que ce vieux compagnon a été le jouet de l'une de ces monstrueuses créatures. Maintenant, allons interroger ce Sterss, je meurs d'envie de savoir ce qu'il « a dans le ventre ».

Le laboratoire de psychologie était en pleine activité : tout le personnel était affairé. D'un côté, Dirina était occupée à surveiller le cerveau électronique chargé de déchiffrer l'énigmatique message reçu de l'espace, de l'autre, Umpel, aidé de ses assistants, disposait autour de la cage du Sterss des amplificateurs d'ondes cérébrales, destinés à forcer la résistance de l'espion. Bientôt il annonça que tout était prêt. Le Sterss comprenait les questions posées, car le récepteur montrait une réaction ordonnée lorsque des paroles lui étaient transmises. D'autre part, ses pensées étaient clairement traduites : il suffisait à son interrogateur de coiffer la résille reliée aux instruments pour les percevoir. Il n'avait pas été nécessaire d'utiliser les stimulants électriques, car, chose étrange, la bizarre créature semblait presque

reconnaissante de l'attention qu'on lui portait et répondait avec empressement aux questions.

Sprigel, coiffant la résille, commença donc l'interrogatoire :

« Qui es-tu ?

— Un Sterss du royaume des Tracks.

— Comment te reconnaît-on de tes congénères ?

— Par ma longueur d'onde psychique.

— Où vivais-tu avant de venir à bord ?

— J'étais heureux dans la patrie des Sterss, grâce à la protection de nos maîtres tout-puissants, les Tracks.

— Il y a longtemps que tu les as quittés ?

— Un de mes frères m'a prévenu lorsque vous avez quitté la planète Sirius. J'ai dû alors — que la malédiction soit sur vous ! — quitter ma sphère natale et partir dans l'espace. Grâce à l'enseignement qui m'avait été donné, j'ai pu passer vos lignes sans encombre. C'est alors qu'après un long, bien long voyage, je me suis embusqué derrière la planète Abra, selon les ordres reçus en route. J'ai eu du mal à y arriver car la naine blanche m'attirait. Ensuite, j'ai pu me dissimuler tout contre l'épave. Je suis parvenu à bord de votre astrotemps en me cachant dans le corps d'un de vos robots. Une fois à pied d'œuvre, j'ai choisi un corps plus apte à me dissimuler : celui que vous nommez Ricew.

— Quelles sont les dimensions minima et maxima que tu peux atteindre ?

— Si je ne subis pas une grosse gravitation, je puis disséminer mes molécules sur cent mètres cubes ; de même il m'est possible de me réduire à un centimètre cube. Mais je ne puis pas résister

longtemps dans cet état : pour survivre, il me faut une dizaine de centimètres cubes.

— Tu as franchi nos lignes, et pourtant nous avons encerclé vos galaxies d'une barrière de néant qui repousse toutes les molécules. Comment as-tu fait ? Étais-tu seul ?

— Oui, j'étais seul. Je ne sais pas exactement quelle ruse utilisent nos maîtres, je sais toutefois qu'il s'agit d'un artifice temporel : votre barrière n'a pas toujours existé et n'existera pas toujours, nous passons à une époque où l'espace est libre, puisque nous revenons au temps présent.

— Comment vivez-vous chez les Tracks ?

— Là-bas nous sommes heureux, nous vivons agglomérés en énormes sphères comprenant des dizaines de milliers d'individus. Ce n'est que lorsque l'on a besoin de nous que nous nous séparons de nos frères.

— Tu parles de frères, êtes-vous sexués ?

— Non, je n'ai employé là qu'un terme approximatif : il s'agit en fait des membres d'une même sphère. Nos maîtres synthétisent ensemble mille individus, ce qui fait que tous les Sterss d'une même sphère ont le même âge et ont grandi ensemble. Aussi c'est un vrai déchirement que de quitter le lieu de notre naissance. Il y a, hélas ! bien longtemps que je ne me suis reposé dans la tiède quiétude de mes frères, aussi la vie ne m'intéresse plus : c'est très pénible de vivre ainsi isolés. Pourquoi m'a-t-on puni si atrocement ? La vie sur un hôte est rebutante ! Mes maîtres ont eu tort de m'abandonner de la sorte : tout m'est égal maintenant que je sais que je ne

rejoindrai plus ma patrie ; et c'est pour cela que je réponds à vos stupides questions.

— Et vos défenses, comment sont-elles organisées ?

— En deux zones : d'abord celle des francs-tireurs comme moi qui opèrent à l'air libre. Dès le passage de vos lignes, nous cherchons un hôte en nous laissant attirer par une galaxie, puis par une planète ou encore par un astronef, nous accélérons le processus en émettant des gravitons négatifs. Une fois l'hôte trouvé, nous organisons des réseaux clandestins : le plus dur, c'est de trouver le matériel dont nous avons besoin, car nous ne pouvons rien emporter avec nous. Il nous faut dérober, de-ci, de-là, les pièces dont nous avons besoin. J'ai eu du mal à confectionner mon appareil radio : dans votre astronef tout est bien gardé et surveillé ! Mais j'y suis arrivé tout de même avec de la patience ! La deuxième zone borde votre front : c'est le gros de l'armée.

— Mais vos armes proprement dites, en quoi consistent-elles ?

— Le grand développement de nos cellules nerveuses, qui ne sont pas encombrées comme les vôtres d'os, de muscles, d'un appareil digestif, nous permet d'avoir un organe électrique producteur d'énergie neuronique qui foudroie les êtres vivants en court-circuitant leurs centres nerveux. La variation de notre volume corporel se fait sous l'émission de nos gravitons, ce qui nous permet de maintenir notre cohésion sous des volumes variés. Notre deuxième arme nous donne le moyen de dissocier les molécules des autres corps : nous pouvons alors passer à travers eux. Je pense

cependant que notre faculté la plus précieuse est celle qui nous permet de pénétrer dans un hôte à l'état de molécules disséminées. Tout en commandant à son cerveau, nous lui maintenons un comportement normal qui nous rend impossible à détecter. Même de loin, dans l'espace, vous ne pouvez nous voir ! Vos ondes radar nous pénètrent sans renvoyer d'échos. Je dois avouer que je ne comprends pas comment vous avez pu me détecter pour me capturer.

— Sur quelles planètes de vos galaxies sont les principales cités de vos maîtres Tracks ? Sais-tu aussi quelle est leur origine ?

— Oh ! nos maîtres n'habitent pas sur les planètes ! Leur climat est bien trop changeant. Leurs cités se trouvent sur des globoïdes recouverts de dômes transparents qui circulent à volonté dans l'espace. Suivant le besoin en radiations, suivant les événements de la guerre, ils naviguent d'étoile en étoile ; les planètes ne sont que des mines où nous exploitons les minerais nécessaires. Il y a aussi des sortes de zoo où l'on pratique l'élevage des races encombrantes ou délicates que l'on ne peut garder dans les globoïdes. Quant à leur origine, nous autres Sterss ne sommes pas admis aux Conseils de nos maîtres, il y a bien des légendes qui parlent de leur arrivée à travers le temps depuis les origines de l'univers, mais ce ne sont que des bruits qui courent. En tout cas, leur aspect est comparable au vôtre, commandant, mais ils sont bien plus grands et couverts de poils.

— Il serait donc au pouvoir de vos maîtres de voyager à travers le temps ?

— Mais oui, bien sûr ! Nous aussi d'ailleurs le

pouvons. Mais ni les uns ni les autres ne contrôlons bien nos déplacements. Je crois qu'ils agissent de manière empirique selon de vieilles traditions ; pour nous, le temps est un peu comme un éclair qui zigzague dans les nuages, il suit les lignes de moindre résistance en se servant des failles qui se présentent à lui. Aussi, à chaque instant, plusieurs probabilités peuvent se présenter, et il suffit d'un peu d'énergie placée au bon endroit pour le faire dévier et l'orienter dans une direction différente de celle qu'il avait choisie initialement. En pratique, nous devons nous unir à plusieurs Sterss, ou bien avoir la chance de pouvoir disposer d'une abondante source d'énergie et de faire comme ceci... »

Sur ces mots, un mince pseudopode lumineux s'insinua à travers la paroi de la cage, puis, serpentant rapidement à travers la pièce, vint se fixer sur l'un des câbles amenant l'énergie au laboratoire.

« Attention, hurla Sprigel. Revêtez des sca-phandres, isolez le laboratoire ! »

— Commandant ! s'écria Umpel, le Sterss n'est plus dans sa cage, il s'est échappé.

— Allô ! ici Cycloser, glapit un haut-parleur. Que se passe-t-il, commandant ?

Les robots ont détecté un Sterss dans le couloir. Est-ce le vôtre ? J'ai déclenché l'alerte, mais nous avons perdu sa trace. Avez-vous des renseignements à me donner ?

— Oui, Cycloser, c'est le nôtre, mais les écrans énergétiques et les robots doivent suffire à

l'arrêter. Seul, il n'est pas très dangereux : il ne dispose que de peu d'énergie.

Evitez à tout prix qu'il ne capture un hôte.

Restez calme. Revêtez vos scaphandres. Le Sterss ne s'est pas échappé : il est toujours là sous nos yeux, il produit des interférences avec un futur possible. Il faut seulement essayer d'empêcher l'énergie d'arriver jusqu'à lui. Moërl, isolez les câbles, et, quand tout le monde aura revêtu son scaphandre, coupez tout.»

Sprigel, qui se débattait avec son scaphandre pris à la hâte dans une réserve murale, cessa de parler. Instantanément la voix de Cycloser reprit anxieuse : « Scram ! Scram ! Alerte atomique à tous les étages. Un réacteur a explosé. Fermez les portes de sécurité. Isolez chaque étage. Port du scaphandre obligatoire pour tous. Attention ! attention ! message destiné aux étages 1 et 2 ; le nuage radioactif contient de l'iode 131, du strontium 90 et du caesium 137, tous les aliments devront être décontaminés, ou mieux jetés. Activez la ventilation dans 2<sup>e</sup>, ouvrez des sas sur le vide, ne vous laissez pas entraîner ! Fin de message.

— Allô ! Cycloser ! Sprigel. Alertez Undix, Vortex et Sirval, demandez-leur de nous

conseiller d'urgence. Le Sterss nous joue des tours pendables : nous oscillons entre deux failles temporelles. Jusqu'ici rien d'irréversible : il ne dispose pas d'assez d'énergie pour nous faire quitter la zone des plus grandes probabilités. Déclenchez cependant l'alerte et préparez-vous à isoler les moteurs.

— Ici, le second, Cycloser. La radioactivité est de 50 roentgens à l'étage n° 2, elle se maintient à ce chiffre, les cloisons étanches sont en place. Terminé. »

Sprigel avait enfin réussi à revêtir son scaphandre ; saisissant son lance-rayons, il en dirigea le jet sur le pseudopode du Sterss, celui-ci changea de couleur, devint d'un blanc éblouissant, mais il ne rompit pas. Découragé, Sprigel cessa le tir, puis ordonna :

«Cycloser, envoyez ici des robots spéciaux : les lance-rayons ne sont pas assez puissants. Faites vite !

— Commandant, avertit Moërl, nos compteurs indiquent que le Sterss suce une grosse quantité d'énergie par le câble principal. J'ai essayé de couper l'interrupteur, mais un arc s'est produit, le courant passe malgré nous.

— Bien, j'appelle les robots spéciaux, eux seuls peuvent nous tirer de là.»

Cycloser n'avait pas perdu de temps, et, un instant après, dix robots pénétraient dans la pièce.

Aussitôt, ils dardèrent leurs puissantes radiations désintégratrices sur le tentacule. Cette fois, sous la concentration du feu dirigé sur lui, il se rétracta petit à petit, se tordant en tout sens, recula, et finalement, rentra dans la cage. Tout était de nouveau en ordre.

« Ouf, quelle aventure ! nous l'avons échappé belle, dit Moërl avec un soupir de soulagement. Je vais renforcer les parois de cette cage afin que notre hôte ne puisse plus se livrer à de telles fantaisies. Poursuivez-vous l'interrogatoire, mon commandant ? »

— Non, cela suffit pour aujourd'hui, nous avons recueilli d'importants renseignements. Vous me ferez savoir quand tout danger sera passé, afin que je puisse faire sonner la fin de l'alerte. Ma parole, j'en suis encore à me demander si oui ou non une centrale a sauté ?... Je vais aller moi-même interroger les astronautes des machines pour être tranquille. »

Il ajouta, se branchant sur le poste de navigation :

« Cycloser, je vous donne rendez-vous dans la salle du Conseil pour examen des messages après leur traduction. Tout est bien normal à bord ? »

— Oui, commandant, tout est normal ici, et nos compagnons de route sont bien à leur poste.

— Vérifiez les dosimètres individuels de l'équipage pour être bien sûr qu'aucun corps radioactif ne s'est répandu. »

L'inspection ne lui montra rien d'anormal. Le Sterss n'avait fait aucun dégât dans le continuüm temporel normal où ils se trouvaient de nouveau.

Cette aventure était riche d'enseignements et éclairait d'un jour nouveau la situation militaire, montrant bien à quel point les pouvoirs des Sterss étaient mal connus. Il se devait de signaler cette information au Grand Conseil. C'est pourquoi, sans plus attendre, Sprigel ordonna l'envol par sphéroïde spécial d'un exemplaire des bobines enregistrées pendant ce dramatique interrogatoire.

Dirina l'attendait avec impatience à l'entrée de la salle du Conseil. Elle lui annonça, bouleversée :

« Commandant, le message est traduit, mais sa teneur est telle que j'ai pensé préférable de vous en réserver la primeur. Si vous voulez bien prendre cet écouteur, ce magnétonde va vous donner lecture du texte. »

Sprigel, un peu surpris, obéit, et resta quelques instants silencieux, écoutant attentivement l'appareil. Cela fait, il demeura pensif un instant, puis se leva :

« Vous avez bien fait de m'appeler. Je pense que ce message est d'une telle importance qu'il doit être entouré du secret le plus absolu. Seul le Grand Conseil doit en avoir connaissance. Nous rentrons sur Arcturus III. Je désire cependant, avant de partir, enregistrer une réponse à ce message que vous traduirez. Nous l'expédierons à bord d'un missile. J'espère recevoir ainsi des renseignements complémentaires que je transmettrai au Grand Conseil. Je vais ajourner la réunion prévue. Encore merci, Dirina. »

C'est ainsi que, quelques jours après ces événements, nous retrouvons les cinq astrotemps

de la flottille effectuant un atterrissage irréprochable sur l'astroport de Polis Magna.

Bien que les détails de l'expédition aient été tenus secrets, une foule considérable était masquée sur les bâtiments du port : il est probable que des indiscretions avaient eu lieu, en particulier au sujet du sauvetage de Morgan et de Davara. Aussi, lorsque les haupt-parleurs annoncèrent l'arrivée des appareils, ce fut une ruée, chacun voulant voir de près les vaisseaux qui revenaient d'une si lointaine exploration. Aux premiers rangs se trouvaient, bien entendu, les amis des naufragés. Le commandant de l'astroport, craignant les accidents, dut faire appel aux robots du service d'ordre, qui, grâce à leurs faisceaux d'ondes répulsives, dégagèrent rapidement le terrain.

Sprigel ne prit même pas contact avec le sol. Il était, en effet, attendu par le Grand Conseil qui avait été convoqué afin de prendre connaissance sans retard des nouvelles si précieuses qu'elles n'avaient pu être confiées aux sphéroïdes. Aussi, dès qu'il eut remis le commandement du *Sirius* à Cycloser selon les ordres reçus, il se précipita dans un kinésobulle. Il volait rapidement au-dessus des immeubles multicolores parmi des milliers d'appareils enclenchés dans les faisceaux directionnels. Aux carrefours, les disjoncteurs automatiques cliquetaient sur le tableau de bord, mais, le plus souvent, le croisement des diverses files s'effectuait l'une au-dessous de l'autre, ce qui évitait tout arrêt.

Il arriva ainsi très vite au building où siégeait

le vénérable aréopage. Sa flèche multicolore dominait la cité de ses cent étages.

« Je ne suis pas mécontent de me débarrasser de cette encombrante bobine ! se dit Sprigel. Je craignais malgré tout une tentative désespérée des Sterss. J'ai dû les prendre de court. »

Sur ce, il arrêta le servocontrôle qui maintenait son kinéso sur les faisceaux directionnels, et présenta sa plaque d'identité devant l'écran de télévision, tout en marquant un temps d'arrêt pour laisser la vérification s'effectuer.

« Le commodore Sprigel peut entrer », glapit un haut-parleur.

Obéissant, celui-ci guida son appareil à travers l'immense porche, suivant les flèches lumineuses qui l'avaient pris en charge à l'entrée. Les moteurs coupés, l'appareil flottait légèrement sur les rayons sustentateurs qui le garèrent sans heurt à la place réservée.

Filant comme une flèche, il gagna l'entrée du Saint des Saints, le lieu redouté où s'élaboraient les décisions ayant force de loi dans tout l'Empire : la salle du Grand Conseil.

Là, le contrôle était plus sévère. Il fallait établir avec certitude l'identité de chacun avant de le laisser entrer : aussi des rangées de cabines à doubles portes procédaient à la mensuration de l'onde corporelle particulière de l'arrivant, s'assurant ainsi qu'il n'était pas un Sterss déguisé. Sprigel remarqua au passage avec amusement qu'on avait adjoint au système classique un autre appareillage qui devait utiliser la récente découverte de Moërl et opérer une vérification cérébrale.

Cette formalité accomplie, il put enfin pénétrer dans la salle impressionnante où les cinq cents délégués siégeaient presque au complet. Répondant respectueusement aux ondes de salutations et de félicitations qui lui étaient adressées, il gagna sa place guidé par un robot. Elle était très proche de celle de Nietsnei. Celui-ci était déjà arrivé, et Sprigel, en lui présentant ses respects, lui remit la fameuse bobine, tout heureux de s'en débarrasser.

« Merci, commodore, vous avez fait du bon travail, et j'espère pouvoir vous faire bientôt une agréable surprise, juste récompense de vos services. » Puis Nietsnei, consultant les cadrans de présence, vérifia l'heure et déclara la séance ouverte.

Regardant ensuite attentivement Sprigel, il lui sourit et dit :

« Je commencerai en accomplissant un agréable devoir : conformément aux pouvoirs qui me sont conférés, et après délibération du Conseil, j'ai le plaisir de vous annoncer votre nomination au grade de vice-amiral de la flotte. Cette promotion entraîne prise de rang immédiate. Je me permets d'y ajouter mes félicitations personnelles. »

Un murmure approbateur parcourut l'assemblée et quelques « Hiey ! » fusèrent.

Sprigel, qui ne s'attendait pas à cette distinction, se leva, et, très ému, répondit :

« Je suis à la fois surpris et très heureux de cette nomination. Au cours de ma dernière mission, j'ai essayé de faire de mon mieux, et de ne jamais succomber au découragement. Dans

mon nouveau poste, mon but sera, comme toujours, de servir au mieux de mes capacités. »

Sur ces mots, il se rassit, et Nietsneï poursuivit :

« Cette formalité accomplie, je vais maintenant vous donner connaissance de la traduction des messages recueillis par les missiles de l'expédition Sprigel. Vous attendez ces nouvelles avec beaucoup d'impatience, je le sais, aussi je ne vous ferai pas plus attendre. Le premier fut recueilli par hasard aux ondes hertziennes alors que, contre toute attente, les missiles dépassèrent le point, que nous qualifierons de zéro, de notre univers. En voici la teneur :

*A destination de la base n° 214. L'appareil 618 signale avoir accompli sa mission avec succès. La bombe a été larguée et a explosé normalement. Nous procédons aux mensurations de radioactivité. D'ores et déjà pensons que l'activité résiduelle sera faible. Fin de message.*

« Lorsque l'amiral Sprigel reçut ce message, il en comprit toute l'importance : cela signifiait que notre monde n'était rien d'autre qu'une bombe nucléaire d'un modèle spécial lancée par des êtres appartenant à un ordre supérieur au nôtre. C'était donc d'eux que dépendait l'évolution actuelle de notre cosmos. Sans attendre, il décida d'envoyer un autre missile porteur de diverses questions.

*Appareil 618. Votre bombe a donné naissance à un cycle vital d'un ordre inférieur au vôtre. Cette malchance fait que la fin de l'explosion*

correspond pour nous à la fin des temps. Pouvez-vous modifier le cycle de façon que, au lieu de se rétracter, après son explosion, elle arrête son évolution et demeure stable ? Ainsi, nos planètes, minuscules particules à votre échelle, pourront rester dans un état compatible avec la vie. Nous vous suggérons, par exemple, si toutefois cela conserve un sens dans votre continuum, d'émettre des neutrons lorsque la phase d'expansion atteindra son maximum. Ainsi notre univers appartiendra au type statique dépeint par un de nos antiques savants, nommé Einstein. J'insiste sur le fait qu'il ne s'agit nullement d'une plaisanterie : il s'agit malheureusement de la triste réalité. Répondez-nous tout de suite.

« Il fallut équiper un missile destiné à explorer une large bande temporelle pour saisir la réponse à cette supplique, car les ondes interceptées étaient très lentes. Mais nos appareils réussirent à la capter, la voici :

Habitants du 6<sup>e</sup> continuum. Votre message a été pris en considération. Après en avoir référé à notre commandement, nous sommes autorisés à vous assurer que tout sera fait pour arrêter l'évolution de notre bombe. Nous allons ralentir le processus de rétractation particulier à ce modèle « propre ». Vous pourrez donc jouir d'un univers statique, et vos planètes resteront habitables. Parallèlement, vos explorations pourront s'effectuer désormais à la fois vers le passé et le futur. Pour nous, il ne s'agit pas d'une nouveauté. Nous avons déjà pris contact avec les habitants des 5<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> continuums, mais nous ne vous connais-

sions que comme « possibles en théorie ». A ce sujet, nous vous signalons que les 7<sup>e</sup> et 1<sup>e</sup> continuums se rejoignent, ce qui fait qu'en réalité nous sommes les habitants d'un seul et unique monde dont le mode de création nous échappe actuellement. En conclusion, je le répète, ayez confiance. Toutes les mesures seront prises, habitants de l'infiniment petit. Comme preuve de notre action, vous constaterez que vos galaxies vont cesser de se rapprocher les unes des autres : leur distance va rester constante. Nous espérons avoir par la suite d'autres relations de bon voisinage avec vous. Nous vous saluons. Amis inconnus.

« De fait, j'ai pu constater que ces habitants d'un monde supérieur ont tenu leur promesse : nos galaxies restent stables dans l'espace ; l'étude de leur spectre l'a prouvé. Que l'Être Suprême en soit remercié ! Leur aide sera précieuse dans la lutte que nous menons. »

Dans le silence général, Nozdam se leva et remarqua :

« En tant que chef de la doctrine évolutionniste, il m'appartient de faire amende honorable. Je dois reconnaître que les résultats obtenus dépassent de loin mes prévisions..., et peut-être même celles de mon honorable collègue Buzzd. Il avouera, je pense, que la chance l'a bien servi : quel autre homme que l'amiral Sprigel aurait pu mener à bien cette délicate mission, en sachant à la fois sacrifier aux nécessités humanitaires tout en oubliant, quand il le fallait, les impératifs d'ordre affectif ? Une seule chose comptait pour lui : atteindre le but fixé... »

« Vous aurez des armes nouvelles, citoyens ! Elles viendront, sinon du futur, du moins de ce continuum inconnu qui paraît être animé de bonnes résolutions à notre égard. Je souhaite cependant que vous ne vous laissiez pas amollir par une fallacieuse facilité, et que, lorsque la victoire sera survenue, vous vous souveniez que la seule force valable est celle qui provient de nous-mêmes...

« C'est l'exemple que l'amiral Sprigel, évolutionniste malgré lui, vous a donné. »

Cette curieuse aventure se termine sur ces mots.

La perle magique a explosé, et je contemple avec déception le tas de poudre qui en reste la seule trace palpable de ces aventures.

Je suis pourtant bien sûr de ne pas avoir rêvé, si sûr que je vais remuer ciel et terre pour trouver l'origine de cet objet...

Je retourne ce matin chez l'antiquaire qui me l'a vendu : il m'en indiquera volontiers la provenance, et, qui sait, je retrouverai peut-être l'amiral Sprigel...

## TABLE DES MATIERES

|                                                   |     |
|---------------------------------------------------|-----|
| I. GRAND CONSEIL . . . . .                        | 8   |
| II. DÉPART POUR L'AUBE DES<br>TEMPS . . . . .     | 23  |
| III. SAUVETAGE IMPRÉVU . . . .                    | 51  |
| IV. EXPLORATIONS TEMPORELLES<br>PROCHES . . . . . | 86  |
| V. UNE DÉLICATE MISSION . . .                     | 111 |
| VI. UN MILLION D'ANNÉES! . . .                    | 146 |
| VII. DERNIÈRES TRACES DE VIE . .                  | 186 |
| VIII. MISSION ACCOMPLIE . . . .                   | 220 |

# LE RAYON FANTASTIQUE

1. — ASSASSINAT DES ÉTATS-UNIS . . . . . Will Jenkins
2. — LES ROIS DES ÉTOILES . . . . . Edmond Hamilton
3. — LE RÉGNE DU GORILLE . . . . . L. Sprague de Camp et Schuyler Miller
4. — LES DEMI-DIEUX . . . . . A. Gordon-Bennett
5. — LES CORSAIRES DU VIDE . . . . . J. M. Walsh
6. — PASSAGÈRE CLANDESTINE POUR MARS . . . . . John Beynon
7. — LE TRIANGLE A QUATRE CÔTÉS . . . . . William Temple
8. — LE CRISTAL QUI SONGE . . . . . Theodore Sturgeon
9. — LE CHOC DES MONDES . . . . . E. Balmer et P. Wylie
10. — GUERRE AUX INVISIBLES . . . . . Frank Russel
11. — RIEN QU'UN SURHOMME . . . . . Olaf Stapledon
12. — LE SILENCE DE LA TERRE . . . . . C. S. Lewis
13. — VILLE SOUS GLOBE . . . . . Edmond Hamilton
14. — LE MONDE DES A . . . . . A. E. Van Vogt
15. — LA FAUNE DE L'ESPACE . . . . . A. E. Van Vogt
16. — CAILLOUX DANS LE CIEL . . . . . Isaac Asimov
17. — UN MARTIEN SUR LA TERRE . . . . . Oscar J. Friend
18. — LE DERNIER ASTRONEF . . . . . Murray Leinster
19. — GERMES DE VIE . . . . . John Taine
20. — L'ENFANT DE LA SCIENCE . . . . . Robert Heinlein
21. — L'UNIVERS EN FOLIE . . . . . Frederic Brown
22. — APRÈS LE CHOC DES MONDES . . . . . E. Balmer et P. Wylie
23. — CEUX DE NULLE PART . . . . . Francis Carsac
24. — LA CURÉE DES ASTRES . . . . . Edward H. Smith
25. — MARIONNETTES HUMAINES . . . . . Robert Heinlein
26. — ESCALES DANS L'INFINI . . . . . Georges H. Gallet
27. — LE MICROBE DÉTECTIVE . . . . . Hal Clément
28. — LE LENDEMAIN DE LA MACHINE . . . . . F. G. Rayer
29. — LA RÉVOLTE DES FEMMES . . . . . Jerry Sohl
30. — A LA POURSUITE DES SLANS . . . . . A. E. Van Vogt
31. — MISSION SECRÈTE SUR NEPTUNE . . . . . J. M. Walsh
32. — VUZZ . . . . . P. A. Hourey
33. — KILSONA, MONDE ATOMIQUE . . . . . Festus Pragnell
34. — LES ROBINSONS DU COSMOS . . . . . Francis Carsac
35. — LA FLEUR DIABOLIQUE . . . . . George O. Smith
36. — LA FLAMME NOIRE . . . . . Stanley Weinbaum
37. — LES SURVIVANTS DE L'INFINI . . . . . Raymond F. Jones

|                                                         |                                            |
|---------------------------------------------------------|--------------------------------------------|
| 38. — CHAÎNE AUTOUR DU<br>SOLEIL . . . . .              | Kurt Simak                                 |
| 39. — LES DENTS DU DRAGON . . . . .                     | Jack Williamson                            |
| 40. — SATELLITE N° I . . . . .                          | Philip St. John                            |
| 41. — LES CAVERNES D'ACIER . . . . .                    | Isaac Asimov                               |
| 42. — LES ENFANTS D'ICARE . . . . .                     | Arthur C. Clarke                           |
| 43. — LE 9 DE PIQUE . . . . .                           | J. Amila                                   |
| 44. — FONDATION . . . . .                               | Isaac Asimov                               |
| 45. — LES PLUS QU'HUMAINS . . . . .                     | Theodore Sturgeon                          |
| 46. — L'AVENTURIER DE<br>L'ESPACE . . . . .             | Catherine L. Moore                         |
| 47. — PLANÈTE INTERDITE . . . . .                       | W. J. Stuart                               |
| 48. — LE GOUFFRE DE LA LUNE . . . . .                   | Abraham Merrit                             |
| 49. — LES AVENTURES DE A . . . . .                      | A. E. Van Vogt                             |
| 50. — LE MONSTRE DE MÉTAL . . . . .                     | Abraham Merritt                            |
| 51. — LE PLOT DU TEMPS . . . . .                        | John Taine                                 |
| 52. — LA LÉGION DE L'ESPACE . . . . .                   | Jack Williamson                            |
| 53. — EMBUCHES DANS<br>L'ESPACE . . . . .               | François Pagery                            |
| 54. — VÉNUS ET LE TITAN . . . . .                       | Henry Kuttner                              |
| 55. — PLANÈTE A GOGOS . . . . .                         | F. Pohl et C. M. Kornbluth                 |
| 56. — LE PÉRIL VIENT DE LA<br>MER . . . . .             | John Wyndham                               |
| 57. — L'ADIEU AUX ASTRES . . . . .                      | Serge Martel<br>(Prix J. Verne 1938)       |
| 58. — L'HOMME QUI VENDIT LA<br>LUNE . . . . .           | Robert Heinlein                            |
| 59. — DOUBLE ÉTOILE . . . . .                           | Robert Heinlein                            |
| 60. — LE MAÎTRE DU TEMPS . . . . .                      | Ray Cummings                               |
| 61. — A L'AUBE DES TÉNÉBRES . . . . .                   | Fritz Leiber                               |
| 62. — LE GAMBIT DES ÉTOILES . . . . .                   | Gérard Klein                               |
| 63. — SURFACE DE LA PLANÈTE<br>MACHINES . . . . .       | Daniel Drode<br>(Prix J. Verne 1939)       |
| 64. — L'OGIVE DU MONDE . . . . .                        | M. et T. Tavera                            |
| 65. — LA ROSÉE DU SOLEIL . . . . .                      | N. C. Henneberg                            |
| 66. — LA GUERRE DES<br>MACHINES . . . . .               | Lieutenant Kijé                            |
| 67. — L'AVENTURE ALPHÉENNE . . . . .                    | Serge Martel                               |
| 68. — AUX ÉTOILES DU DESTIN . . . . .                   | A. Higon                                   |
| 69. — LES NAVIGATEURS DE<br>L'INFINI . . . . .          | J. H. Rosny Aîné                           |
| 70. — AVANT LE PREMIER JOUR . . . . .                   | R. Anton                                   |
| 71. — LA MACHINE DU POUVOIR<br>TERRE EN FUITE . . . . . | Albert Higon<br>(Prix J. Verne 1960)       |
| 72. — TERRE EN FUITE . . . . .                          | Francis Carsac                             |
| 73. — DRUSO . . . . .                                   | Friedrich Freksa                           |
| 74. — L'HOMME DOUBLE . . . . .                          | René Cambon                                |
| 75. — LES FLEURS DE VÉNUS . . . . .                     | Ph. Curval                                 |
| 76. — LES « CUIRS BOUILLIS » . . . . .                  | D. A. C. Danio                             |
| 77. — PLUS NOIR QUE VOUS NE<br>PENSEZ . . . . .         | Jack Williamson                            |
| 78. — CELTEN TAUROGH . . . . .                          | Lieutenant Kijé                            |
| 79. — QUATRE PAS DANS<br>L'ÉTRANGE . . . . .            | J. H. Rosny aîné<br>Rudyard Kipling.       |
| 80. — SUR LA PLANÈTE ORANGE                             | Jules Verne, Karel Capek<br>Léonid Onochko |

|                                                   |                                       |
|---------------------------------------------------|---------------------------------------|
| 81. — LA TERRE ENDORMIE . .                       | Arcadius                              |
| 82. — LE SUB ESPACE . . . . .                     | Jérôme Sériel<br>(Prix J. Verne 1961) |
| 83. — LES DIEUX VERTS . . . .                     | Charles Henneberg                     |
| 84—85. — LUTTE AVEC LA NUIT .                     | W. Sloane                             |
| 86. — LES ARMURERIES<br>D'ISHER . . . . .         | A. E. Van Vogt                        |
| 87. — LE LIVRE DE PTATH . . .                     | A. E. Van Vogt                        |
| 88. — LES SEPT FILS DE<br>L'ÉTOILE . . . . .      | Françoise d'Eaubonne                  |
| 89. — DÉJÀ DEMAIN . . . . .                       | H. Kutner et C. W. Moore              |
| 90. — LA FIN DU QUATERNAIRE                       | Yvon Hecht                            |
| 91. — CE MONDE EST NOTRE . .                      | Francis Carsac                        |
| 92. — LES VISITEUSES DE LA<br>PLANÈTE 5 . . . . . | Richard Wilson                        |
| 93. — FEU VÉNUS . . . . .                         | Stanislas Lem                         |
| 94. — LA FORTERESSE PERDUE .                      | Charles Henneberg                     |
| 95—96. — LA CITÉ ET LES<br>ASTRES . . . . .       | Arthur Clarke                         |
| 97. — GRIADA . . . . .                            | A. Koipakov                           |
| 98. — VERS UN AVENIR PERDU                        | P. Bardet                             |

*Libr. Hachette, Paris, n° 3567. Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trim. 1962*

*Imprimé par Ars Polona, Krakowskie Przedmieście 7  
Varsovie (Pologne)*